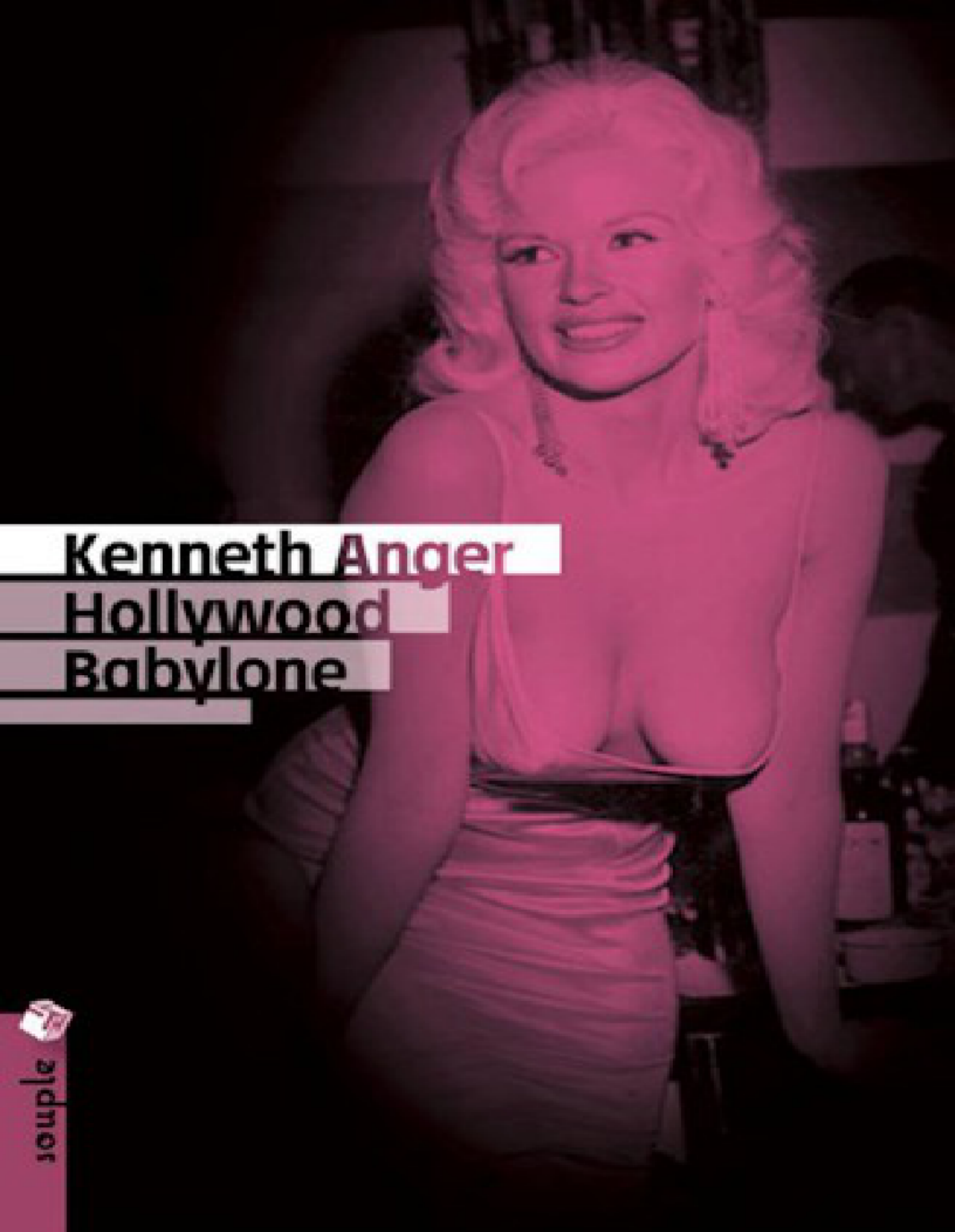


Hollywood Babylone

Kenneth Anger

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Kenneth Anger
Hollywood
Babylone



double

KENNETH ANGER

HOLLYWOOD
BABYLONE

Traduction de l'anglais (États-Unis)

Par Gwilym Tonnerre



ÉDITIONS TRISTRAM

Le présent livre est distinct de l'ouvrage publié sous le même titre par Jean-Jacques Pauvert en 1959. Il s'agissait alors de, Kenneth Anger vivant à cette époque à Paris, d'un embryon du projet finalement publié sous sa forme achevée et définitive en 1965 puis en 1975 aux États-Unis, mais jamais traduit en français jusqu'à aujourd'hui.

À la Femme écarlate

TABLE des MATIÈRES

L'AUBE POURPRE	
LA MAIN QUI ÉTREINT	
LE POIDS DE LA CHUTE	
PANIQUE À LA PARAMOUNT	
H(A)YSTÉRIE	
GOOD TIME WALLY	
BAINS DE CHAMPAGNE	
HÉROÏNES SOUS HÉROÏNE	
LES NOUVEAUX DIEUX	
CHARLIE ET SES NYMPHES	
ABRACADABRA : LOLITA	
LE CORBILLARD DE	
WILLIAM RANDOLPH HEARST	
LE REGISTRE DE RUDY	
SALE FRITZ	
HOLLYWOOD À LA UNE	
LES BEAUX DE CLARA	
SATURNE SUR SUNSET	
LE DOUTE	
SABORDAGES	
BABILLAGE BABYLONE	
LE RAGOT PASSAGE SECRET DE LA MALVEILLANCE	
LE MONSTRE MAE	
RHAPSODIE EN BLEU	
GARAGE FATAL	
ÇA ROULE ERROL	
VIENS VOIR PAPA	
FILLE DE LA FUREUR :	
FRANCES, LA SAINTE	
ALÉA-LÉLUIA	
MISTER BUGS	

À LA CONQUÊTE DE L'OUEST
PÉRIL ROUGE
PECCADILLES EN PEEP-SHOW
JEU DE DUPES
SANG ET EAU DE ROSE
HOLLYWOODÄMMERUNG

HOLLYWOOD

Hollywood, Hollywood...
Fabuleuse Hollywood...
Babylone de Celluloïd,
Glorieuse, splendide...
Cité fiévreuse,
Frivole et consciencieuse...
Audacieuse et ambitieuse,
Et vicieuse, et impérieuse.
Ville aux drames innombrables,
Tragique et pitoyable...
Bobards, bazar, génie,
Incroyable pot-pourri...
Tape-à-l'œil, formidable,
Absurde et admirable ;
Mesquine, radine,
Invraisemblablement sublime...
HOLLYWOOD !!

Don Blanding

(Ainsi récité par Léo Carrillo dans le court-métrage musical
Star Night at the Coconut Grove, MGM Colortone, 1935.)



Cleopatra, 1917

L'AUBE POURPRE

DES ÉLÉPHANTS BLANCS – le Dieu de Hollywood voulait des *éléphants blancs*, et c'est ce qu'il a eu – huit mastodontes en plâtre perchés sur des piédestaux en forme de champignon géant, regardant de haut la cour colossale de Balthazar, Babylone de carton-pâte construite aux abords de la poussiéreuse piste pour Ford T connue sous le nom de Sunset Boulevard.

Griffith – le Réalisateur-Dieu – s'élevait, haut comme jamais, au-dessus d'Illusion City, envolé dans l'ascenseur d'une tour-caméra de trente mètres, son énorme mégaphone à la main, prêt à lancer l'ordre aux milliers d'hommes et de femmes attendant plus bas, le CAMERA-A-A ACTION ! qui donnerait vie à l'ensemble...

Le Festin de Balthazar, sous des cieux d'un bleu égyptien, se déployait dans le soleil matinal brûlant de la Californie du Sud : plus de quatre mille figurants recrutés à Los Angeles et payés, du jamais vu, deux dollars la journée, repas et transport en sus, pour jouer miliciens assyriens et mèdes, danseurs babyloniens, éthiopiens, indiens, numides, eunuques, dames d'honneur de la Princesse Bien-Aimée, servantes aux temples de Babylone, prêtres de Bêl, Nergal, Marduk, Ishtar, esclaves, nobles et sujets du royaume de Babylone.

Babylone vue par Griffith !

Une montagne d'échafaudages enchevêtrés, des jardins suspendus, des remparts pour courses de chars et de gigantesques éléphants, un mirage artificiel de la Mésopotamie, déposé sur les tranquilles maisons de style mission espagnole massées au milieu des orangeraias, qui composaient le Hollywood de 1915, en prélude aux temps à venir.

L'Époque Pourpre était née.

Et Babylone resterait là des années, échouée tel un rêve gargantuesque au bord de Sunset Boulevard. Bien après l'échec du grand saut de Griffith dans l'inconnu, *Intolérance*, son Drame Solaire des Âges ; bien après que la cour de Balthazar eut été livrée aux mauvaises herbes, que ses murs eurent commencé à peler et à se gondoler dans le chaos du plateau de tournage abandonné ; après que les pompiers de Los Angeles l'eurent condamnée pour risque d'incendie, elle était encore là : la Babylone de Griffith, à la fois comme un reproche et un défi à la petite ville du cinéma en plein essor – quelque chose à surpasser, quelque chose à pardonner.

L'ombre de Babylone était tombée sur Hollywood, sort du serpent en code cunéiforme ; le scandale attendait, tout juste hors du champ de la caméra de Billy Bitzer.

Hollywood, la colonie du cinéma, avait été créée par un petit groupe de commerçants juifs de la côte Est qui croyaient en l'avenir du Nickelodeon, attirés vers l'Ouest par la promesse légendaire d'une Californie du Sud ensoleillée trois cent cinquante-cinq jours par an et offrant des terrains à bas prix. Le paisible petit avant-poste de Los Angeles parmi les orangeries où ils s'étaient installés vit bientôt pousser des scènes bricolées en plein air, pièges à soleil pour leurs lentes pellicules orthochromatiques. En quelques années de primitifs et rentables courts-métrages produits à tour de bras au moyen de caméras piratées – l'œil toujours ouvert sur la possible vindicte des huissiers d'Edison – les ex-marchands de chiffons avaient fait d'une aventure risquée une véritable mine d'or du Celluloïd.

Lorsqu'ils apprirent que, partout dans le pays, le public des Nickelodeons semblait affluer pour voir ses comédiens favoris connus sous les seules dénominations de « Little Mary », « Le Gars des studios Biograph » ou « La Fille des studios Vitagraph », les acteurs, méprisés, considérés jusqu'alors comme à peine plus qu'une simple main-d'œuvre, se mirent soudain à peser sur les ventes de tickets. Les visages déjà célèbres eurent droit à un nom et à des salaires rapidement réévalués : le *star system* – une grâce décidément à double tranchant – était né. Pour le meilleur ou pour le pire, Hollywood devait désormais composer avec cette funeste chimère : la STAR.

Du jour au lendemain, ces comédiens obscurs à la réputation quelque peu douteuse se retrouvaient propulsés vers l'adulation, la célébrité et la fortune. Ils étaient les nouveaux monarques, les *golden people*. Certains parvinrent à faire face, à garder la tête froide ; d'autres non.

Les années 1910 furent l'époque bénie de Hollywood. Un nouvel art prenait forme de jour en jour ; la Septième Muse se faisait belle à mesure, s'enrichissait, s'amusait. Et si les *nouveaux riches* du cinéma ressentaient la fatigue des cadences insensées auxquelles ils étaient soumis, ils pouvaient toujours compter sur la « poudre de joie », comme on surnommait la cocaïne en ces temps d'insouciance, pour leur garantir un petit coup de fouet. Un style « poudre de joie » de comédies surexcitées émergea d'ailleurs rapidement – le meilleur exemple en fut *The Mystery of the Leaping Fish* [Le Mystère du poisson volant]², comédie « poudrée » des productions Triangle-Keystone avec Douglas Fairbanks dans la peau d'un détective défoncé jusqu'à la moelle, le détective « Coke Ennyday ». En 1916, la « came » pouvait faire l'objet d'une comédie. L'année de *The Mystery of the Leaping Fish*,

l'expert ès drogue anglais Aleister Crowley, de passage à Hollywood, qualifia les autochtones de « faune du cinéma composée de détraqués sexuels ivres de cocaïne ». Quelle époque.

Les potins allaient bon train, comme partout dans le monde du spectacle, mais les pages des journaux en étaient encore vierges : Louella Parsons n'avait pas encore pignon sur rue. En coulisse, entre initiés, la petite colonie du cinéma se risquait même à des potins sur le Dieu de Hollywood – l'obsession de Griffith, à l'écran comme en privé, pour les petites filles. Et ces jeunes découvertes de Griffith, ces femmes-enfants dévouées et travailleuses, étaient-elles *réellement* si virginales ? Était-ce possible ? Et quitte à penser l'impensable, *Lillian Gish était-elle l'amante de sa sœur Dorothy ?*

Mais ce n'était pas méchant, non, pas même les spéculations sur Richard Barthelmess posant pour des « cartes postales françaises » au moment où il essayait de se faire un nom, ou celles, plus sérieuses, sur Mack Sennett et les auditions canapé de ses fameuses « Bathing Beauties »... premier spécimen d'une longue lignée. Si certains voulaient voir les Sunshine Girls de Sennett comme un harem trié sur le volet, allons, il en fallait plus pour tracasser Big Mack. Theda Bara avait toujours le sens de l'humour. Les initiés savaient que la vamp fatale, vendue aux culs-terreux comme déesse dépravée franco-arabe née sous le signe du Sphinx, était en réalité Theodosia Goodman, fille d'un tailleur juif de Chillicothe, dans l'Ohio, et docile petite sainte nitouche.



Theda Bara, reine d'Égypte

Quelques années plus tard, les prêcheurs de la bien-pensance américaine vilipenderaient la colonie du cinéma et tout ce qu'elle représentait ; Hollywood, Californie, deviendrait synonyme de péché. Les moralisateurs professionnels désigneraient Hollywood comme une Nouvelle Babylone dont l'influence démoniaque égalait la décadence mythique de l'ancienne ; gros titres et éditoriaux pharisaïques

assimileraient sexe, drogue et stars du cinéma. Mais pendant que les associations d'illuminés appelaient au sang et au boycott, le public, imperturbable, se rendait dans les salles de cinéma en foules de plus en plus nombreuses.

Les années 1920 sont souvent décrites comme l'« Âge d'Or de Hollywood », et de l'or c'en était, tant pour l'exubérance créative que pour le rendement financier. On représente souvent le milieu cinématographique de l'époque se livrant hors caméra à d'incessantes frasques insensées. La légende oublie un détail – la *peur*. La peur omniprésente, érotique et excitante, que le rêve doré s'évanouisse à tout moment.

Les scandales éclatèrent telles des bombes à retardement tout au long d'une décennie délirante dite de l'« Absurdité Merveilleuse », tandis que les carrières à l'écran étaient torpillées les unes après les autres. Chaque vedette se demandait si elle serait le prochain bouc émissaire. Vu de Hollywood, le mythe de l'« Âge d'Or » ressembla davantage à un somptueux pique-nique au bord d'un dangereux précipice ; le chemin de la gloire était truffé de pièges en tous genres.

Pourtant, pour le vaste public des salles de cinéma, H-O-L-L-Y-W-O-O-D, c'était trois syllabes magiques évoquant le Monde Merveilleux des Illusions. Pour les fidèles, c'était bien plus qu'une usine à rêves qui ne donnait sa chance qu'à un aspirant sur un million. C'était le *Monde du Rêve*, un Ailleurs ; c'était la Cité des Corps Célestes, la galaxie glamour de *Hollywood* !

Les adorateurs pratiquaient le culte, mais ils pouvaient aussi être capricieux, et si leurs divinités se révélaient avoir des pieds d'argile, ils pouvaient les destituer sans la moindre compassion. Derrière l'écran, une *nouvelle* star était toujours prête à faire son entrée.



Olive Thomas : figure de l'innocence

LA MAIN QUI ÉTREINT

Un nuage, pas plus grand qu'une main de jeune fille, prenait forme à l'horizon.

La première nouvelle choc qui révéla Hollywood sous la lumière du scandale fut annoncée le 10 septembre 1920 sous la forme d'un radiogramme Marconi, qui réveilla Myron Selznick au beau milieu de la nuit. Le message fit la une des journaux :

OLIVE THOMAS MORTE EMPOISONNÉE

Olive Thomas, déesse guillerette des Ziegfeld Follies, star des productions Selznick et épouse de Jack Pickford...

Le câblogramme apprenait au directeur des Selznick Pictures que sa plus grande vedette venait d'être retrouvée morte à Paris.

Le célèbre et feutré Hôtel Crillon, place de la Concorde, offrait un cadre des plus improbable au premier scandale hollywoodien. Ce matin de septembre, un valet de chambre utilisa son passe-partout pour entrer dans la suite royale de l'hôtel avec un chariot à petit-déjeuner. Ce qu'il y découvrit le figea sur place. Un manteau de zibeline était étendu sur le sol, et dessus gisait le corps nu d'une jeune femme. Une main étreignait encore une fiole de granules toxiques au bichlorure de mercure. La suite était enregistrée au nom de Mme Jack Pickford, connue par des millions d'adorateurs comme la jeune étoile montante de l'écran d'argent, Olive Thomas.

Olive Thomas ! New York s'en souvenait comme d'une des brunettes les plus sublimes glorifiées par Ziegfeld. Les danseuses de Ziegfeld étaient invariablement jeunes, et à seize ans Olive était une jeune femme vive et pleine d'assurance, très prisée du beau monde, coqueluche du milieu *Vogue* et *Vanity Fair*, ornement des fêtes fastueuses données par Condé Nast, l'éditeur de ces revues à la mode. Grâce aux bons soins de M. Nast, Olive avait fait de nombreuses apparitions en tant que mannequin dans les pages de *Vogue*, et M. Ziegfeld l'avait choisie pour poser, dénudée, pour le jeune artiste péruvien Alberto Vargas. L'artiste Harrison Fisher avait dit d'Olive qu'elle était « la plus belle femme du monde ». Son départ pour

Hollywood avait semblé tout naturel.

La beauté pétillante de Broadway ne tarda pas à « séduire » le monde du cinéma, et ses incarnations espiègles de la jeunesse féminine, dans des comédies légères telles que *Betty Takes a Hand*, *Prudence on Broadway* et – cela va sans dire – *The Follies Girl*, lui garantirent bientôt l'attention d'un très large public. En 1919, Myron Selznick lança sa nouvelle société en signant de gros contrats à Elaine Hammerstein et Olive Thomas. En 1920, grâce au succès d'Olive dans *The Flappers* et à son mariage très médiatisé avec Jack Pickford, frère de Mary Pickford et lui-même idole de l'écran, sa place dans le cercle enchanté des *golden people* semblait désormais assurée.

Le suicide d'Olive Thomas fit les titres de la presse à travers le monde et déclencha de vives polémiques. Olive était morte à tout juste vingt ans ; elle était jeune, belle, riche, célèbre et aimée, non seulement adulée par ses fans mais aussi adorée par Jack Pickford. Le jeune Jack avait été dépeint comme l'« Américain idéal » dans des films tels que *Seventeen*, et Olive comme l'« Américaine idéale » dans *The Tomboy*. Les revues pour fans les décrivaient comme le « Couple idéal ». Qu'est-ce qui avait bien pu pousser Olive à se donner la mort ?

Le studio d'Olive, dont le slogan affirmait « Les productions Selznick créent des foyers heureux », fut submergé de courrier ; l'ambassade des États-Unis à Paris et la police française promirent des enquêtes minutieuses.

Ce que révélèrent les enquêtes sur la mort d'Olive, et dont les journaux firent leurs premières pages, était une vie privée épouvantable qui ne correspondait en rien à son image hollywoodienne de petite fleur délicate. Jack devait rejoindre Olive à Paris une fois achevé son travail sur *The Little Shepherd of Kingdom Come*. Ils s'étaient promis une idylle parisienne afin de compenser la lune de miel que le métier d'acteur ne leur avait pas permis après leur mariage. Olive était partie en avance pour courir les magasins d'antiquités et de vêtements, mais il apparut que ces flâneries ne l'avaient pas conduite que dans les salons chics. On l'avait vue dans des soirées au Jockey et au Maldoror en compagnie de figures notoires du milieu français ; elle s'était retrouvée dans des tripots parmi les plus glauques et les plus malfamés de Montmartre.

Une rumeur se mit alors à circuler sur les motivations de cette plongée dans les *bas-fonds* parisiens : Olive cherchait désespérément à mettre la main sur une grosse quantité d'héroïne destinée à son mari, Jack, indécrottable toxicomane. Ses recherches étant restées vaines, elle s'était suicidée.



Jack Pickford

Lorsque la presse américaine se fit l'écho de cette rumeur, Jack recevait des soins pour dépression nerveuse suite à l'annonce de la mort de son épouse, et ne fut pas en mesure de réfuter les accusations. Sa sœur dévouée, Mary, émergeant tout juste de la controverse autour de son divorce, puis de son mariage immédiat avec Douglas Fairbanks, envoya une déclaration depuis son tout nouveau domaine, Pickfair, dénonçant les « ignobles calomnies » dont son frère faisait l'objet. Peu après, une enquête menée par le gouvernement des États-Unis sur les activités d'un certain capitaine Spaulding de l'armée américaine, arrêté pour trafic de cocaïne et d'héroïne à grande échelle, révéla dans le carnet d'adresses de ses clients réguliers le nom de l'ex-« Américaine idéale ».

OLIVE THOMAS, CAMÉE !

Ainsi les unes des journaux décrivirent-elles l'adorable « petite sœur » Olive et ce fut un véritable choc.

En 1920, presque tout le monde aux États-Unis feignait encore de s'intéresser à la moralité victorienne. Les comités de vigilance se mirent à dénoncer la nouvelle menace qui pesait sur les jeunes Américaines, et à Chicago le cardinal Mundelein jugea bon de faire distribuer des tracts intitulés *Les dangers de Hollywood : un avertissement aux jeunes femmes*.

Avec les années 1920, l'orgueilleuse capitale du cinéma attirait en effet des trains entiers de jeunes aspirantes venues de tout le pays. Certaines étaient lauréates de concours de beauté locaux ; la plupart étaient simplement jolies, audacieuses et pauvres. Toutes voulaient devenir star du cinéma, mais peu trouvaient ne fut-ce que de simples rôles de figurantes, ou d'« ambiance ». Pour des milliers d'entre elles,

c'était un voyage pour la Cité du Désenchantement.

La mort sensationnelle d'Olive Thomas fit de l'ombre au suicide d'une autre vedette en ce mois de septembre 1920. Bobby Harron, le « jeune homme » sensible d'*Intolérance*, se tira une balle dans une chambre d'hôtel new-yorkaise à la veille de la première de *Way Down East* [À travers l'orage], Griffith avait écarté Bobby de ce film, lui préférant son nouveau favori, Richard Barthelmess. Bobby en avait eu le cœur brisé.

Mais la mort d'Olive était « taillée sur mesure » pour les gazetières de la presse larmoyante de l'époque, qui inondèrent les tabloïds de spéculations morbides. Olive Thomas resta un bon sujet dans l'année qui suivit sa mort, jusqu'à ce qu'une de ces « jeunes aspirantes hollywoodiennes » ne vienne la détrôner des gros titres : une actrice relativement mineure, copine du comique patapouf Fatty Arbuckle.

LE POIDS DE LA CHUTE

Roscoe Arbuckle, dit « Fatty », était un aide-plombier costaud, découvert par Mack Sennett en 1913 quand il était venu déboucher une conduite d'évacuation chez le producteur. Sennett jaugea l'affable Roscoe et ses cent vingt kilos, et lui proposa du travail sur-le-champ. La silhouette rondouillarde et l'agilité rebondie d'Arbuckle étaient des faire-valoir de choix pour les comédies burlesques à la Sennett – gadouille et pagaille, patatras et tartes à la crème.



Roscoe Arbuckle aka Fatty Arbuckle

Fatty gravit les échelons, de ses débuts avec les Keystone Cops aux collaborations avec Mabel Normand dans *Fatty's Flirtation* [*Les Flirts de Fatty*], Charlie Chaplin dans *The Rounders* [*Chariot et Fatty font la bombe*], Buster Keaton dans *The Butcher Boy* [*Fatty boucher*] et autres courts-métrages à succès. Ses talents naturels de joyeux polisson assurèrent sa popularité de bouffon de l'écran et en firent un homme riche.

La valeur de Fatty comme machine-à-faire-rire fit grimper son salaire de trois dollars par jour chez Sennett en 1913 à cinquante mille par semaine en 1917, quand il signa avec la Paramount. Sur le célèbre portail, une banderole annonçait avec humour : LA PARAMOUNT SOUHAITE LA BIENVENUE AU SAINT DOUX.

La nuit blanche de débauche et d'alcool organisée le 6 mars pour fêter cette signature *faillit* faire scandale. Elle se déroula près de Boston dans l'un des cabarets de Brownie Kennedy, le Mishawum Manor, où les réjouissances fastueuses organisées en l'honneur de Fatty comptèrent notamment douze « bonnes vivantes » payées plus de mille dollars pour leur contribution aux distractions de la soirée. Une

fouineuse pudibonde jeta un coup d'œil par un vasistas entrouvert au moment précis où Fatty et les jeunes femmes se déshabillaient sur une table, jugea que les limites de la « décence » étaient franchies et appela la police. Parmi les invités figuraient les magnats du cinéma Adolph Zukor, Jesse Lasky et Joseph Schenck. Ils durent glisser une enveloppe de cent mille dollars entre les mains du procureur de Boston, et du maire James Curley, afin d'étouffer l'affaire.

C'est à l'occasion d'autres batifolages de Fatty, quatre ans plus tard, qu'une starlette obscure connaîtrait une célébrité soudaine. La jeune femme ne serait malheureusement pas en position de tirer le moindre avantage de sa renommée.



Virginia Rappe

Virginia Rappe, ravissante brunette, mannequin de Chicago, avait attiré l'attention quand son visage souriant était apparu coiffé d'une capeline en couverture d'une partition de « Let Me Call You Sweetheart ». Sennett lui fit une offre et elle vint travailler à son studio, enchaînant les rôles de second plan. Elle y prit aussi sa part de coucheries, et refila des morpions à la moitié du personnel. L'épidémie indigna Sennett au point qu'il ferma le studio et le fit désinfecter par fumigation. Virginia fut pardonnée cependant, et elle « fréquenta » bientôt un vétéran des productions Sennett, le réalisateur Henri Lehrman, dit « Pathé ». Il lui confia un petit rôle dans son film *Fantasy*, et plus tard lui présenta Arbuckle sur le tournage de *Joey Loses a Sweetheart*. Virginia et sa beauté aux cheveux de jais n'échappèrent

pas à William Fox quand elle fut primée « Femme la mieux habillée du cinéma » ; il lui offrit un contrat. Il fut question d'un rôle principal dans un long-métrage des productions Fox, *A Twilight Baby*. L'avenir semblait sourire à Virginia Rappe.

Cela faisait un moment qu'Arbuckle n'avait d'yeux, baladeurs, que pour Virginia. Il lui avait proposé le premier rôle dans une de ses comédies et, en prévision d'une fête organisée pour célébrer le renouvellement de son contrat pour trois millions de dollars avec la Paramount, il avait insisté auprès d'une de ses amies, Bambina Maude Delmont, pour que Virginia l'y accompagne. Fatty adorait l'alcool et les femmes ; plus il y en avait, mieux il se portait.

Il décida, sur un coup de tête, que les festivités auraient lieu à San Francisco. L'occasion d'un baptême de la route pour sa Pierce-Arrow à vingt-cinq mille dollars flambant neuve. En ce week-end de Fête du Travail, deux voitures chargées de gens du cinéma en congé démarrèrent dans l'enthousiasme général pour une virée de 700 kilomètres le long de la Coast Highway jusqu'à la Cité des Collines. Fatty et ses copains de la colonie du cinéma, Lowell Sherman et Freddy Fishback, s'étaient serrés dans la Pierce-Arrow tape-à-l'œil, accompagnés dans le deuxième véhicule de Virginia Rappe, Bambina Maude Delmont et d'autres jeunes femmes assorties.

Arrivé à San Francisco tard le samedi soir, Arbuckle se présenta à la réception du luxueux Hôtel St. Francis, après avoir envoyé les filles au Palace. Fatty réserva trois suites attenantes au douzième étage – suffisamment de place quelle que soit la tournure que prendraient les événements. Fatty téléphona à son *bootlegger*, Tom-Tom le Porteur, trouva du jazz à la radio, et la fête put commencer.

Le lundi 5 septembre 1921, jour de la Fête du Travail, la noubata battait encore son plein. C'étaient les « portes ouvertes » de Fatty, les gens allaient et venaient, l'assistance s'élevait à une cinquantaine de personnes et l'hôte avait l'alcool joyeux. Virginia et les autres filles avalaient des cocktails à l'orange relevés au gin ; certaines faisaient tomber leur chemisier pour danser le *shimmy*, les bas de pyjama s'échangeaient entre invités et les cadavres de bouteilles s'entassaient. Vers trois heures et quart, Arbuckle, qui traînait en pyjama et robe de chambre, agrippa Virginia et conduisit le mannequin soûl jusqu'à la chambre de la suite 1221. Il lança aux fêtards son fameux clin d'œil lubrique, signifiant « Voici le moment tant attendu », et ferma la porte à clef.

Bambina Maude Delmont déclara plus tard que les festivités s'interrompirent net quand des cris stridents retentirent dans la

chambre voisine. D'étranges gémissements se firent entendre à travers la porte. On entendit cogner et remuer pendant un bon moment, puis un Arbuckle hilare fit sa sortie en pyjama déchiré, le chapeau de Virginia écrasé sur la tête, complètement de travers, et lança aux filles sur le ton de la malice : « Entrez, rhabillez-la, et emmenez-la au Palace. Elle fait trop de bruit. » Alors que Virginia continuait à crier, il hurla : « Tais-toi ou je te jette par la fenêtre ! ».

Bambina et Alice Blake, une amie actrice, découvrirent Virginia presque nue sur le lit défait, se tordant de douleur et gémissant : « *Je vais mourir, je vais mourir... il m'a fait du mal.* » Alice témoigna plus tard : « Nous avons essayé de la rhabiller mais nous avons retrouvé ses habits en lambeaux. Sa robe, ses sous-vêtements et même ses bas étaient si déchirés qu'on reconnaissait à peine quel vêtement était quoi. »

Virginia ne put que chuchoter à l'oreille d'une infirmière du très sélect hôpital de Pine Street où elle avait été amenée : « C'est Fatty Arbuckle qui m'a fait ça. Je vous en prie, veillez à ce qu'il ne s'en tire pas comme ça ! » avant de sombrer dans le coma.

Le 10 septembre, un an jour pour jour après la mort d'Olive Thomas, Virginia Rappe mourrait à l'âge de vingt-cinq ans, emportant avec elle l'espoir de jouer un jour dans *A Twilight Baby*.

La cause de son décès faillit rester inconnue. Le médecin légiste adjoint du comté de San Francisco, Michael Brown, pris de soupçons après un coup de téléphone « louche » de l'hôpital au sujet d'une autopsie, décida de s'y rendre en personne pour voir de quoi il retournait : une folle opération de dissimulation avait commencé. Il arriva juste à temps pour voir un aide-soignant sortir de l'ascenseur et prendre la direction de l'incinérateur de l'hôpital, avec entre les mains un bocal en verre contenant les organes génitaux mutilés de Virginia. Il réquisitionna les organes auprès de l'infirmier réticent afin de procéder à son propre examen. Il apparut ainsi que Virginia avait été victime d'une rupture de la vessie, à la suite d'une violence indéterminée, ayant entraîné sa mort par péritonite. Brown en avisa son supérieur, le Dr T.B. Leland, et il fut convenu qu'une enquête policière s'imposait.

Les inspecteurs Tom Reagan et Griffith Kennedy cuisinèrent bientôt le personnel de l'hôpital, mal à l'aise, afin de déterminer qui dissimulait quoi ; ils trouvèrent. Les journaux aussi. Quand Fatty Arbuckle fut inculpé du viol et du meurtre de Virginia Rappe, le nom de la jeune femme était connu de tous. L'État de Californie attribua son décès à des « pressions externes » exercées par Arbuckle au cours de leurs ébats sexuels. Triste célébrité pour Virginia. Coup dur pour

Fatty : « Homicide Volontaire ».

Ce mois de septembre-là, l'onde de choc venue de San Francisco fit trembler Hollywood jusque dans ses jeunes fondations. Tout cela paraissait *si invraisemblable* : Fatty, le préféré des gamins, le plus bidonnant des ballons de baudruche, champion de la bonne vieille comédie tarte à la crème, jouait soudain dans Orgie de Mort à Hollywood.

NUIT D'ORGIE :

ARBUCKLE LE VIOLEUR DANSE

PENDANT QUE SA VICTIME MEURT

Tandis que la presse s'égosillait, les rumeurs d'un *viol monstrueusement contre-nature* se mirent à circuler : Arbuckle, furieux de son impuissance éthylique, avait labouré Virginia à l'aide d'une bouteille de Coca-Cola, ou d'une bouteille de champagne, puis avait recommencé avec un morceau de glace coupant... *ou*, n'était-il pas de notoriété publique qu'Arbuckle était *doté d'attributs particulièrement généreux* ?... *ou*, Virginia ne s'était-elle pas tout simplement retrouvée broyée sous les cent vingt kilos d'un Fatty lancé en *saut de l'ange* ?

Les retombées furent certes très généreuses ; les tabloïds firent leurs choux gras d'insinuations sur la « soirée bouteille » d'Arbuckle. Un éditorial du *San Francisco Examiner* titra : « Hollywood doit cesser d'utiliser San Francisco comme une poubelle. » Le médecin légiste exigea, dit-on, « des mesures pour éviter que de tels événements ne se reproduisent, et que San Francisco ne devienne un repaire de gangsters et de débauchés ». Les Églises de San Francisco appelèrent au châtimement du « détraqué assoiffé de sexe » qui avait choisi la ville respectable de San Francisco pour y organiser ses « honteuses bacchanales ».

À Hartford, dans le Connecticut, des justicières arrachèrent l'écran d'un cinéma qui projetait une comédie d'Arbuckle, et à Thermopolis, dans le Wyoming, de jeunes cow-boys criblèrent de balles l'écran d'une salle qui passait l'un de ses courts-métrages. On signala des jets de bouteilles et d'œufs. Un vent de « Mort à Fatty » soufflait sur le pays, et des groupes d'autodéfense demandèrent que le ménage soit fait dans l'ensemble de la colonie hollywoodienne ; les films d'Arbuckle furent retirés des écrans.

Tandis qu'Arbuckle rongea son frein dans une cellule de San Francisco, en détention provisoire au sinistre commissariat central de Kearny Street, ses avocats s'efforçaient de faire rétrograder l'homicide

volontaire en homicide involontaire. Adolph Zukor, qui avait des millions en jeu dans cette affaire, téléphona au procureur de San Francisco, Matt Brady, pour tenter de faire annuler la procédure. Cela n'eut d'autre effet que de mettre Brady en colère, qui déclara par la suite que Zukor avait tenté de le soudoyer. D'autres figures de proue de la colonie du cinéma sollicitèrent Brady pour lui expliquer qu'il était injuste de s'acharner sur Arbuckle simplement parce que Virginia Rappe avait trop bu et qu'elle en était morte. Ces nouvelles interventions mirent le procureur hors de lui.



Le procès

Le procès s'ouvrit mi-novembre 1921 à la cour supérieure du comté de San Francisco, avec Arbuckle niant à la barre le moindre acte de malversation. Son attitude parut d'une indifférence totale à l'égard de Virginia Rappe ; à aucun moment il ne manifesta de remord ni même de peine quant à son décès. Ses avocats se montrèrent plus directs : ils s'évertuèrent à ternir la réputation de Virginia, affirmant qu'elle était « facile » et qu'elle avait couché avec beaucoup d'hommes à Hollywood comme à New York, en Amérique du Sud et à Paris. Après de nombreux témoignages contradictoires et quarante-trois heures de délibération, le jury se prononça en faveur d'un acquittement par dix voix contre deux. Le procès fut annulé.

Le jury d'un deuxième procès statua pour une condamnation à dix contre deux – procès annulé. Libéré sous caution, Fatty dut vendre sa confortable maison à l'anglaise de Los Angeles ainsi que sa collection de voitures de luxe pour payer les frais d'avocat.

Malgré l'opiniâtre Brady, qui se faisait un point d'honneur de coincer Fatty, Arbuckle fut acquitté le 12 avril 1922 à l'issue d'un *troisième* procès, grâce, surtout, aux déclarations particulièrement confuses d'une quarantaine de témoins (pour la plupart ivres au

moment de l'incident) et à l'absence de tout élément concret (une bouteille ensanglantée, par exemple).

Le jury qui amnistia Fatty commenta : « L'acquittement n'est pas suffisant pour Roscoe Arbuckle. Nous pensons qu'une grande injustice a été commise, et qu'il n'y a pas la moindre preuve qui nous permette de retenir la moindre charge à son encontre. »

Sur les marches du tribunal, Arbuckle déclara à la presse : « C'est le moment le plus solennel de ma vie. Face aux accusations odieuses dont j'ai fait l'objet, mon innocence est établie... J'éprouve une profonde reconnaissance envers mes semblables. J'ai consacré ma vie à la réalisation de films sains pour le bonheur des enfants. Je ferai de mon mieux pour me rendre plus utile, afin que mon art apporte davantage. »

Mais ce moment d'optimisme solennel ne dura pas. Fatty était libre mais pas pardonné. Henry Lehrman, l'ancien petit ami de Virginia, eut ce commentaire amer : « Virginia était d'une force de caractère tout à fait remarquable. Elle serait revenue d'entre les morts pour défendre sa dignité. Quant à Arbuckle, voilà ce qui arrive quand on ramasse un malotru dans la rue, qu'on lui donne un gros salaire et qu'on en fait une idole. Certaines personnes sont incapables du moindre plaisir dans la vie, si ce n'est en se comportant comme des bêtes. Ce sont elles qui se livrent à des orgies surpassant celles de la décadence romaine. »

Ou babylonienne, eût-il pu ajouter.

Mme Elinor Glyn, diapason de la colonie du cinéma, en profita pour s'exprimer sur les brebis galeuses de Hollywood : « Si leur immoralité est flagrante, pendez-les, ne projetez pas leurs films ; interdisez-les ; mais ne faites pas payer tout le monde pour une minorité. La fête d'Arbuckle est une chose ignoble, répugnante, et ces choses-là sont à proscrire. Mais je n'ai jamais rien vu de la sorte à Hollywood, et s'il y existe des soirées droguées, elles sont certainement toutes petites. »

La Paramount mit fin au contrat à trois millions de dollars d'Arbuckle. Ses films inédits furent jetés, faisant perdre à la société de production la coquette somme de un million de dollars. Fatty le farceur était fini. Le Doux Saint était déchu.



Arbuckle & Keaton dans Bellboy, 1918

Arbuckle fut mis au ban du métier d'acteur. Seuls certains de ses amis, tel Buster Keaton, lui demeurèrent fidèles. C'est Keaton qui lui suggéra de changer de nom pour prendre celui de « Will B. Good ». Il adopta en effet le nom de William Goodrich dans les années qui suivirent, et trouva du travail en tant qu'inventeur de gags et réalisateur de comédies. Mais Arbuckle voulait jouer. Dans l'édition de mars 1931 du magazine *Photoplay*, il supplia : « Laissez-moi donc travailler. Je veux revenir à l'écran. Je crois savoir divertir et égayer ceux qui viennent me voir. C'est tout ce que je demande. Si retour il y a, ce sera grandiose. Sinon – eh bien, tant pis. »

L'histoire en resterait à *eh bien, tant pis* : Fatty ne fut jamais autorisé à oublier sa déchéance de l'état de grâce. Il entendait siffler « I'm Coming, Virginia » quand on le reconnaissait dans la rue. L'encre grasse des titres de la presse était indélébile. Il n'avait d'autre choix que de jouer le rôle de Paillasse.

Mis à la retraite, Arbuckle se mit à boire avec excès. Il semblait hanté par la bouteille. En 1931, il fut arrêté à Hollywood pour conduite en état d'ivresse. Alors que le policier approchait, Fatty balança une bouteille par la fenêtre en ricanant : « Adieu la preuve ! »

Avait-il en tête une autre bouteille, jetée par une fenêtre du douzième étage du St. Francis le jour de la Fête du Travail en 1921 ?

Ruiné, brisé, il mourut à New York le 28 juin 1933 à l'âge de quarante-six ans. Pauvre Fatty ! L'affaire Arbuckle fit trembler Hollywood après dix ans d'essor. Hollywood signifiait désormais davantage que le Monde du Rêve. Pour des millions de gens, Hollywood était à jamais synonyme de *Scandale*.

PANIQUE À LA PARAMOUNT

Tandis qu'Arbuckle passait sur le gril de son deuxième procès à San Francisco, et Hollywood sous le feu d'une opinion publique chauffée à blanc, un scandale éclata au cœur de la colonie du cinéma.

Dans la nuit du 1^{er} février 1922, William Desmond Taylor fut assassiné dans le bureau de son bungalow de la résidence d'Alvarado Street, à Los Angeles, dans le paisible quartier de Westlake. Taylor était à la tête des productions Famous Players-Lasky, une filiale de la Paramount. La Paramount, déjà aux prises avec l'affaire Arbuckle, pouvait remercier ses mauvaises étoiles pour ce nouveau scandale.



William Desmond Taylor

Le corps fut découvert le lendemain matin par Henry Peavey, le domestique noir. Taylor gisait sur le dos, à même le sol, les bras écartés comme s'il était en transe, une chaise renversée sur les jambes. Le mobile n'était pas le vol ; sa grosse bague « porte-bonheur » en diamant (il la portait depuis le succès de son premier film, *The Diamond from the Sky*) brillait toujours à son doigt.

Peavey détala en lançant des cris de soprano, « *Le maît' est mo' ! Le maît' est mo' !* » (selon le *Los Angeles Examiner*), réveillant les autres occupants de la résidence, dont Edna Purviance qui téléphona immédiatement à Mabel Normand. Mabel appela Charles Eyton, le directeur général de la Famous Players-Lasky, qui, à son tour, appela le grand chef de la Paramount, Adolph Zukor. Edna téléphona aussi à Mary Miles Minter, une star de la Paramount. Injoignable. Un message fut laissé à sa mère, Mme Charlotte Shelby. Aucune de ces personnes ne jugea opportun d'appeler la police. Toutes avaient d'abord des affaires urgentes à régler.

Mabel courut chez Taylor pour y récupérer sa correspondance. Charles Eyton courut chez Taylor pour se débarrasser de l'alcool, illégal. (Mort ou vif, un réalisateur de la Paramount ne peut être pris à enfreindre le 18^e Amendement !) Adolph Zukor courut chez Taylor pour y effacer toute trace éventuelle de polissonnerie. Charlotte Shelby courut porter la nouvelle à sa fille Mary, ce qui déclencha une vive montée d'hystérie tout à fait hors de propos. Henry Peavey, le domestique soprano, erra comme un possédé dans la calme Alvarado Street en hurlant « *Le maît' est mo' ! Le maît' est mo' !* » jusqu'à ce que, beaucoup plus tard, un voisin téléphone à la police afin qu'on vienne « s'occuper du nègre en folie ». Des représentants de la loi finirent en effet par arriver.

Lorsque la police se présenta au bungalow de Taylor, plus tard dans la matinée, les lieux étaient animés. De belles flammes dansaient dans la cheminée, nourries de documents compromettants par des hauts gradés de la Paramount, sous le regard d'Edna Purviance. Mabel Normand, l'héroïne de Sennett, fouillait les coins et recoins, à la recherche de l'embarrassante correspondance. L'œil inerte du cyclone était le cadavre de Taylor étendu sur le sol du bureau, deux balles de calibre trente-huit en plein cœur.

Un espoir de résoudre l'énigme eût peut-être subsisté si les gros bonnets de la Paramount ne s'étaient pas rués sur la maison du défunt pour y aseptiser la scène. Il est plus que probable que Zukor et Eyton réduisirent en cendres des indices importants dans la cheminée de Taylor.

Zukor, Eyton & Co. n'eurent toutefois pas le temps d'achever leur grand nettoyage. Une fois la brigade criminelle sur place, toutes sortes de choses furent révélées.

La police mit la main sur des clichés pornographiques cachés au fond d'un tiroir derrière une pile de scénarios. Ces portraits saugrenus du défunt en compagnie de nombreuses stars identifiables confirmèrent sa réputation de Casanova, à défaut de son tact. Plusieurs actrices de renom furent interrogées, y compris Mary Pickford, dont on découvrit une grande photographie encadrée et dédicacée à l'intention de Taylor. Les curiosités photographiques n'apportèrent rien à l'enquête ; Mary Pickford indiqua qu'elle « *prierait* ».

Lorsqu'on interrogea Mabel Normand au sujet de ses lectures matinales, elle avoua franchement avoir cherché des lettres qu'elle avait écrites à Taylor, afin qu'elles ne soient pas examinées par des inconnus. Elle ajouta : « J'avoue, mais c'était dans le seul but d'éviter que certains termes affectifs soient mal interprétés. » (Les lettres

seraient retrouvées plus tard, dissimulées dans une botte d'équitation appartenant à Taylor.)

La suite des investigations mit au jour une lettre cachée dans les pages de *White Stains*, un recueil de poèmes érotiques d'Aleister Crowley. Quand la feuille de papier parfumée retomba sur le sol, on s'aperçut que son auteur n'était pas Mabel Normand. Le papier à lettre rose pâle portait le monogramme M.M.M. et provoqua des froncements de sourcils immédiats. Mary Miles Minter était la version Paramount de Mary Pickford, toute de bouclettes, incarnation de l'innocence pudique. Or il s'agissait là d'un billet doux, signé de sa main :

Mon très cher,

Je vous aime – Je vous aime – Je vous aime

xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

Toute à vous,

Mary

Interrogée, Mary confirma son ardeur : « Oui, j'aimais William Desmond Taylor. Je l'aimais tendrement, profondément, avec toute l'admiration qu'une jeune femme peut éprouver pour un homme de l'élégance et du rang de M. Taylor. » (M.M.M. avait vingt-deux ans ; Taylor en avait cinquante.)

Au cours d'obsèques tapageuses et noires de monde, une Mary Miles Minter bouleversée s'approcha du cercueil et embrassa à pleine bouche les lèvres du cadavre de Taylor. Elle suscita ensuite un vif émoi en se redressant pour annoncer que le cadavre avait parlé ! « Il m'a chuchoté quelques mots ; j'ai cru comprendre "*Mary, je vous aimerai toujours !*" »

Les circonstances du meurtre de Taylor étaient si étranges qu'elles ont depuis été réutilisées dans bon nombre de romans policiers et scénarios de films. Les acteurs de la version réelle étaient certes tous des « Personnages » – même le domestique soprano, Peavey, qui avait un penchant pour le crochet de napperons et d'écharpes. Il y avait aussi le majordome de Taylor, Sands. Introuvable. Il s'avéra qu'il était le jeune frère du réalisateur – un personnage douteux au passé de truand, en cavale. Taylor l'avait entraîné à un comportement parfaitement obséquieux, camouflage que venaient parfaire ses cheveux décolorés. Sands, soupçonné d'avoir fait circuler des chèques falsifiés, et d'une éventuelle implication dans la mort de son frère, avait disparu et ne serait jamais retrouvé.



Mary Miles Minter : Innocence pudique ?

Il apparut que Mary Miles Minter et Mabel Normand avaient toutes les deux rendu visite à Taylor la nuit du crime. Mabel était la dernière personne à l'avoir vu vivant. En cadeau d'adieu, Taylor, dans toute sa délicatesse, lui avait offert le dernier livre de Freud.

Dix minutes après le départ de la limousine de Mabel, une voisine, Mme Faith Cole MacLean, entendit un grand bruit et courut à la fenêtre donnant sur le bungalow de Taylor. Elle confia plus tard à la police : « À ce moment précis je n'étais pas certaine que ce fut un coup de feu, mais j'avais bien entendu une déflagration. Puis j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre et vu un homme quitter la maison et descendre l'allée. Je suppose que c'était un homme. Ses vêtements étaient ceux d'un homme, mais en même temps – drôle d'allure. La personne portait un lourd manteau avec un cache-col autour du menton et une casquette baissée sur les yeux. Mais elle avait la démarche d'une femme : des petits pas rapides, des hanches larges et de petites jambes. » (Aurait-ce pu être la mère jalouse de Mary Miles Minter, Mme Shelby, déguisée en homme ? Elle possédait un calibre trente-huit à crosse de nacre et avait été aperçue en train de s'exercer à tirer peu de temps avant le meurtre. Peu après, elle avait été autorisée à s'éclipser en Europe sans la moindre explication.) Une

énigme devant laquelle même S.S. Van Dine aurait été perplexe.

Ce meurtre souleva une vague d'indignation à Hollywood. L'incident était d'autant plus bouleversant pour la colonie du cinéma que Taylor, notable de premier plan, avait été président de la *Screen Director's Guild*. Bel homme, accompli, bibliophile et célibataire présumé, à la réputation d'homme à femmes, il était en réalité William Deane-Tanner, disparu soudainement de chez lui à New York en 1908, abandonnant son épouse et sa fille.

On apprit bientôt que dans son incarnation hollywoodienne, il avait entretenu des liaisons simultanées avec Mabel Normand, Mary Miles Minter et Charlotte Shelby, la mère de Mary. Un tel « quadrilatère » offrait aux tabloïds tout le sensationnel dont ils pouvaient rêver. Les journaux insinuèrent aussi que Taylor avait été à l'origine du suicide de Zelda Crosby, une scénariste des productions Famous Players avec laquelle il avait eu une aventure.

En fouillant le bungalow, les inspecteurs tombèrent sur un aspect plus ésotérique des flirts du réalisateur. Dans la chambre à coucher, un placard fermé à clef révéla une collection exceptionnelle de lingerie hollywoodienne : des dessous de dentelle, luxueux, chacun marqué d'initiales et d'une date. (Le « chaud lapin » tenait vraisemblablement à conserver un souvenir de chacune de ses rencontres sentimentales.) La découverte d'une chemise de nuit rose pâle en soie transparente, délicatement brodée des initiales M.M.M., ruina l'image de douce innocente de Mary Miles Minter et brisa sa carrière. (Retraitée malgré elle, M.M.M. se réfugierait dans la nourriture et prendrait rapidement du poids.) Son dernier film fut *The Drums of Fate*, « Les Tambours du Destin ».



Mary Miles Minter : coupable par association

Comme si cela ne suffisait pas, l'affaire comportait également un « volet drogue ». Des journalistes rapportèrent que Taylor avait récemment fréquenté les « lieux tendancieux » de Los Angeles et Hollywood, des lieux où des hommes étranges et efféminés et des femmes particulièrement masculines s'asseyaient en cercle vêtus de kimonos pour servir aux clients marijuana, opium et morphine, le tout apporté sur des chariots à thé. Il fut bientôt révélé que la chère amie de Taylor, Mabel Normand, dont les pitreries facétieuses chez Sennett avaient conquis des millions d'admirateurs, devait son effervescence au moins en partie à Cocaïne & Compagnie. Ses dépenses mensuelles consacrées à « la blanche » avoisinaient les deux mille dollars, chantage compris.

Une fois, Taylor s'était opposé à un maître chanteur qui harcelait Miss Normand et, à l'issue de la bagarre qui s'était ensuivie, lui avait fait voir le trottoir de plus près.

Lorsqu'elle se retrouva impliquée dans le « volet drogue » de l'affaire Taylor, ce fut son tour de quitter l'écran. *Suzanna*, le long-métrage qu'elle venait d'achever pour Sennett, fut boycotté, puis retiré. L'épilogue de sa carrière fut un éditorial du magazine féminin *Good Housekeeping*, laissant supposer que Mabel était trop adultérée »

pour convenir à l'usage familial. L'adorable comédienne de si nombreuses comédies Keystone n'était plus la prunelle des yeux de ses admirateurs d'autrefois.

Si Mabel Normand et Mary Miles Minter apparurent comme les principaux boucs émissaires de l'affaire Taylor, c'est bien tout Hollywood qui avait eu chaud. Les protestations s'élevèrent partout dans le pays contre cette nouvelle preuve de la décadence hollywoodienne. 1922 fut une année difficile pour l'industrie du cinéma.

Les commentaires de presse peu flatteurs ne cessèrent de s'accumuler ; les dénonciations tonnèrent du haut des chaires. Ce n'était pas la colère divine que les magnats redoutaient, mais la vengeance du box-office. Le spectre d'un boycott collectif par les associations féminines, les organisations religieuses et les ligues de vertu semblait redoutable. Les puritains professionnels réclamant un grand ménage, il fallait faire quelque chose pour améliorer l'image du cinéma – et vite.

H(A)YSTÉRIE

« Améliorer » l'image du cinéma supposa un petit effort de présentation emprunté au monde du baseball. L'industrie sportive multimillionnaire avait failli sombrer en 1919 suite aux révélations d'un « trucage » au cours des « World series ». Les dirigeants du baseball avaient trouvé une solution à cinquante mille dollars pour se sortir de l'embarras, en faisant du juge Kenesaw Mountain Landis leur tsar du restons-réglo-les-gars. Les dirigeants de Hollywood décidèrent que les mœurs du cinéma avaient grand besoin, elles aussi, de l'arbitrage d'une grande figure de la droiture morale. Ils doublèrent la mise.

Le poste confortable de Tsar du Cinéma, payé cent mille dollars l'année, fut offert à un renard de la politique aux airs guindés, aux oreilles décollées et à la langue de bois : Will H. Hays, membre du calamiteux cabinet du président Harding, qui, à la tête du comité national Républicain, avait fait basculer la nomination en faveur du candidat Harding. (En 1928, il fut révélé que Hays, soi-disant blanc comme neige, avait reçu un « don » de soixante-quinze mille dollars ainsi qu'un « crédit » de cent quatre-vingt-cinq mille de la part du pétrolier Harry Sinclair, impliqué dans le scandale de Teapot Dome, pour le remercier d'avoir installé le sympathique Harding à la Maison Blanche. Interrogé sur ces pots-de-vin par un comité du sénat, Hays, retors, leur soumit trois versions différentes ; le sénateur Borah déclara : « Hays a conduit le Parti républicain à se vendre à ceux qui spolient la nation en toute conscience. » Hays eut du mal à se tirer de ce mauvais pas ; en 1930, il fut pris en flagrant délit alors qu'il couvrait les frais, honoraires et salaires d'autorités « morales » supposées présenter des avis impartiaux sur la pureté de la production cinématographique auprès de diverses organisations civiques et religieuses. Hays l'anguille ne fut pas inquiété.)

Ministre des Postes sous l'administration Harding, Hays combattait la cochonnerie au sein du service postal. Cet ancien de l'Église presbytérienne, originaire de l'Indiana, également franc-maçon et membre des Chevaliers de Pythias, du Kiwanis, du Rotary, des Moose et de l'Ordre des Elks, semblait donc l'homme idéal pour donner satisfaction aux gardiens des bonnes mœurs. Harding accepta la démission de sa sournoise sentinelle postale et Hays partit prendre ses fonctions à New York – une ville considérée comme territoire « neutre », loin de la luxure hollywoodienne mais proche des puissants

financiers du cinéma.

Ainsi, en mars 1922, Hays devint Tsar du Cinéma : président de la *Motion Picture Producers and Distributors of America*, formée dans la précipitation. En présence d'un ensemble, quelque peu crispé, de pères fondateurs – Adolph Zukor, Marcus Loew, Cari Laemmle, William Fox, Samuel Goldwyn, Lewis et Myron Selznick – une conférence de presse fut organisée pour dévoiler au monde ce que serait le nouveau visage de Hollywood. (Elinor Glyn prédit avec cynisme : « La réalité sera celle qui rapportera le plus d'argent. »)

Le policier frais émoulu des mœurs cinématographiques ouvrit le bal par un flot de fadaïses : « Les possibilités du film en matière d'influence et d'éducation morales sont infinies. Par conséquent, son intégrité doit être protégée comme nous protégeons l'intégrité de nos enfants et celle de nos écoles, et sa qualité développée comme nous développons la qualité de nos écoles... Notre devoir envers la jeunesse est primordial. Envers cette chose sacrée, l'esprit d'un enfant, envers cette chose pure et vierge, cette page blanche – envers tout cela, nous devons faire preuve du même sens de la responsabilité, du même souci de la marque qu'on y imprime, que le meilleur des enseignants, le meilleur des pasteurs ou le plus inspiré des éducateurs. » Pendant que Hays psalmodiait, les pères fondateurs de la Cité du Cinéma arborèrent des sourires de faux-culs et acquiescèrent pour les caméras. La politique avait appris à Hays tout ce qu'il devait savoir de l'hypocrisie.

L'administration Hays émit son premier *diktat* : les films seraient purifiés. L'immoralité à l'écran serait broyée ; fini l'indécence, fini les longs baisers enflammés ; fini la sensualité ; la guillotine pour les plaisantins du hors-champ. La communauté du cinéma était sur le point d'observer un carême éternel. Des clauses morales seraient insérées dans tous les contrats pour convaincre les *golden people* de se ressaisir : les stars masculines seraient désormais des *moines* et les stars féminines des *nonnes*. Les amateurs de cabrioles seraient mis à la porte.

L'Haystérie gagna les instances décisionnaires. Les magnats ne se faisaient aucune illusion quant à l'efficacité de ces clauses morales pour assainir la colonie. Ils placèrent tout le monde à la ronde sous surveillance secrète et lâchèrent sur Hollywood une horde frénétique de détectives privés concurrents. Les enquêteurs usèrent de toutes les combines possibles, du pot-de-vin au domestique à la filature en passant par l'utilisation de primitifs « appareils d'écoute ». Quand les rapports tombèrent, les décideurs crurent mourir. C'était pire, bien pire que prévu. Avec l'accord du Tsar Hays, un livre noir, baptisé le

Doom Book, fut constitué d'après une liste de cent dix-sept noms jugés « dangereux », au regard de vies privées qui ne l'étaient plus.



Grand déballage : Wallace Reid met le paquet

GOOD TIME WALLY

Lorsque le *Doom Book* fut présenté à Adolph Zukor, le patron de la Paramount eut de quoi s'inquiéter. En tête de la liste noire figurait le nom de Wallace Reid, sa plus grande attraction au box-office. Zukor, dont le studio avait déjà subi des pertes considérables quand tous les films d'Arbuckle et de Mary Miles Minter avaient dû être retirés sous les huées du public, protesta amèrement contre la décision d'une mise au ban de son illustre vedette : « Rendez-vous compte que vous me demandez l'impossible. Allons, dans le cas de cet homme-là, un coup pareil signifierait pour nous deux millions de dollars de perte – ce serait du suicide pur et simple. » Les autres directeurs de studio à l'origine de la liste noire connaissaient les moyens de faire plier jusqu'au puissant Zukor, et ébruitèrent auprès des tabloïds ce qui circulait sur Reid en coulisse. *The GraphiC* ouvrit le feu avec le gros titre :

LES DROGUÉS DE HOLLYWOOD

... sous-entendant que parmi d'autres toxicomanes bien connus de la colonie du cinéma figurait une certaine star masculine très populaire de la Paramount. Ces rumeurs furent soudain confirmées de manière saisissante, en mars 1922, quand Wally Reid, le « Roi de la Paramount », se retrouva dans un sanatorium privé à l'écart de Hollywood.

Le formulaire d'internement avait été signé par Florence, l'épouse malheureuse de Reid, actrice pour Universal sous le nom de Dorothy Davenport. « Papa » Laemmle, entre autres, avait avisé Florence de ce que la « cure » de Wally devenait une affaire urgente. Elle en convenait volontiers, et Zukor lui-même admit à contrecœur qu'il valait mieux placer Wally à l'abri des regards.

La Paramount se fendit de quelques euphémismes autour du « surmenage » de Reid mais, bientôt, Mme Wallace Reid informa elle-même la presse que son mari était soigné pour addiction à la morphine.

Wally Reid était toxicomane ; la nouvelle, sensationnelle, stupéfia le public américain. Wally n'était pas seulement une vedette populaire, il était l'ambassadeur numéro un de la Jeune Amérique Virile. Wally aux yeux bleus et aux cheveux châains était un géant

d'un mètre quatre-vingts bien charpenté, joyeux, plein de charme et de talent pour la comédie avec en prime la jeunesse et un visage séduisant. Son surnom, « Good Time Wally », prenait désormais un tout autre sens.

Dans son nouveau rôle de thérapeute de l'image hollywoodienne, Will Hays tenta d'amortir le choc en annonçant que « le malheureux M. Reid doit être traité comme une personne malade – pas blâmée : évitée ».

Wally Reid fut, en effet, traité comme un malade, de ceux qu'on préfère loin des regards. Il passa le reste de l'année 1922 isolé dans une cellule capitonnée de son sanatorium. La privation soudaine de sa dose de morphine quotidienne et le choc d'un confinement tout aussi soudain lui firent perdre la tête. Wally devint obsédé par l'idée qu'on ne lui avait laissé aucune chance – et il avait raison.



Human Wreckage : piquouse et intox

Sur l'affiche :

« Le monde entier soutient Mme Wallace Reid et son film LA DÉCHÉANCE HUMAINE : La plus grande production de l'histoire du cinéma – Surpasse tous les efforts et tous les exploits de l'histoire du divertissement – Soutenu par la liste la plus longue des plus grandes et des meilleures organisations et personnalités du pays – Porté par une campagne colossale aux proportions bientôt inédites – Prochainement au cœur d'événements nationaux majeurs et vitaux – Jamais film n'aura fait couler plus d'encre – Le plus grand succès que l'écran aura jamais connu.

La Paramount lui avait imposé un interminable calendrier de production sur le thème « Wallace Reid fait la course » – *The Roaring Road, What's Your Hurry ? Double Speed* – dont le seul intérêt résidait en la personne de la star assise derrière le volant. Ce rythme exténuant commença à se faire sentir et, en 1920, pendant le tournage de *Forever*, à l'incitation d'un acteur discret et courtois des studios Sennett, Wally prit sa première dose de morphine pour masquer la fatigue et reprendre des forces. Le film bouclé, Wally était déjà accro. Vers la fin, lors du tournage de *Clarence [L'Accordeur]*, il fallut tenir Wally debout devant la caméra pour terminer le film.

Wally mourut dans sa cellule capitonnée le 18 janvier 1923, à l'âge de trente ans. Une rumeur courut à Hollywood selon laquelle on l'avait « endormi ».



Dorothy Davenport aka Florence Reid

Son épouse Florence s'empresse alors d'organiser une conférence de presse. Elle y annonça son intention de venger la disparition de son mari. Elle avait donné à la police les noms des amis de Wally qui (selon elle) l'avaient entraîné dans une vie d'alcool, de drogue et de débauche. Ils se faisaient appeler les « Endiablés de Hollywood » mais elle leur préférait le qualificatif de « bohémiens ». « Petit à petit, il s'est mis à boire avec ses amis bohémiens, et cet endroit n'a bientôt plus rien eu d'une maison. C'était une taverne. Les amis de Wally affluaient à toute heure du jour et de la nuit. Ils arrivaient, ils s'installaient, ils buvaient. C'était une succession de fêtes endiablées, chacune pire que la précédente. Wally était incontrôlable. Puis la morphine a fait son apparition. »

Florence en profita aussi pour annoncer que son prochain film, *Human Wreckage*, serait une enquête sur le trafic de drogue. Elle ferait ce film afin de « mettre en garde la jeunesse du pays » ainsi qu'« en

mémoire de Wally ». Elle ne mentionna pas l'assistance officieuse de Will Hays pour ce film aseptique. Elle conclut son intervention par un dernier commentaire à l'égard de son défunt mari : « Wally était guéri, mais physiquement terriblement affaibli. Seul un retour à la drogue de manière contrôlée aurait pu le sauver. Il a refusé. »

Tout au long de la tournée de causeries qu'elle entama ensuite pour avertir le pays des dangers de la toxicomanie et faire la promotion de *Human Wreckage*, elle utilisa le nom, opportuniste, de « Mme Wallace Reid ».

Mary Pickford formula pour Wally une épitaphe très professionnelle : « Sa disparition est une tragédie sans nom. Je suis certaine qu'il aurait fait oublier toutes ses erreurs. »

BAINS DE CHAMPAGNE

Hays envoya une dépêche du front promettant des jours meilleurs pour l'année 1923 : « Nous avançons à grands pas vers un cinéma plus beau ... J'ai la conviction que ces incidents regrettables n'appartiendront bientôt plus qu'au passé... »

La componction des propos ne tempéra pas l'argumentaire des salles de cinéma : des films tels que *Woman to Woman* [*La Danseuse blessée*], *Men et The Bedroom Window* promettaient « de belles petites délurées, des bains de champagne, des nuits blanches, des parties de mamours dans le pourpre de l'aube » ainsi que « des baisers torrides... des baisers blancs... des baisers rouges... des filles folles de plaisir, des mères en manque de sensation... la Vérité – Brute, Nue, Sensationnelle ! » Chaque semaine, quarante millions d'Américains rendaient hommage au box-office, exhortés par des réclames assurant que « Toute l'aventure, tout le charme et toute l'excitation dont manque votre vie quotidienne vous attendent... au Cinéma ! Le cinéma vous transporte loin, dans un monde nouveau et merveilleux – loin des barreaux de l'existence quotidienne ! Ne serait-ce que le temps d'une après-midi ou d'une soirée : Échappez-vous ! » La foule des années 1920 trouvait l'idée « sensass », même quand Hays accolait une petite morale à la fin du film.

La domination du Tsar Hays était consternante aux yeux de ceux qui, à Hollywood, croyaient profondément à l'art du film, et considéraient l'avènement de cet homme venu des régions rigoristes de la *Bible Belt* avec ses grands ciseaux comme une véritable catastrophe pour la Septième Muse. « Les films qui traitent de la vie avec sincérité sont aujourd'hui interdits à l'écran » firent-ils remarquer, « alors qu'on donne sa bénédiction à des inepties pourvu qu'elles s'achèvent sur une morale cousue de fil blanc et qu'elles exposent leur sensualité avec une réprobation hypocrite. » (Ils visaient Cecil B. DeMille, ce transfuge de la salle de bains.) La préoccupation de Hays pour « l'esprit d'un enfant (...) cette page blanche » signifiait, en pratique, que le contenu à l'écran s'en trouvait souvent abaissé au niveau d'un enfant de dix ans. Un taquin mécontent réalisa un photomontage représentant Hays en bébé joyeux sur un tas de sable ; le montage circula souvent dans les soirées dont il était absent.

En dépit de comportements relativement plus modérés en public, les fêtes de la colonie du cinéma étaient tout aussi redoutables

qu'auparavant. Les suites d'hôtel, peu appropriées à l'extravagance, étaient soigneusement évitées. Les *golden people* disposaient maintenant, comme espaces de jeu, d'incroyables villas hispano-mauresques flambant neuves – et ils veillaient à tirer les rideaux de brocard et à poster des gardiens aux portails de fer forgé pour refouler journalistes et fouineurs à la solde des studios. Les bien-aimés des dieux pouvaient alors se laisser aller.

Des rumeurs de vies de bâton de chaise menées dans le dos de Hays filtrèrent dans la presse par l'entremise de majordomes et de femmes de chambre soudoyés. Le *New York Journal* commenta : « Quand les gens passent de la pauvreté à la richesse en quelques semaines, leurs dispositions mentales ne sont pas toujours adaptées au décalage. Ils ont de l'argent, un jouet peu familier, et en font un usage bizarre. Ils se livrent à de grandes fêtes ou à diverses autres formes de détente et de divertissement. Beaucoup dépensent tout ce qu'ils gagnent... Depuis le début de la prohibition, beaucoup de ceux qui n'avaient pas stocké d'alcool se tournent vers d'autres stimulants. Hollywood constitue un marché florissant pour les revendeurs de substances illicites. »

Si le *Journal* voyait juste au sujet du trafic de drogue, il se trompait en supposant que la faune du cinéma éprouvait la moindre difficulté à trouver des boissons enivrantes. Toute star avait son *bootlegger*, et la contrebande à destination des haciendas hollywoodiennes était particulièrement lucrative.

La colonie du cinéma étancha sa soif avec abondance pendant la prohibition, mais une quantité importante de cet alcool était de qualité douteuse. Les effets affolants de l'alcool frelaté poussèrent Art Acord, vedette de films de cow-boys, au suicide ; la star du western Leo Maloney en mourut.



La « trop belle » Barbara la Marr

HÉROÏNES SOUS HÉROÏNE

La mort de Wally Reid ne changea pas les habitudes des « consommateurs », elle leur apprit la discrétion. L'un des principaux revendeurs de Hollywood était un acteur discret et courtois des studios Sennett surnommé « Le Comte ». C'est lui qui proposa à Wally Reid de quoi remédier à sa gueule de bois sur le tournage de *Forever*, et qui initia Mabel Normand, Juanita Hansen, Barbara La Marr et Alma Rubens à l'héroïne.

Barbara La Marr, « La fille qui est trop belle », était la junkie la plus glamour, quoique désabusée, de Hollywood. Elle toucha à toutes les drogues possibles jusqu'à son overdose fatale à l'âge de vingt-six ans, en 1926. Barbara conservait sa cocaïne dans un coffret posé sur le piano à queue ; son opium était une sélection Bénarès de qualité supérieure. La beauté du Sud, introduite au cinéma par Douglas Fairbanks dans *The Three Muskettters* [*Les Trois Mousquetaires*], semblait consciente de ce qu'elle ne ferait pas de vieux os. Déterminée à en profiter au maximum, elle se vantait de ne *jamais* sacrifier au sommeil plus de deux heures par nuit : elle avait « mieux à faire ». Ses amants, il est vrai, se comptaient par dizaines – « comme des roses » disait-elle – auxquels s'ajoutèrent six époux au cours de sa brève carrière de star.

Les titres des films de la « trop belle » Barbara ressemblaient à une litanie : *Souls for Sale*, *Strangers of the Night* [*Les Étrangers dans la nuit*], *The White Moth* [*La Phalène blanche*]. Elle incarnerait la *femme fatale* pour la dernière fois dans *The Heart of a Siren*, « Le Cœur d'une sirène ». Son cœur à elle s'arrêta peu après, par surdose volontaire. La société de production imputa son décès à un « régime trop sévère ».



Alma Rubens

Après Barbara La Marr, ce fut au tour d'une actrice de théâtre, la sensible Alma Rubens, de perdre une « prise solide sur l'échelle de la gloire » pour basculer dans le monde nocturne des stupéfiants. La star aux cheveux de jais de *The Half Breed* [*Le Métis*], *The Firefly of Tough Luck*, *The Price She Paid* et *Show Boat* devint une héroïne sous héroïne dans la réalité, consacrant à la drogue l'essentiel de son énergie et une grande partie de sa fortune.

L'addiction d'Alma demeura inconnue du public jusqu'à cet incident étrange survenu l'après-midi du 26 janvier 1929 sur Hollywood Boulevard. Elle fut aperçue en train de courir, poursuivie par deux hommes. « *On veut m'enlever ! On veut m'enlever !* » criait-elle dans sa course, arrachant ses gants et son chapeau qu'elle jeta dans le caniveau avec son sac à main.

Elle atteignit une station-service et chercha refuge parmi les pompes. Les deux hommes la rattrapèrent. Alma dégaina alors un couteau qu'elle avait dissimulé dans sa robe et poignarda violemment le plus jeune des deux hommes à l'épaule. Le pompiste parvint à s'emparer du couteau tandis que l'homme le plus âgé lui tenait les bras dans le dos. Alma, en larmes, fut escortée jusqu'à une ambulance restée garée devant chez elle à Wilton Place.

Quand les journaux rapportèrent l'incident, on apprit qu'Alma Rubens avait poignardé l'ambulancier et que le plus âgé des deux hommes était son médecin, le Dr E.W. Meyer. Alma avait paniqué lorsqu'ils étaient arrivés chez elle pour la placer dans un sanatorium privé. Après quelques semaines de soins à la clinique d'Alhambra, elle fut autorisée à rentrer, accompagnée d'une infirmière qui resterait s'occuper d'elle. En avril 1929 elle s'en prit à l'infirmière avec un couteau et fut maîtrisée à l'issue d'une empoignade. Elle fut emmenée

au service psychiatrique de l'hôpital de Los Angeles, puis transférée à l'hôpital pour les affections mentales de l'État de Californie, à Patton, pour une « cure » de six mois. À sa sortie, Alma déclara : « Ce repos m'a remise en pleine forme. Je compte aller à New York pour essayer d'y relancer ma carrière, d'abord sur scène. Après quoi, j'espère revenir à Hollywood. »

Ses espoirs d'un retour sur les planches de Broadway demeurèrent vains, et lors de son séjour à New York elle engagea une procédure de divorce contre son troisième mari, la tête d'affiche Ricardo Cortez. Alma tint parole et revint en effet à Hollywood en 1931, mais fut bientôt saisie par l'envie d'une virée à Agua Caliente, de l'autre côté de la frontière mexicaine, en compagnie de Ruth Palmer, une jeune actrice rencontrée à New York.

Sur le chemin du retour, elles firent une halte au U.S. Grand Hotel de San Diego, où Alma fut arrêtée le 6 janvier 1931 en possession de près de trente grammes de morphine. Le tuyau était dû à Ruth Palmer, affolée par les accès de violence de sa compagne de route. En fouillant la pièce, les autorités découvrirent la drogue dissimulée dans l'ourlet d'une de ses robes. Lorsque les policiers étaient entrés, Alma leur avait crié : « *On m'a volé 9 000 dollars de bijoux et ceci est un coup monté ! Je suis revenue en Californie pour faire mon retour à l'écran... et maintenant, ça !* »

Après son inculpation, Alma apprit qu'elle était sérieusement malade. Elle fut autorisée à rentrer chez elle accompagnée de sa mère, et sous suivi médical permanent. Prenant conscience de ce qu'elle était mourante, elle téléphona au *Los Angeles Examiner* en vue d'une ultime interview : « Je suis malheureuse depuis si longtemps. Ce n'est que pour apaiser la douleur que je me suis tournée vers des professionnels. À chaque fois, ils me disaient : "*Prenez ça pour la douleur et vous serez à nouveau sur pieds.*" Quand ils ont commencé à me donner ce terrible poison, je ne savais pas ce que c'était. J'enchaînais les médecins. L'un d'eux a même ri quand je lui ai dit que je ne pouvais plus m'en passer : "*N'ayez pas peur, vous pourrez vous en passer quand vous irez mieux !*" Mais rien n'a changé et ils ont continué à m'en donner. Tant que j'avais de l'argent, je pouvais m'en procurer. Je n'osais pas en parler à ma mère, à mes meilleurs amis. Mon seul désir aura été de trouver de la drogue et de la prendre en secret. Si seulement je pouvais me mettre à genoux devant la police ou devant un juge et les supplier de durcir la loi pour que les gens refusent l'argent sale des assassins qui vendent ce poison, et qui achètent leur impunité. » Alma mourut le 22 janvier 1931, à l'âge de trente-trois ans.

Une autre héroïne sous héroïne fut la blonde et délicate Juanita Hansen, « La première des Sennett Girls », qui fut initiée à la drogue

aux studios Keystone. « Le Comte » avait approché Juanita un lundi matin alors qu'elle souffrait des effets d'un week-end bien alcoolisé. Il utilisa son accroche habituelle : « Gueule de bois, ma jolie ? Je vais vous arranger ça. » Le premier « essai » était gratuit. Les dés étaient jetés.



Juanita Hansen

Juanita paya bientôt soixante-quinze dollars l'once. Des années plus tard elle se souviendrait des rendez-vous avec son contact dans le centre de Los Angeles, à l'angle de Spring Street et de la Quatrième. « Un revendeur, le même homme que j'avais retrouvé ce jour fatidique, au même endroit, et qui m'avait vendu mon premier *ballot* d'héroïne. J'étais restée sa meilleure cliente après cela. C'était un homme assez connu en réalité, même s'il n'était pas une star. J'ai pris une dose sur place. Les docteurs, les hôpitaux et les dangers que je fuyais ne représentaient rien pour moi. Tout ce que je voulais, c'était de l'héroïne. J'en achetais beaucoup. » Ainsi « Le Comte » emmenait-il une nouvelle vedette sur les Pentes de la Poudre.

Si Barbara La Marr et Alma Rubens trouvèrent le moyen d'échapper à la liste noire du *Doom Book* après la mort de Wally Reid, Juanita Hansen n'eut pas cette chance. Son nom figura sur une lettre signée par un médecin d'Oakland qu'elle avait consulté ; elle fut

arrêtée, peu après la disparition de Wally, et maintenue en détention pendant plus de soixante-douze heures afin de déterminer si elle était ou non sous l'effet de substances. Elle ne l'était pas à ce moment-là, mais les titres de la presse mirent fin à sa carrière. Juanita, princesse casse-cou du feuilleton cinématographique et star de *The Lost City* [*La Cité perdue*], prit le chemin de l'oubli. Son retour eut lieu non pas à l'écran mais en tant que fondatrice de la Juanita Hansen Foundation, dont l'objectif affiché était d'encourager les médecins à déclarer la guerre à l'addiction « comme ils partent aujourd'hui en croisade contre la syphilis ».



Gloria Swanson

LES NOUVEAUX DIEUX

Malgré les clauses morales ajoutées à leurs contrats, les admonestations de Hays et des responsables de sociétés de production, malgré les exemples flagrants d'étoiles déchues, la grande fête du Cercle Enchanté dura tout au long des Années Folles avec la même intensité.

Les Nouveaux Dieux étaient décidés à vivre leurs propres légendes jusqu'au bout – au diable Hays et les vierges effarouchées de l'Amérique. Les excès des stars engendrèrent un cynisme et une forme de défiance caractéristiques de la jeunesse de l'Âge du Jazz. L'amertume et la noirceur souvent n'étaient pas loin, mais son attitude semblait relever du « Et alors ? » Edna St Vincent Millay créa un guide succinct à l'usage des *golden people* :

Ma chandelle brûle par les deux bouts ;
Elle ne passera pas la nuit ;
Mais, ah, mes ennemis et, oh, mes amis –
Que sa lumière est douce !

« Nous faisons de ces fêtes ! » se souviendrait plus tard la Swanson. « Le public de l'époque voulait nous voir vivre comme des rois et des reines. Alors c'est ce que nous faisons – et pourquoi pas ? Nous étions amoureux de la vie. Nous gagnions plus d'argent qu'il était possible d'en imaginer et n'avions aucune raison de croire que cela pouvait s'arrêter. »

Tandis que leurs ennemis fulminaient, les gens dans le vent festoyaient dans une atmosphère de luxe étourdissant : châteaux de rêve hispano-mauresques tel le *Falcon Lair* de Valentino, perché sur sa colline, avec sa chambre de marbre et de cuir noirs ; l'*Océan House* de Marion Davies à Santa Monica, avec sa centaine de chambres, son salon tout en or, deux bars, salle de projection privée, toiles de maîtres et piscine enjambée d'un pont de marbre ; le salon de Pola Negri avec son bassin romain et la salle de bains de Barbara La Marr, toute en onyx, avec son immense baignoire encastrée et sa robinetterie en or ; la propriété de Harold Lloyd, *Greenacres*, une forteresse de quarante chambres dont les fontaines n'avaient rien à envier à celles de Tivoli ; la baignoire en or de Gloria Swanson dans sa salle de bains

personnelle en marbre noir ; la salle à manger de Tom Mix et sa fontaine arc-en-ciel ; la goélette de John Gilbert (« La Tentatrice »), son canot à moteur (« Le Vampire »), son voilier (« La Harpie »), son bateau à rames (« La Sorcière »), ses domestiques cosaques et son orchestre de balalaïka privé ; le salon chinois de Clara Bow et les poignées de porte en or massif de Charles Ray.



Gloria Swanson : comme une reine

Si l'on ne voyait plus la McFarlan turquoise de Wally Reid sillonner Sunset Boulevard, les chevaux-vapeur tape-à-l'œil ne manquaient pas pour prendre la relève : Clara Bow dans sa Kissel décapotable rouge avec ses chows-chows assortis ; le torpédo Voisin personnalisé de Valentino avec son bouchon de radiateur en forme de cobra lové ; la Pierce-Arrow jaune vif de Mae Murray ou sa Rolls-Royce blanche, plus formelle, avec chauffeur en livrée et son éternel barzoï ; la berline grand tourisme Packard violette d'Olga Petrova ; la Lancia intérieur léopard de Gloria Swanson.

Voilà une époque où les boudoirs Joseph Urban étaient imbibés de Shalimar, où une robe de Paris ornée de perles à trois mille dollars durait le temps d'une soirée, où le sexe s'offrait dans la splendeur des Mille et Une Nuits, où l'argent entrait par boisseaux et ressortait par poignées, où l'alcool était clandestin mais abondait et où n'importe quelle star pouvait s'acheter la clef d'un paradis artificiel.



Boulevard du crépuscule, 1950

Les stars travaillaient dur toute la semaine, on se couchait généralement à dix heures pour arriver frais aux convocations matinales ; les fins de semaine, en revanche, étaient démentes. Comme si la semaine passée à s'habiller à la lumière des lampes à arc ne suffisait pas, les soirées costumées étaient particulièrement appréciées.

Un classique : le bal costumé de Marion Davies en 1926 à l'Ambassador, transformé pour l'occasion en un luxueux décor hawaïen. Mary Pickford vint déguisée en Lillian Gish dans *La Bohème* ; Douglas Fairbanks en Don X, fils de Zorro ; Charlie Chaplin en Napoléon ; Jack Gilbert vint en Red Grange avec nippes de football et perruque rouge ; Lillian Gish était une héroïne de Jane Austen ; Bebe Daniels était Jeanne d'Arc en lamé argent ; Mme Elinor Glyn était Catherine de Russie ; Marshall Neilan et Allan Dwan vinrent déguisés en duo barbu à la Frères Smith, barons des pastilles contre la toux ; et Miss Davies elle-même apparut en costume de belle du dix-neuvième siècle. (John Barrymore était si crédible en clochard que l'entrée faillit lui être refusée.)

Les stars se paraient aussi du summum du chic pour la moindre apparition en public, avec la Swanson en tête de cortège de la Marche du Paon. Ainsi se déclinaient les dépenses vestimentaires annuelles de Gloria : manteaux de fourrure, 25 000 \$; châles et pèlerines, 10 000 robes, 50 000 \$; bas, 9 000 \$; souliers, 5 000 \$; lingerie, 10 000 \$; sacs, 5 000 coiffures, 5 000 \$ et un nuage de parfum à 6 000 \$. À l'époque, Gloria touchait 900 000 \$ par an à la Paramount.

CHARLIE ET SES NYMPHES

Tandis que les *golden people* de Hollywood, d'un exhibitionnisme naïf, consumaient les Années Folles à un rythme accablant, il se trouva parmi eux un personnage frêle et solitaire dévoué au cinéma en tant qu'Art. L'homme était anglais, et anglais il resterait.

Charles Spencer Chaplin fréquentait les soirées des autres – les soirées costumées, pas les débauches – mais n'en donnait jamais lui-même. Ce perfectionniste préférait construire son propre studio sur un terrain acheté à l'angle de La Brea et de Sunset Boulevard, et y passer de longs mois à retravailler les prises, coûteuses, de ses films. Chaplin ne chercha jamais le scandale, c'est le scandale qui vint à lui.

Il avait fait l'objet de diverses rumeurs au sein de la colonie du cinéma suite à son ascension fulgurante. Certaines concernaient une avarice présumée, mais les potins les plus appréciés avaient pour thème les talents de séducteur du petit homme. Son nom fut associé en différentes occasions à ceux d'Edna Purviance, Lila Lee, Josephine Dunn, Anna Q. Nilson, Thelma Morgan Converse, May Collins, Claire Windsor, Clare Sheridan et Pola Negri.

Une des « grandes » femmes de la vie sentimentale de Charlie était également une des plus riches du monde : Peggy Hopkins Joyce, authentique Ziegfeld Girl de la cupidité. En 1922, année maculée de scandale, elle débarqua à Hollywood avec trois millions de dollars en liquide (la pension alimentaire de cinq époux), simplement pour s'assurer que la « cité du péché » la plus en vue du monde était bien à la hauteur de sa réputation.



Peggy Hopkins Joyce : l'expérience

Peggy arriva à Hollywood parée du noir le plus *chic*, rehaussé d'un étalage d'émeraudes et de diamants ; à Paris, un jeune homme venait de mettre fin à ses jours à cause d'elle. Son deuil resta toutefois limité à sa garde-robe, et bientôt, elle et Chaplin eurent rendez-vous pour *dîner à deux*. Son entrée en matière fut empreinte d'une certaine candeur de comédie : « C'est vrai, ce qu'elles disent toutes – que vous êtes membré comme un cheval ? »

La grande blonde et le « Petit Bonhomme » s'offrirent bientôt un séjour estival sur l'île de Santa Catalina, Charlie ayant mis de côté les préparatifs de son nouveau projet, *Napoleon*, pour s'accorder cette idylle.

Charlie et Peggy avaient repéré une crique isolée au bout de l'île où ils pourraient pique-niquer et se baigner nus à l'abri des regards – du moins était-ce ce qu'ils croyaient. La présence des deux célébrités sur l'île n'était pas passée inaperçue, et bon nombre des locaux les plus intrépides avaient gravi le sommet donnant vue sur la crique équipés de jumelles puissantes. Les chèvres sauvages de Catalina acquerraient peu après le surnom de « Charlies ».



A Woman of Paris, 1923

Au cours de cette liaison brève mais intense, Peggy régala Chaplin d'anecdotes de sa vie d'aventurière croqueuse de diamants. Il fit bon usage de ces anecdotes, et plusieurs incidents survenus au début de la carrière de Peggy lui fourniraient l'inspiration nécessaire pour son film *A Woman of Paris* [L'Opinion publique].

Mais ce furent les « petites » femmes de la carrière hollywoodienne de Charlie qui lui valurent sa réputation d'oiseau de proie. La première des nymphettes fut la blondinette Mildred Harris, âgée de quatorze ans quand elle le rencontra lors d'une séance de bizutage à Santa Monica. Elle en avait tout juste seize lorsque Charlie la demanda en mariage. Il avait appris sa grossesse et cela lui sembla être la réaction la plus sympathique.

Leur mariage le 23 octobre 1918 n'avait pas quarante-huit heures quand un jeune nabab de la production, un ex-fourgueur de came nommé Louis Mayer, brandit un contrat sous les yeux de Mildred. Le contrat fut signé. Mildred était mignonne, mais elle n'avait rien d'une actrice. Mayer, cependant, était conscient du potentiel commercial d'une « Mme Charlie Chaplin » à l'affiche. Ce contrat agaça Chaplin, qui n'avait pas été consulté. Mayer annonça en fanfare que le premier long-métrage de Mme Charlie Chaplin (Mildred Harris) serait une saga sur les conflits domestiques intitulée *The Inferior Sex*.

Pour un couple « légitime », entre Charlie, vingt-neuf ans, et Mildred, seize, ce n'était pas le grand amour. Chaplin confia à Fairbanks avec mélancolie que sa jeune épouse enceinte n'était « pas une lumière ». Une touche de tragédie s'en mêla quand Mildred faillit

mourir pendant son accouchement ; le petit garçon était un monstre difforme et ne vécut que trois jours. Il fut enterré à Hollywood au cimetière de Memorial Park sous une dalle portant l'inscription « La Petite Souris », avec un sourire figé sur le visage, apprêté par le croque-mort. Il n'avait jamais souri.

Alors que Mayer lançait une campagne de promotion autour de « l'épouse du comédien célèbre », le mariage de Charlie et Mildred fit *pischitt* et ils se mirent à s'accuser mutuellement (elle criait à la cruauté, lui à l'infidélité) en première page de la presse nationale. Chaplin était trop discret pour attirer l'attention sur la nature des escapades de son épouse hors du lit conjugal – souvent pour aller passer la nuit avec la « Femme aux 1 000 humeurs » des productions Metro, Nazimova. Il était également las du mauvais goût avec lequel Mayer exploitait son propre nom pour promouvoir les films de Mildred, dont le second consista en une imitation bâclée de Mary Pickford intitulée *Polly of the Storm Country*. Étant donné l'humeur de Chaplin, il devenait évident que l'incident diplomatique était proche. Une rencontre eut lieu par hasard le 8 avril 1920, dans la salle à manger bondée du très chic Alexandria Hotel. Installés face à face chacun à sa table, Chaplin accusa Mayer d'encourager Mildred à faire grimper la mise de leur accord de divorce. Quand Mayer, furieux, quitta la pièce en direction du hall, Chaplin le suivit. Mayer se retourna et lança : « Espèce de pervers ! »

Chaplin le défia de retirer ses lunettes, sur quoi Mayer s'en débarrassa d'un geste de la main gauche et lui mit son poing droit dans la figure. Le déferent Jack Pickford releva Charlie du palmier en pot dans lequel il s'était écroulé et l'emmena à l'écart, en sang. Mayer, qui avait appris à se bagarrer en ces temps plus rudes où il était quinquailier à New Brunswick, le regarda s'éloigner et ricana : « Je me suis conduit en *homme*, voilà tout. »

ABRACADABRA : LOLITA

Puis il y eut l'authentique, la plus légendaire de ces nymphettes : Lolita.

Qui était Lolita ? Elle naquit à Hollywood d'une mère mexicaine et d'un père irlando-américain le 15 avril 1908. Son nom de baptême était Lillita McMurray. Elle grandit du mauvais côté de Sunset Boulevard, non loin du studio de Chaplin, dans un pavillon de location à bas prix. Effrontée mais pas maligne, visage large et front bas, elle était en retard à l'école.



Lillita McMurray aka Lita Grey

Lolita avait sept ans la première fois que Chaplin posa les yeux sur elle. C'était en 1915, dans un salon de thé populaire apprécié des gens du cinéma, le Kitty's Come-On Inn, où Mme McMurray (Nana) travaillait comme serveuse. La petite Lolita attira l'attention de Charlie (elle savait qui il était, lui) puis resta là, à minauder tout en le fixant du regard. Charlie vit un petit ange mal vêtu aux yeux vifs. Il lui fit signe d'approcher par une amusante saynète pantomimique, lui demanda son nom, et bientôt ils partagèrent tasses de thé et gâteau du diable servis par une intendante consciencieuse – Nana.

Lolita ne tarda pas à travailler comme figurante enfant, et fit une apparition comme ange charmeur dans la scène du « Paradis » du *Kid*, ainsi que comme domestique dans *The Idle Class* [*Charlot et le masque de fer*]. Chaplin se montrait attentionné, trouvait des scènes où la faire apparaître. Grâce au salaire de Lolita, Mme McMurray put quitter son emploi de serveuse pour se consacrer à plein temps à l'« éducation »

de sa fille. Nana n'enseignait qu'une seule matière, semestre après semestre : Comment épouser un millionnaire. La mauvaise élève ferait de grands progrès.



Chaplin dans *Idle Class* : figurantes onéreuses, M^{me} McMurray et Lita dans le rôle des domestiques

Lolita eut douze ans, puis treize, quatorze et quinze – Charlie l'oiseau de proie n'était jamais très loin, observant avec tendresse l'éclosion du bourgeon. *Abracadabra* : Lolita était maintenant suffisamment « épanouie » pour jouer les premiers rôles.

Chaplin se lançait dans *The Gold Rush* [*La Ruée vers l'or*]. Pourquoi pas Lolita dans le rôle de la fille du saloon ? Chaplin était pour ; Mme McMurray approuva triomphalement. En mars 1924, Lolita signa en sautant de joie et en pépianant « Youpi youpi ! » sous le regard ravi de Nana. Sa fille était un peu jeune, mais pas trop, aimait-elle à penser, pour passer une partie de son temps libre en compagnie de l'employeur qui la formait. (Lolita avait été formée en long et en large pour le rôle qu'elle devrait jouer avec M. Chaplin.)

À seize ans, poussée par une mère revendicatrice, Lolita devenait soudain la Star des Studios Chaplin, son nom remplaçant celui d'Edna Purviance sur la porte de sa loge, rénovée au goût de Nana. Dans la plus pure tradition hollywoodienne, son nom avait été « rafraîchi ». Lillita serait désormais LITA et McMurray GREY. (Grey correspondait à la fois au nom et à la couleur du chaton angora que Chaplin avait offert à sa jeune vedette – maîtresse – ainsi qu'elle l'était devenue – peu de temps auparavant.) Le chaton accompagnait Lita au studio de Chaplin, également escortée de son ambitieuse maman – à qui rien n'échappait.

La presse encensa la nouvelle actrice pour son talent, sa beauté, ses « origines aristocratiques espagnoles », et sur le tournage de *The Gold Rush*, Chaplin filma des kilomètres de pellicule de Lita dans la scène du saloon. C'était laborieux. Malgré l'engouement de Charlie, elle n'était pas photogénique et ne se laissait pas diriger. Ce que Charlie avait vu en elle, un charme maladroit, enfantin, paraissait s'évaporer sous les lampes à arc et les astuces du réalisateur n'y pouvaient rien. Le sentiment lui vint que c'était l'omniprésence de cette espèce de maman-agent convaincue, Nana, qui empêchait sa jeune pousse de fleurir.

Puis, au cours d'une journée de tournage épuisante dans un décor de saloon bondé, sous la chaleur des lampes, alors que Lita s'essayait au tango pour la énième fois, elle mit les mains sur son ventre et laissa échapper un cri. Ainsi la troupe d'acteurs et de techniciens de *The Gold Rush*, réalisateur compris, fut-elle informée que Lita était enceinte.

Pour Mme McMurray, qui observait en coulisse, l'« heureux événement » avait été anticipé. Elle pouvait maintenant faire son numéro, implorer les dieux en espagnol et feindre l'évanouissement. Tout se déroulait comme prévu : c'était le moment pour Oncle Edwin McMurray (avocat, comme par hasard) de rencontrer Chaplin pour lui signaler que la loi considérait les rapports préconjugaux avec une femme de l'âge de Lita comme du détournement de mineure.

Le « mariage forcé » qui s'ensuivit le 24 novembre 1924 fournit aux tabloïds leur Scandale de l'Année à Hollywood. Pour Chaplin, ce serait le baptême du feu. Il fit de son mieux pour éviter le scandale, mais une cinquantaine de journalistes se lança aux trousses du couple qui filait pour le Mexique dans l'espoir d'une cérémonie expéditive et anonyme. Au lieu de cela, ce fut une partie de cache-cache poussiéreuse et caniculaire avec une horde de reporters en chasse.

Il n'y avait nulle part où se cacher dans la petite ville sordide d'Empalme (État de Sonora) où le mariage fut célébré par un juge de paix sous les yeux du monde entier : Charlie Chaplin, trente-cinq ans, et la mariée enceinte, seize. La mère et l'oncle de Lita étaient présents... pour s'assurer que le marié ne prendrait pas la poudre d'escampette. Toute une histoire.

Les journaux à sensation notèrent qu'au moment où les jeunes mariés essayaient de se frayer un passage à travers la meute de journalistes, Chaplin était « gris ». Élodant les questions impertinentes de son sourire « postiche », il atteignit sa limousine avec Lita et réussit son évasion, semant la presse dans un nuage de poussière. Pendant que le marié et la nymphette fondaient en direction de la frontière, un

reporter des journaux Hearst dictait par téléphone son « exclusivité » sur la course-poursuite nuptiale à travers les terres raviniées du Mexique.

Rejoignant un groupe d'amis pour une nuit de noces dans le train du retour pour Los Angeles, Chaplin aurait observé : « Eh bien, les gars, c'est toujours mieux que la prison mais ça ne durera pas. »

Quand des titres tels que CHARLIE ET SA FEMME-ENFANT se mirent à circuler dans le pays, Lita Grey, qui avait porté des ailes pour une « apparition » dans *The Kid* et tourné des kilomètres de scènes inutilisables pour *The Gold Rush*, était aussi connue que n'importe quelle star hollywoodienne. Enceinte, néanmoins, elle « se retira de l'écran ».

La retraite offrirait des « compensations » à Lita et au reste du clan McMurray. Nana s'affairait en coulisse pour que la carrière interrompue de sa fille laisse place à quelque chose de plus substantiel. Elle et Oncle Ed évaluèrent les actifs de Charlie à hauteur de seize millions de dollars.

De retour à la propriété Chaplin, un hôtel particulier de quarante chambres situé à Beverly Hills, les jeunes mariés franchirent le seuil de la porte accompagnés de Nana. Véritable cauchemar de « l'humour de belle-mère », Mme McMurray s'invita et se mit à l'aise... pendant *deux pénibles années*. (Belle-maman prétextait que Lita était encore une « enfant » et qu'elle était incapable de tenir une maison.)



Lita Grey et sa famille

La presse annonça la naissance d'un fils, Charles Spencer Chaplin

junior, le 28 juin 1925, sept mois après le mariage. Un second fils, Sydney Earle Chaplin, vint au monde le 30 mars 1926, tout juste neuf mois et deux jours plus tard. À ce stade, Chaplin ne se sentait plus vraiment chez lui. Le clan McMurray des bouseux de Beverly Hills avait pris le contrôle, et les grandes soirées arrosées et tapageuses étaient désormais la règle. Le soir du 1^{er} décembre 1926, Chaplin rentra chez lui après une dure journée de travail sur *The Circus* [*Le Cirque*] pour trouver sa maison envahie par une ménagerie d'ivrognes. L'inévitable explosion eut lieu, et à la suite d'un vif échange, Lita prit ses deux bébés et s'en alla, suivie du clan McMurray et de son entourage de convives alcoolisés.

Quand Lita engagea la procédure de divorce, le 10 janvier 1927, Chaplin avait depuis longtemps pris conscience du diabolique « complot financier » mère-fille. Mais il était déjà trop tard. Pour desserrer son étreinte, le duo de choc avait fixé son prix : un petit million. Pendant ces deux années d'enfer conjugal, la petite Lolita s'était métamorphosée en affreuse Xanthippe, avec Nana à la régie. Le moindre déplacement de Chaplin dans sa maison, la moindre sortie et la moindre entrée à l'odeur d'incartade, la moindre réflexion spontanée ou remarque intime partagée au creux du lit avec son épouse, tout était rapporté par la fille et noté par la mère dans un grand livre de comptes. Nana remettait ensuite les preuves à Oncle Ed, l'avocat de la famille.

Quand Chaplin s'enfuit à New York, interrompant la production de *The Circus* pour aller trouver refuge chez son avocat, Nathan Burkan, tous ses biens furent saisis par l'équipe juridique d'Oncle Ed. Il fit une dépression, et fut soigné chez Burkan par le Dr Gustav Tieck, éminent spécialiste des troubles nerveux. Une fois guéri, Chaplin apprit avec consternation que tout le pays avait été inondé de lecture salace, distillation de ses deux années infernales de mariage.

Publié sous la forme d'une brochure longue de quarante-deux pages et intitulé *La Complainte de Lita Grey*, ce document croustillant qui émoustillait tous les Cheiks et Reines de Saba d'Amérique n'était autre que la transcription de la « PLAINTÉ DE DIVORCE de Lita Grey Chaplin contre Charles Spencer Chaplin ». Les avocats de Lita l'avaient transmis à un éditeur sensationnaliste clandestin au moment où la demande avait été déposée. Cette opération de diffamation s'écoula en quelques semaines à des dizaines de milliers d'exemplaires vendus vingt-cinq cents pièces.

Un terme latin s'était glissé dans le jargon juridique, *fellatio*, qui fit ouvrir un dictionnaire à plus d'une garçonne. Mme Chaplin ne souhaitait apparemment pas se livrer à cet acte « anormal, contre-nature, pervers, immoral et indécent » (ainsi décrit par les avocats de

Lita) alors que Chaplin l'y encourageait : « Ne t'en fais pas, ma chérie – tous les couples mariés le font. »

Selon la *Complainte*, depuis l'époque de leurs premières relations intimes, « le Défendeur n'a jamais eu de relations conjugales avec la Plaignante à la manière habituelle d'un couple marié. » (Ceci laisse un tantinet interrogateur quant à la manière dont elle put concevoir.)

Pendant la procédure de divorce, les deux petits garçons furent brandis aux nez des juges et des photographes en une grande démonstration d'amour maternel.

Les griefs retenus contre Chaplin dans la *Complainte* se déclinaient au travers de cinq parties principales :

1. La Demanderesse a été séduite par le Défendeur.

2. Le Défendeur a exigé de la Demanderesse qu'elle se soumette à un avortement suite à la confirmation de son état de grossesse.

3. Le Défendeur n'a consenti à épouser la Demanderesse qu'après y avoir été contraint et forcé, et avec la réserve de l'intention du divorce.

4. Afin de précipiter le divorce, le Défendeur a soumis la Demanderesse à un traitement cruel, inhumain et prémédité.

5. L'immoralité des propos coutumiers de Charlie Chaplin et ses théories concernant les choses les plus sacrées, qu'il considère avec mépris, témoignent du bien-fondé de ces déclarations.

Afin d'illustrer la cinquième accusation, Lita cita plusieurs conversations au cours desquelles Chaplin traita l'institution du mariage et la législation sexuelle en vigueur dans l'État de Californie avec la plus grande légèreté. Dans son acharnement à « ébranler et dépraver ses instincts moraux, à démoraliser son sens de la décence », Chaplin alla jusqu'à lire à Lita des passages de littérature « immorale » telle que *L'Amant de Lady Chatterley*.

Un autre effort d'élévation intellectuelle jugé tout aussi inacceptable : « Quatre mois avant la séparation de la Demanderesse et du Défendeur, le Défendeur a suggéré qu'une jeune femme connue pour pratiquer des actes de perversion sexuelle passe une soirée à leur domicile, et ajouté que tous trois pourraient "partager ensemble un moment agréable". »

Lita affirma que, lorsqu'elle eut rejeté cette proposition, Chaplin, exaspéré, lui gronda : « Attends un peu. Un de ces jours ce sera la goutte d'eau et je te tuerai ! »

De son côté, Chaplin adressa à la presse la déclaration suivante : « J'ai épousé Lita Grey parce que je l'aimais et, comme beaucoup d'hommes malavisés, je l'aimais davantage quand elle me faisait du tort et j'ai bien peur de l'aimer encore. J'étais anéanti, au bord du suicide, le jour où elle m'a dit qu'elle ne m'aimait pas mais que nous devons nous marier. La mère de Lita me suggérait souvent d'épouser sa fille ; je répondais que j'en serais heureux si seulement nous pouvions avoir des enfants. Je me croyais incapable d'être père. La mère de Lita me mettait délibérément et continuellement sa fille dans les bras. Elle encourageait nos rapports. »

Les réactions de la presse ne furent pas toutes hostiles à Chaplin. H.L. Mencken écrivit dans le *Baltimore Sun* : « Les mêmes imbéciles qui vénéraient Charlie Chaplin il y a six semaines se préparent aujourd'hui à danser autour du bûcher sur lequel il brûle ; cela lui enseignera une ou deux choses sur la psychologie des foules... Un procès public concernant une affaire d'accusations sexuelles se retrouve érigé en carnaval partout aux États-Unis... »

La clique de Lita sentit le vent tourner en faveur de Chaplin et décida de jouer son atout. Ils menacèrent de citer, devant le tribunal, « cinq célèbres actrices de cinéma » avec lesquelles Chaplin avait eu des aventures au cours de son mariage.

C'en était trop. Pour empêcher que les noms de ces actrices ne soient mêlés à l'affaire (en particulier celui de Marion Davies, qui avait souvent accueilli Charlie à l'*Océan House* les soirs de grande tension domestique), Chaplin capitula. Un accord financier fut conclu, et Lita transforma sa plainte sensationnaliste en simple accusation de mauvais traitement.

Le 22 août 1927, après vingt minutes de « cinéma » à la barre, Lita se vit adjuger la somme de six cent vingt-cinq mille dollars. Chaplin, secoué, regagna Hollywood pour reprendre son travail sur *The Circus*, que le litige avait interrompu pendant une année. Il était célibataire de nouveau, mais à présent clown triste. « Cette histoire m'a vieilli de dix ans » confia-t-il à son caméraman, Rollie Totheroh. Pour redonner vie à son personnage, Chaplin dut se teindre les cheveux en noir ; tel un survivant du Maelström, sa rencontre avec Lilith-Lita les lui avait blanchis.

Lita, quoi de plus naturel, partagea son butin avec la « régisseuse » du spectacle : Nana.



Tom Ince : tragédie en mer

LE CORBILLARD DE WILLIAM RANDOLPH HEARST

Le mois du mariage catastrophique entre Chaplin et Lita Grey, Hollywood fut le théâtre d'un autre tumulte. Celui-ci concerna aussi de près le bon vieux Charlie – ainsi qu'une pléiade de seconds rôles prestigieux. Les journaux s'en seraient donné à cœur joie. Mais seul un titre parut : UN PRODUCTEUR ABATTU SUR LE YACHT DE HEARST. L'article du *Los Angeles Times* fut supprimé des éditions suivantes. Il se passait bien quelque chose : une opération de camouflage.

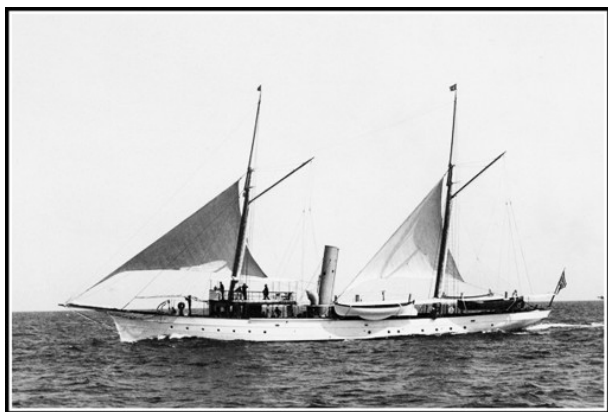


William Randolph Hearst : meurtrier ?

La faute à William Randolph Hearst, baron lugubre de la presse. Il faisait si peur que même les tabloïds rivaux ne prenaient pas le risque d'une attaque franche contre le redoutable « W. R. » Quoique sa liaison avec Marion Davies fût notoire, jamais leurs noms n'étaient associés publiquement dans les journaux. La fortune de Hearst, quatre cent millions de dollars hérités d'une mine d'argent, faisait parler la monnaie à une échelle colossale. Le bruit courait au sein du quatrième pouvoir que certains journalistes n'avaient jamais retrouvé de travail après l'avoir contrarié. Les publications les plus sensationnalistes et impitoyables avaient bien eu vent de la fameuse liaison mais il n'était, pour une fois, pas question d'importuner un « vétéran ».

Hearst créa la Cosmopolitan Pictures pour la plus grande gloire de Marion Davies – de la production sur mesure, s'il en fut. Ses journaux et ses revues proclamaient sans cesse qu'elle était le plus beau miracle

de l'histoire du cinéma ; d'un coup de baguette magique, Willie érigea une immense grange géorgienne sur la plage de Santa Monica pour y abriter sa charmante maîtresse. Les fêtes organisées à l'*Ocean House* de Marion étaient les plus extravagantes que la colonie du cinéma eût jamais vues ; les golden people y trouvaient l'opportunité d'une introduction dans l'empire Hearst, et félicitaient la maîtresse de maison malgré les moqueries en privé sur ses envolées théâtrales maladroites à l'écran.



L'Oneida

Pour varier les plaisirs, Hearst fit traverser le Canal de Panama à son yacht de quatre-vingt-cinq mètres, l'*Oneida* (autrefois le palais flottant du Kaiser), pour le mouiller à San Pedro, au sud de Los Angeles. Les invitations aux réjouissances intimistes à bord du navire d'apparat étaient encore plus prisées que celles aux fêtes spectaculaires de la « Maison au Bord de la Mer ».

La crème de l'élite hollywoodienne reçut de la part de Hearst une invitation pour une croisière sur l'*Oneida*, dont le départ était prévu le 15 novembre 1924, à destination de San Diego. On y fêterait le quarante-troisième anniversaire de Thomas H. Ince, producteur-réalisateur pionnier et « Père du western ». Hearst était en pleine négociation avec Ince dans l'espoir d'installer la Cosmopolitan dans son studio de Culver City. Les quinze invités comptaient plusieurs proches de Ince, entre autres son directeur administratif, George H. Thomas, ainsi que sa maîtresse, l'actrice Margaret Livingston (son épouse Nell ne serait pas de la partie). Les autres invités étaient l'auteur britannique Elinor Glyn ; les actrices Aileen Pringle, Seena Owen et Julanna Johnston ; le Dr Daniel Carson Goodman, responsable des productions Cosmopolitan ; Joseph Willicombe, le secrétaire personnel de Hearst ; Frank Barham, l'éditeur, accompagné de son épouse ; les sœurs de Marion, Ethel et Reine, et sa nièce Pepi.

Marion Davies fut récupérée sur le tournage de *Zander The Great*

[L'Amazone] aux studios United Artists par deux invités supplémentaires, Charlie Chaplin et une chroniqueuse de films pour les publications Hearst, la new-yorkaise Louella O. Parsons, de passage à Hollywood pour la première fois. Ils se rendirent à San Pedro tous les trois.

L'Oneida prit la mer avec sa cargaison de célébrités, un groupe de jazz, un stock de champagne millésimé et les maîtres de cérémonie : Marion, vingt-sept ans, et son Big Daddy, soixante-deux. Captain Hearst mit cap au sud, passant Catalina, direction San Diego et Baja.

Tom Ince, l'invité honneur, avait raté l'embarquement. Il devait assister à la première de sa nouvelle production, *The Mirage*, et monterait dans le dernier train pour San Diego où il embarquerait une fois l'Oneida à quai.

On dit que la fête organisée à bord se serait déroulée au mieux – jusqu'à un certain point. Passé ce point, l'Oneida piqua droit sur un banc de brume de versions contradictoires.

La version « officielle » publiée par la maison Hearst était on ne peut plus simple : le pauvre Tom Ince s'était goinfré d'une hospitalité hearstienne particulièrement fastueuse au cours de son anniversaire sous le signe du Scorpion, et était mort d'une indigestion aiguë.

Le premier article paru dans les journaux Hearst releva du canular le plus grotesque :

RAPATRIÉ D'URGENCE
LE MALADE QUITTE LE RANCH
EN AMBULANCE

« Ince, accompagné de son épouse, Nell, et de ses deux jeunes fils, se trouvait au ranch de William Randolph Hearst depuis plusieurs jours quand la crise est survenue. Pris d'un malaise soudain, le magnat du cinéma a été transporté inconscient dans une ambulance, opéré par deux médecins et trois infirmières, et rapatrié d'urgence à son domicile au nord de Los Angeles. Son épouse et ses fils ainsi que ses frères Ralph et John étaient à ses côtés lorsqu'il s'est éteint. »

Malheureusement pour Hearst, des témoins avaient vu Ince monter à bord du yacht à San Diego. Plus regrettable encore, Kono, le secrétaire de Chaplin, vit un impact de balle sur la tête de Ince au

moment où il était débarqué de l'*Oneida*. Indigestion aiguë ?

Hearst conservait à bord un revolver orné de diamants destiné à la pratique d'un passe-temps singulier, compte tenu de ses prises de position bien connues contre la vivisection. Comme le raconte John Tebbel, Hearst était un tireur émérite : « Il s'amusait à surprendre ses invités sur l'*Oneida* en abattant une mouette d'un coup de feu tiré sans crier gare. »



Marion Davies

Il était aussi exceptionnellement jaloux des attentions des autres hommes à l'égard de Marion ; des détectives l'avaient informé du flirt avec Chaplin pendant son absence. Ce dernier avait été invité afin que Hearst puisse observer son comportement en compagnie de Marion.

Chaplin eut bien quelques scrupules à accepter l'invitation, mais il décida de faire bonne figure. Il laissa Lita, enceinte, à la maison.

Au cours des festivités, Hearst aurait remarqué que Marion et Charlie s'étaient éclipsés tous les deux et les aurait ensuite découverts *en flagrant délit* sur le pont inférieur. Dans son bégaiement célèbre,

Marion lâcha un cri prophétique – « *Au m-m-m-meurtre !* » – au son duquel accoururent les autres invités tandis que Hearst se précipitait sur son revolver. Dans la confusion qui suivit, Ince, et non Chaplin, s'écroula, une balle logée dans la cervelle.

Les obsèques eurent lieu à Hollywood le 21 novembre en présence de sa famille, de Marion Davies, Charlie Chaplin, Mary Pickford, Douglas Fairbanks et Harold Lloyd. Hearst brilla par son absence. Le corps fut immédiatement incinéré.

Il est frappant qu'aucune enquête officielle n'ait été menée sur la mort de Tom Ince. Les « preuves » réduites en cendres, Hearst crut la macabre situation sous contrôle.

C'était sans compter avec le moulin à rumeurs de Hollywood. Bien que tout le monde à bord de l'*Oneida*, les invités comme l'équipage, eût prêté serment de discrétion, des commérages persistaient à associer Hearst à la mort de Ince. S'agissait-il d'un nouveau cas d'homme riche qui ne serait pas inquiété après un meurtre ?

Les rumeurs finirent par décider le procureur de San Diego, Chester Kempley, à ordonner une enquête. Curieusement, de tous les invités et membres d'équipage à bord de l'*Oneida*, seul un employé de Hearst, le Dr Daniel Carson Goodman, fut appelé à témoigner. Voici sa version des faits :

Le samedi 15 novembre, j'ai pris l'*Oneida*, qui appartient à l'international Film Corporation, avec une fête à son bord, jusqu'à San Francisco. M. Ince devait se joindre à la fête. Il ne put se libérer le samedi, affirmant qu'il avait du travail, mais nous rejoindrait le dimanche matin.

Arrivé à bord, il ne s'est plaint de rien si ce n'est de fatigue. Au cours de la journée, il a exposé les détails de l'accord d'association qu'il venait de signer avec l'international Film Corporation. Ince avait l'air en forme. Il a dîné copieusement et s'est couché tôt. Le lendemain matin, lui et moi nous sommes levés bien avant les autres invités pour rentrer à Los Angeles. Ince s'est plaint d'une indigestion survenue pendant la nuit, et a ajouté qu'il se sentait encore mal. Sur le chemin de la gare il s'est plaint d'une douleur au cœur. Nous sommes montés à bord du train, mais arrivés à Del Mar il a été victime d'une crise cardiaque. J'ai cru bon de le faire descendre du train, et insisté pour qu'il se repose dans un hôtel. J'ai téléphoné à Mme Ince pour l'aviser du malaise de son mari. J'ai fait venir un médecin et suis resté jusque dans l'après-midi, avant de reprendre ma route pour Los Angeles.

M. Ince m'a dit qu'il avait déjà subi des crises comparables par le passé, mais qu'elles n'étaient jamais graves. Rien n'indiquait que M. Ince avait bu quoi que ce fût. Mon expérience de médecin m'a permis de diagnostiquer une indigestion aiguë.

Puis le procureur de San Diego classa l'affaire par ces mots :

J'ai ouvert une enquête suite à de nombreuses rumeurs rapportées dans mon service au sujet de cette affaire, et les ai examinées jusqu'à ce jour dans le but de m'en débarrasser définitivement. Cette histoire de beuverie à bord d'un yacht ne sera pas approfondie. Si elle doit l'être, ce sera aux soins du comté de Los Angeles, où l'alcool était vraisemblablement conservé. Ceux qui s'intéressent au décès soudain de M. Ince n'ont cessé de venir me soumettre toujours les mêmes informations et, pour leur apporter satisfaction, en effet, j'ai mené l'enquête. Mais après avoir interrogé le médecin et l'infirmière qui se trouvaient auprès de M. Ince à Del Mar, je suis convaincu que les causes de son décès sont naturelles.

Cet abandon déplut à un éditorialiste du *Long Beach News* :

Au risque de perdre quelque peu sa réputation de prophète, l'auteur prédit qu'un de ces mystères au parfum de scandale hollywoodien sera un jour élucidé. Les cercles du cinéma ont souffert des scandales comme des rumeurs de scandale. Des morts violentes ou d'origine mystérieuse ont été évoquées, mais jamais prouvées. S'il existe le moindre soupçon fondé selon lequel la disparition de Thomas Ince aurait une cause autre que naturelle, l'enquête doit être menée afin de rendre justice au public comme aux personnes concernées.

S'il y avait de l'alcool à bord du yacht d'un millionnaire, ancré dans le port de San Diego, où Ince est tombé malade, alors il faut mener l'enquête. Un procureur qui clôt l'affaire simplement parce qu'il ne voit « aucune raison » d'enquêter devient le meilleur agent que les bolcheviques puissent recruter dans le pays.

Il était entendu que l'enquête du procureur Kemply avait pour but de déterminer ce qui s'était réellement passé dans les instants ayant précédé la mort du producteur. Les recherches prirent fin avant que le *moindre* passager du yacht ait même été *interrogé*.

Certains ne virent aucune coïncidence dans le fait que Louella

Parsons signa un contrat à vie avec Hearst peu après l'incident, lui assurant une audience plus large. Le bruit courut qu'elle avait tout vu. Louella se sentit bientôt obligée d'y aller de sa propre petite opération de camouflage, et prétendit qu'elle se trouvait à New York au moment des faits. Le seul inconvénient était que la doublure de Marion, Vera Burnett, se souvenait parfaitement avoir vu Louella au studio en compagnie de Marion et Chaplin, prêts pour le départ. (Vera tenait à son travail et décida de ne pas insister.)

La dyarchie Hearst-Davies s'en sortit saine et sauve mais comme le fit remarquer D.W. Griffith dans les années qui suivirent : « Hearst pâlit à la seule mention du nom de Ince. Tout est louche dans cette affaire, mais Hearst est intouchable. »

Tout le monde savait dans la colonie du cinéma que l'évocation de ce nom en présence de Hearst excluait toute invitation future à la maison de Santa Monica comme au château de San Simeon.

Ainsi l'*affaire* subsiste-t-elle aujourd'hui, auréolée de mystère, sujette aux spéculations.

La colonie du cinéma eut vent d'un prolongement pervers à cette histoire lorsque la veuve de Ince mit en vente la maison de son défunt mari. Il s'agit de cette immense demeure espagnole baptisée *Días Dorados*, à Benedict Canyon, que Ince avait dessinée lui-même – une curiosité dont les *golden people* raffolaient pour leurs weekends de folies. Ils en ignoraient un détail coquin : une galerie secrète au-dessus des chambres d'amis, pourvue de judas discrets offrant une bonne vue sur chacun des lits. Certains des couples les plus célèbres de Hollywood avaient ainsi récompensé la générosité de leur hôte par de gracieuses démonstrations de leurs techniques de boudoir. Ince le Voyeur était seul à posséder la clef du passage secret.

Hearst créa discrètement un fonds en fidéicommis au profit de la veuve de Ince. La Grande Dépression liquida le fonds, et Nell finit ses jours comme chauffeuse de taxi.

Et Hearst ? Toute l'affaire fut réduite à un calembour sardonique qui circula au sein de la colonie du cinéma – l'*Oneida* fut surnommé *William Randolph's Hearse*, « Le Corbillard de William Randolph ».



Rudolph Valentino

LE REGISTRE DE RUDY

À Hollywood, la marée de rumeurs scandaleuses qui suivit apporta le même petit parfum de mort. Elle fut déclenchée par le décès du *great lover* de l'écran, Rudolph Valentino, le 23 août 1926 à midi passé de dix minutes, à l'hôpital polyclinique de New York.

La cause officielle du décès était une péritonite, des suites d'une opération de l'appendicite. Mais la rumeur attribua sa mort à la « vengeance à l'arsenic » d'une mondaine new-yorkaise bien connue, qu'il avait abandonnée après une brève aventure durant un séjour à New York pour une série d'apparitions publiques destinées à promouvoir son dernier film, *The Son of the Sheik* [*Le Fils du cheik*]. D'autres rumeurs affirmèrent que Rudy avait été abattu par un mari furieux, ou que la star, syphilitique, était morte quand la maladie avait atteint le cerveau.



The Son of Sheik, 1926

Pendant les dernières années de sa vie, l'amant rêvé de millions de femmes avait souvent été la cible d'attaques peu aimables dans les colonnes de la presse nationale, allant de railleries sur sa publicité pour la crème de visage Valvoline à des remarques semant le doute sur sa virilité.

La coupure la moins aimable de toutes avait été signée par un éditorialiste du *Chicago Tribune*, qui profita de la présence de Rudy à

Chicago pour lancer une diatribe à son encontre. Le 18 juillet 1926, l'éditorial du « Meilleur quotidien du monde » croqua Valentino sans équivoque :

TAPETTES À POUDRE

Un nouveau salon vient d'ouvrir ses portes dans le haut Chicago, un lieu tout à fait charmant et visiblement bien géré. L'impression agréable dure jusqu'à l'entrée des lieux d'aisance de ces messieurs, où l'on découvre au mur un engin composé de tubes en verre et de leviers avec une fente prévue pour l'insertion d'une pièce de monnaie. Les tubes en verre contiennent une substance légère de couleur rose, et on peut lire en dessous une légende stupéfiante indiquant peu ou prou : Insérez une pièce. Maintenez la houppette individuelle au-dessous du tube. Tirez le levier.

Un distributeur de poudre ! Dans des toilettes d'hommes ! Homo Americanus ! Pourquoi n'a-t-on pas discrètement noyé Rudolph Guglielmo, alias Valentino, depuis longtemps ?

Et la machine à poudre rose, l'a-t-on retirée du mur et mise aux oubliettes ? Pas du tout. Elle sert. Nous avons vu de nos yeux deux « hommes » – tel est le terme par lequel les jeunes contributrices au courrier des lecteurs ont coutume de désigner l'espèce – se présenter, insérer une pièce, tirer le levier, puis récupérer de cette chose rose bonbon et s'en tapoter les joues en se regardant dans le miroir.

L'autre jour, un membre de notre service, l'homme le plus bienveillant qui soit, a fait irruption dans le bureau, rouge de colère parce qu'il avait vu dans l'ascenseur un « homme » en train de se peigner à la brillantine. Mais nous soutiendrons que notre histoire de poudre rose l'emporte de loin sur la sienne.

Si le mâle de l'espèce ouvre la porte à de tels comportements, il est temps d'envisager le matriarcat. Mieux vaut être gouverné par des

femmes masculines que par des hommes efféminés. L'homme a commencé à sombrer, en venons-nous à croire, lorsqu'il a délaissé le coupe-choux au profit du modèle de sécurité. Ne soyons pas surpris le jour où le rasoir de sécurité fera place à la crème dépilatoire.

La question est : la faute à qui, ou à quoi ? Cette dégénérescence dans l'efféminement est-elle une réaction apparentée au pacifisme, face aux virilités et aux réalités de la guerre ? Existerait-il un lien entre poudre rose et gauchisme de salon ? Comment peut-on concilier cosmétiques masculins, cheiks, pantalons flottants et bracelets d'esclave, avec un mépris de la loi et une aptitude au crime davantage dignes du Far West du siècle dernier que de la métropole du vingtième siècle ?

Les femmes aiment-elles le genre d'« homme » qui se poudre le visage de rose dans les W-C publics et réarrange sa coiffure dans l'ascenseur ? Le cœur des femmes appartient-il à l'ère wilsonienne du « Je n'ai pas élevé mon fils pour qu'il devienne soldat » ? Qu'est-il advenu de notre chère lignée de l'« homme des cavernes » ?

Il s'agit là d'un phénomène social étrange, qui suit son cours non seulement ici en Amérique mais aussi en Europe. Chicago a peut-être ses huppettes ; Londres a ses danseurs et Paris ses gigolos. À bas Decatur ; vive Elinor Glyn. Hollywood est l'école nationale de la masculinité. Rudy, le beau jeune homme jardinier, est le prototype du mâle américain.

Tonnerre de Dieu. Oh, punaise.

Rudy ne trouva pas très chic qu'on lui reproche le maniérisme d'une bande de jeunes pédales de Clark Street et, hors de lui, provoqua le coupeur de têtes du *Tribune* en duel et pourquoi pas à mains nues. Cette attaque, comme d'autres, semblables, tenait au goût bien connu de Valentino pour l'extravagance vestimentaire, son fameux bracelet d'esclave sans lequel il n'apparaissait jamais en public, ses bijoux en or et son penchant pour les parfums forts, les

manteaux doublés en chinchilla et la coquetterie poussée à l'italienne.

Sa virilité fut remise en question de plus belle lorsqu'on apprit que les femmes qu'il avait épousées étaient toutes les deux lesbiennes.

Quand Natacha Rambova, sa seconde épouse (dont il portait le bracelet d'esclave en permanence), demanda le divorce en 1926, il fut révélé que le mariage n'avait pas été consommé.

Des critiques similaires avaient été émises au cours de la procédure de divorce d'avec sa première épouse, Jean Acker, en 1922. Elle l'accusait d'un manque de respect sur le plan sexuel, ainsi que de quelques coups.

Rudy épousa sa seconde lesbienne avant que l'acte de divorce d'avec la première ne soit définitif. Une négligence qui mena à son arrestation pour bigamie.

Jean Acker et Natacha Rambova étaient toutes les deux des « protégées » de l'actrice au charme exotique, et tout aussi lesbienne, Alla Nazimova – importation féminine la plus éminente de Hollywood à l'époque – dont les rassemblements bohèmes dans sa fameuse propriété de Sunset Boulevard, *The Garden of Allah*, firent couler beaucoup d'encre. C'est Natacha qui créa les costumes Beardsley-esques du film *Salomé*, qu'Alla produisit elle-même, dans lequel elle tint le premier rôle, n'employa que des acteurs homosexuels en « hommage » à Wilde, et où elle laissa sa chemise. Alla l'entremetteuse présenta Rudy à ses deux épouses, et l'on raconta à Hollywood qu'elle avait orchestré les deux mariages – un peu à l'aveuglette, à en juger par le résultat.

S'il est possible que la vie conjugale de Rudy ait fait l'objet de manigances avec la complicité d'Alla, il est certain qu'il courait après des femmes plus fortes que lui et avait un faible pour celles « qui en avaient ». Valentino appelait Natacha « la Patronne », et elle s'en montrait si digne – régnant en despote sur la carrière de son mari à la Paramount – que Zukor dut recourir à un contrat dont une clause lui interdisait l'accès aux tournages. Elle se vengea en ordonnant à Rudy de quitter la Paramount. Elle lui écrivit ensuite une pièce, *The Hooded Falcon*, qui, après des investissements de temps et d'argent considérables, s'avéra « improductible ». Une collaboration entre Natacha et Rudy verrait le jour ; un mince recueil de poésie intitulé *Day Dreams*, dont les derniers vers sont :

Hélas

Parfois

J'éprouve

Sur tes lèvres
Une amertume
Exquise

Quels qu'aient pu être les arrangements conclus en privé avec ses épouses viriles, les atteintes portées en public à sa propre virilité lui causèrent tant d'amertume que même sur son lit de mort, endurant stoïquement de terribles souffrances, il apostropha les médecins présents à son chevet : « Et là, je me comporte comme une tapette à poudre peut-être ? »

À la nouvelle de sa mort, deux femmes tentèrent de se suicider devant l'hôpital polyclinique ; à Londres, une jeune femme prit du poison devant une photo portant son autographe ; à Paris, un garçon d'ascenseur du Ritz fut retrouvé mort sur un lit couvert de photos de l'icône.



The Sainted Devil, 1924

Tandis que la dépouille de Valentino était exposée à la maison funéraire de Frank E. Campbell, sur Broadway, les rues de New York devinrent le théâtre d'un carnaval macabre avec une foule de plus de cent mille personnes luttant pour entrevoir le *great lover* une dernière fois. La dépouille était flanquée de fausses Chemises Noires au garde-à-vous et d'une couronne de fleurs tout aussi bidon estampillée « De la part de Benito » – proue d'un attaché de presse de la maison Campbell, dont les esthéticiens firent *réellement* ressembler le cadavre de Rudy à une « houppette de poudre rose ».

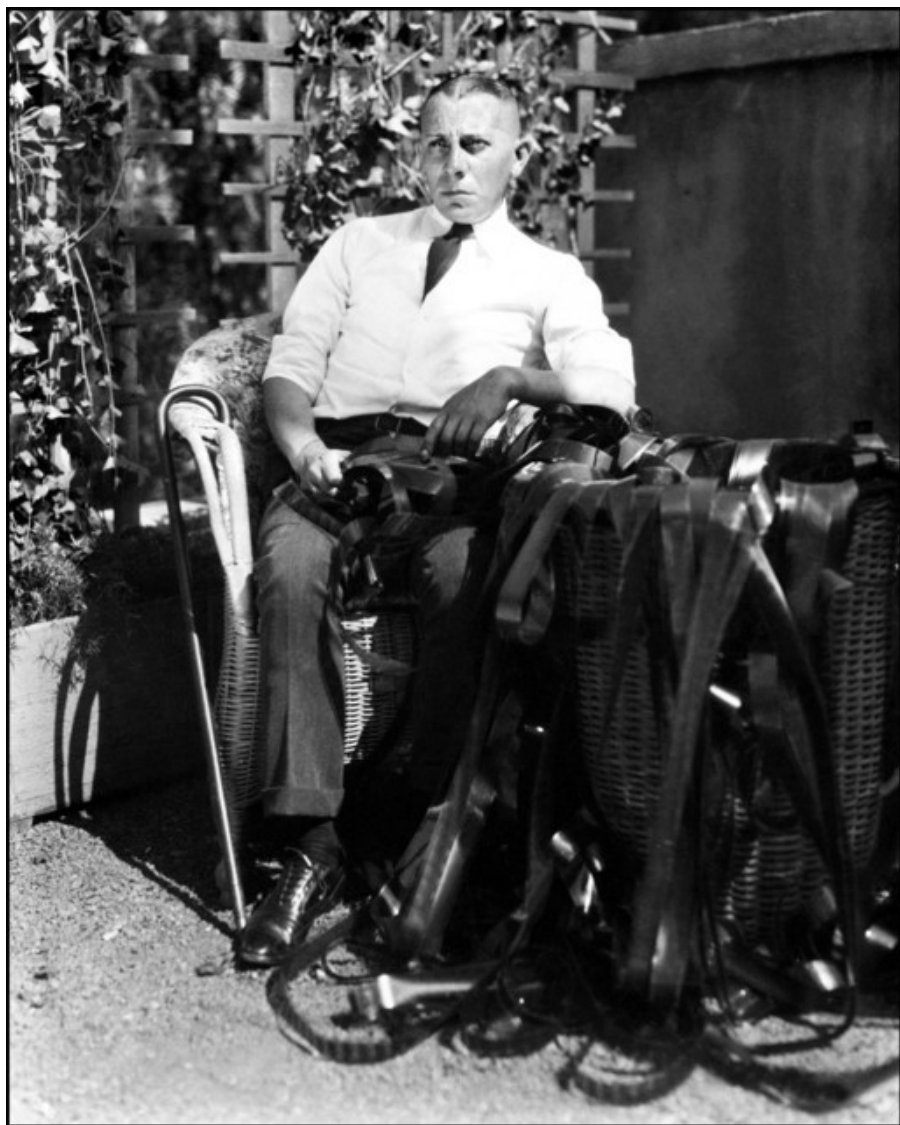
Parmi ceux qui eurent le droit d'approcher la bière, éclairée par

des cierges, figuraient son ex-épouse Jean Acker – qui aurait peut-être tempéré sa démonstration de chagrin si elle avait su que le testament de Rudy ne lui laissait qu'un seul petit dollar – et Pola Negri, qui vola la vedette en accourant de Hollywood toute pomponnée dans une tenue de deuil des plus chic. Elle sanglota et s'évanouit au pied du cercueil... et des photographes.

Entre deux sanglots, Pola déclara qu'elle avait promis sa main à Rudy. Une autre déclaration fut immédiatement communiquée à la presse par une Ziegfeld Girl nommée Marion Kay Brenda, qui affirma que Valentino l'avait demandée en mariage au club de Texas Guinan la veille de sa crise d'appendicite.

Quand la dépouille de Rudy fut envoyée à Hollywood pour être inhumée dans la Cour des Apôtres du cimetière de Memorial Park, Rudy Valee fredonna un air à sa mémoire sur les ondes nationales : « *Une nouvelle star au Paradis ce soir – R-u-d-y V-a-l-e-n-t-i-n-o.* »

La disparition de Valentino à l'âge de trente et un ans laissa d'inconsolables soupirants des deux sexes, à en juger par ces hommages éplorés. Hormis la « Dame en noir » qui viendrait déposer des fleurs au mausolée tous les ans à l'anniversaire de sa mort, la mémoire de Rudy fut également chérie par Ramon Novarro, qui conserva dans un petit autel de chambre un godemiché Art déco noir en plomb signé de la main de Valentino à l'encre argentée. Cadeau de la part de Rudy.



Stroheim et son cher celluloid

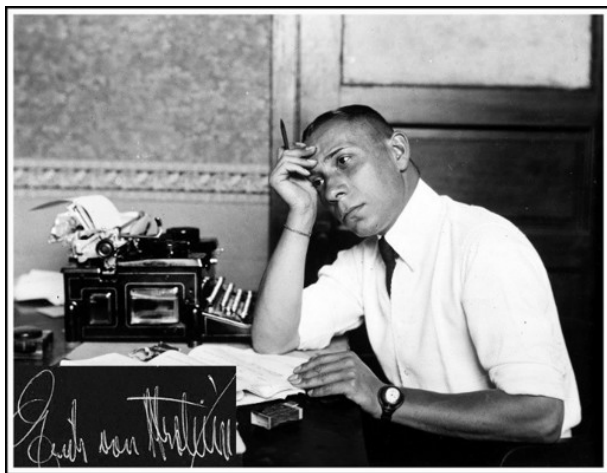
SALE FRITZ

Un autre motif durable de rumeurs scandaleuses à Hollywood, dans les années 1920, concernait ce qui avait *réellement* lieu sur le tournage des fameuses « scènes d'orgie » des films de l'irascible individualiste Erich von Stroheim.

Ces tournages se prêtaient d'autant plus aux spéculations que les séquences de bordel de luxe mises en scène par Stroheim dans *Merry-Go-Round* [*Les Chevaux de bois*], *The Merry Widow* [*La Veuve joyeuse*], *The Wedding March* [*La Symphonie nuptiale*] et l'inachevé *Queen Kelly* [*La Reine Kelly*] se tenaient toutes en des conclaves bien gardés, sur des plateaux dont l'accès restait interdit même aux responsables des maisons de production.

Pas surprenant qu'on imaginât ces séances sous la chaleur des lampes à arc, non simplement comme du cinéma, mais comme de véritables Lupercales.

Les prises de vue pouvaient durer jusqu'à vingt heures d'affilée sur des plateaux fermés à clef.



Stroheim offrait du pigeonneau et du caviar aux participants, et leur servait du vrai champagne malgré la prohibition. Les figurantes triées sur le volet – des femmes exotiques et d'un genre raffiné, pour la plupart d'authentiques *émigrées* – ressortaient souvent avec l'air d'avoir passé un week-end à Sodome, les yeux bouffis et le pas chancelant. Certaines filles, au bord de l'hystérie, portaient des traces de fouet et de morsure.

Stroheim veillait à ce que les heures supplémentaires de ses figurantes soient généreusement rémunérées ; elles respectaient la loi du silence de leur metteur en scène une fois quitté le huis clos du plateau.

Stroheim consacra souvent des semaines de travail et des quantités considérables de l'argent d'Universal, de la Paramount et de la Metro-Goldwyn-Mayer, ainsi que des fortunes personnelles de Gloria Swanson et de Joseph Kennedy, à la réalisation de scènes fauves à la décadence *Alt Wien* qu'aucun censeur de l'époque n'aurait laissé passer – et certainement pas Will Hays avec les « Ne pas » et les « Attention » guindés de son Code de la Pureté.

Les rushes complets de ces séquences orgiaques n'ayant été visionnés que par quelques copains de Von, et les patrons de studios, horrifiés, en ayant charcuté les scènes pour se plier aux restrictions de Hays (les censeurs effectueraient ensuite leurs propres coupes pour ne laisser à la copie d'exploitation que des flashes taquins de ces orgies), on peut laisser libre cours à son imagination quant à la réalité des faits.

On raconta que le « spectacle » observé avec tant d'avidité à travers une rangée de judas dans *The Wedding March* avait vraiment valu le coup d'œil.

On apprit que pour une unique scène du même film, Stroheim avait fait venir de Vienne une professionnelle du sadisme, spécialisée dans la pratique de l'« araignée ».

La maison close fastueuse de *The Wedding March* mettait en scène des putains de toutes les races, chacune avec sa spécialité érotique. Les mignons qui jouaient des instruments à cordes en perruque blanche et le corps enduit de blanc avaient les yeux bandés, afin qu'ils ne puissent reconnaître les « aristos » en présence. Les ceintures de chasteté des « esclaves » noires étaient bouclées par des cadenas en forme de cœur. Comble de raffinement dû à l'imagination de Stroheim davantage qu'à la dépravation austro-hongroise : la présence d'un ravissant duo d'aimables sœurs siamoises !



La marche nuptiale, 1928

Il y a lieu de croire que Stroheim flambait délibérément l'argent de la MGM avec ces scènes immontrables pour venger la destruction de kilomètres de négatif de son exploration épique de l'avarice, *Greed* [*Les Rapaces*], par ses ennemis jurés, Irving Thalberg, responsable des productions MGM, et le nouveau patron de la société, Louis Mayer.

Thalberg s'était attiré l'inimitié de Stroheim dès 1923 ; alors directeur de la production chez Universal, il avait retiré à Von la réalisation de *Merry-Go-Round* suite à une succession d'extravagances, parmi lesquelles une commande de caleçons en soie brodés à l'emblème de la Garde Impériale, destinés aux soldats de son film.

Bien que son film pour la MGM, *The Merry Widow*, fût un franc succès au box-office, les minuties fanatiques de Stroheim n'avaient pas pour vocation de plaire à Mayer et Thalberg. Ils entreprirent de le « démolir » et répandirent le bruit selon lequel Von était un panier percé indigne de confiance, « invendable », et un détraqué sexuel. Le mythe de son extravagance, né d'un coup publicitaire d'Universal après qu'on eut épelé son nom *\$troheim* sur le tournage de *Foolish Wives* [*Folies de femmes*], finit par faire boomerang ; Von avait désormais du mal à trouver des partenaires financiers. Les haut placés répétèrent d'un studio à l'autre que travailler avec Stroheim, c'était « comme d'envoyer des pelletés d'argent par la fenêtre ».

La saga de Stroheim à Hollywood – le combat d'un géant contre les Pygmées – était condamnée à mal se terminer. Les petits esprits haut placés eurent raison du redoutable visionnaire.

Après son retour en Europe, Erich von Stroheim déclara, désenchanté : « Hollywood m'a tué. » C'était la moindre des choses : jamais génie plus déconcertant n'avait défié Hollywood et ses dogmes en carton-pâte.

HOLLYWOOD À LA UNE

Que le moteur de la presse fût Big Daddy Hearst, avec sa feuille de chou aux relents de corruption, *The Mirror* ; son concurrent de caniveau Bernard Macfadden et son *GraphiC* saturé de bobards ; ou un simple rédacteur enfiévré qui tentait le coup quelque part dans sa bourgade, les savants de l'encre et du papier à sensation savaient tous que HOLLYWOOD EN GROS TITRES ÇA FAIT VENDRE – si ces titres étaient : *CROUSTILLANT ! CHOQUANT !!* ou *TOUT SIMPLEMENT SCANDALEUX !!!*

Hays avait beau geindre avec son accent nasillard de l'Indiana, appelant les journaux à se faire l'écho « juste » des nouvelles de la colonie du cinéma, la presse consacra plus de place aux quatorze divorces et aux trois séparations de grands noms pour l'année 1926, par exemple, qu'elle n'en consacra aux vingt-trois mariages stellaires de la même saison.

Canon Chase, autre pudibond professionnel des années 1920, encore plus strict, eut le bonheur d'apprendre en 1926 que Hays avait reçu des pots-de-vin de la part de Harry Sinclair, impliqué dans le scandale de Teapot Dome, à l'époque où il était membre du cabinet Harding. Chase se déchaîna dans la presse à la fois contre Hollywood et contre Hays, affirmant que la Cité du Celluloïd était tout aussi indécente qu'autrefois, et insinuant qu'avec *lui* au service nettoyage, le problème serait vite réglé.

Hays répondit à l'attaque frontale de ce concurrent ecclésiastique par un silence guindé. Il était occupé, d'une part, à informer les Églises du pays des intentions bien-pensantes de Hollywood dans les très pieux *Ring of Kings* [*Le Roi des rois*] de Cecil B. DeMille, un sermon filmé bientôt dans les salles, et d'autre part à s'assurer que H.B. Warner, la folle qui interprétait le Christ, ne boirait pas, ni ne fumerait ni ne jurerait. La Vierge Marie allait d'ailleurs devoir faire une croix sur ses projets de divorce.



Hedda et Louella : brouet de sorcières

Malgré ces gestes d'onctuosité, la presse, pernicieuse, camperait sur ses positions anti-hollywoodiennes tout au long des années 1920. Le terrain était propice grâce aux scandales Arbuckle-Taylor-Reid, suivis des histoires salaces répandues dans le pays au moment de la délicate rupture entre Chaplin et Lita Grey.

Si les tabloïds avaient besoin d'une « accroche » pour leurs éditions de fin de semaine – si les affaires Hall-Mills ou Snyder-Gray se tarissaient, ou si « Daddy » Browning et Peaches venaient à lasser – on pouvait toujours compter sur la « révélation » de quelque vice ou péril nouveau attendant les jeunes femmes d'Amérique à Hollywood, Cité du Péch. On pouvait toujours compter sur le désenchantement de quelque « reine de beauté » qui n'avait pas réussi, prête à dire au monde que les suppôts du cinéma l'avaient « détruite » – moyennant compensation et une photo en première page.

Mae Murray contribua à cette réputation, elle aussi, en vendant à Hearst ses « confessions » retentissantes pour un feuilleton dans son supplément du dimanche, le surréaliste et grand public *American Weekly*. Un épisode particulièrement piquant, intitulé « Le Fritz le plus infâme de Hollywood », brodait autour de sa dispute avec Stroheim en plein tournage de *The Merry Widow* pour la MGM.

Un dimanche matin, la classe moyenne américaine fut titillée en apprenant que « L'Homme qu'on aime détester » était, en effet, un monstre. Si sadique que la Princesse Mae (« aux lèvres piquées par l'abeille ») en était venue à lui lancer en présence d'un millier de figurants costumés : « *Sale Fritz !* » avant de quitter, furieuse, le plateau du Maxim's. Quand Murray la reporter-vedette rapporta que le patron du studio, Lou Mayer « la Paire », avait rossé Stroheim sur le groin et que Gontran Thalberg « le Wonder Boy » avait déclaré « Vil

Von » forfait par K.O. sur le tapis de Lou à Culver City, le lectorat familial fut porté à croire que toute cette histoire n'était pas sans rapport avec la galanterie de L.M.P. En fait, Stroheim avait laissé entendre à Mayer « la Maman Yiddish » que, selon « Kaiser Von » : « *Les femmes zont touteu ' des putains !* » (Mayer « la Colère » lâcha effectivement son vif et redoutable poing sur « Tête de Cochon », hurlant à sa phalange privée de secrétaires soumises : « *Perzonne ne parle comme za des femmes en ma présenze zans payer les conzéquences !* »)

Les tabloïds feraient défiler cette bonne vieille Parade de l'Ordure hollywoodienne tout au long des sottes années 1920, déversant des océans d'encre à propos des FÊTES SAUVAGES AU PAYS DU CINÉMA... WEEK-ENDS D'ORGIE POUR LES STARS DE L'ÉCRAN D'ARGENT... MISES EN GARDE D'UNE STARLETTE BRISÉE CONTRE LA PELLICULE DE LA RUINE... CES BROYEURS DU CINÉMA QUI POSENT LEURS PIÈGES... Le public des midinettes anonymes, électrisées par le sexe et avides de sensations, s'en délectait et sortait la petite monnaie pour en redemander.

Ce besoin maladif du public pour une perpétuelle dose d'excitation par star interposée lui était inoculé jour après jour par ce pianoteur à deux doigts, mutant tire-larmes aux délais serrés : l'Échotier de Hollywood. L'ancêtre naine de toutes les Rona Barrett fut bien sûr l'arriviste haletante et authentique Paganini de la Sottise : Louella Parsons, celle (« J'ai tout vu ! ») de l'*Oneida*, parachutée par William Randolph comme Correspondante principale des publications Hearst à Hollywood.

Louella « Lumpen du Caillou » ! Tous les jours, d'un scoop à l'autre, les babillages de la chronique matinale de Lollipop agrémentaient le petit-déjeuner national de son état des lieux de Hollywood, du « Qui baise qui dans cet Ouest où l'on fait fortune ». Lolly appelait cela « sortir » ensemble, mais les *flappers* savaient ce que signifiait ce petit mot coquin. Le vaste public du Merveilleux pouvait aussi remercier Lolly de lui vendre la mèche, incandescente, signalant qui était *IN* à Hollywood et qui était *OUT* – Terreur excommunicatrice dont le couperet tombait par un décret sans appel, voire une avalanche d'injures Lollyputiennes – si Parsons « l'impitoyable Parvenue de Paroisse », au gré d'un moment d'ébullition ou du caprice de fer du papa William Randolph, en venait à la vengeance.

Pendant que l'autoritaire Louella et sa multitude d'imitateurs-propagateurs taquinaient le papier journal dans tout le pays, les tabloïds urbains se flattaient de mettre à l'étal une chair encore plus nauséabonde : pour *GraphiC* et consorts, Hollywood était le Pire du Pire – BABYLONE réincarnée, avec pour faubourgs Sodome-Santa

Monica et Gomorrhe-Glendale. Les commères y caricaturaient les stars en femmes à paillettes sans âme, errant de dévergondage en dépravation au bras de mâles en smoking prétentieux et au charme malveillant, dans un monde d'opulence et de parfum, possédé par l'Alcool, la Came, la Débauche, la Folie, le Suicide et le Meurtre. Cependant que dans les faubourgs de Sodome et Gomorrhe, en ces Marécages « Lavande⁴ », on se livrait à des péchés autrement plus bizarres, laissa-t-on entendre, que la fornication ou l'adultère. Les midinettes en avaient pour leurs trois sous.



Harem à Hollywood : des "figurantes"

Il est vrai qu'à l'époque où Hollywood devint la capitale mondiale du cinéma, les personnages douteux fondirent sur la ville en plein essor telles des nuées de phalènes attirées par la lumière des projecteurs. Gangsters à deux sous, contrebandiers, dealers, escrocs carnassiers, maîtres chanteurs, cambrioleurs, extorqueurs ostrogoths, toutes sortes de détraqués sexuels ultra-cochons, boursicotiers de placements fictifs, hurluberlus sectaires, astrologues du dollar, médiums imposteurs et évangélistes épiciens, guérisseurs charlatans, voyants véreux et « psychanalystes » parasites. Tous s'agitaient, rapaces, aux abords du Cercle Enchanté. Des milliers de jeunes naïfs, en proie à la fascination de l'écran, se laissaient séduire par les promesses bidon d'« écoles de la vocation » – une ruée vers l'or des dupes qui ne laissa sur le carreau que d'amères épaves. Les bonnes poires au joli visage, poches percées et bercées d'illusions, furent nombreuses à sombrer dans la prostitution.

Ces nouvelles recrues des rues de Los Angeles se disaient « figurantes au cinéma » pour échapper aux lois californiennes relatives au vagabondage. Si elles étaient ramassées par la brigade des mœurs ou raflées par la police dans une chambre d'hôtel minable, la presse nationale en rajoutait : DES BEAUTÉS DU CINÉMA ÉPINGLÉES DANS DES LIEUX MAL FAMÉS. Les reporters passionnés évoquaient

ensuite une Brunette Pulpeuse, une Blonde Éblouissante ou une Rousse Irrésistible. Leurs noms n'étaient pas divulgués afin de permettre au lecteur de se les représenter sous l'aspect de la brune Dolores Del Rio, de la blonde Alice White ou de la rousse la plus canon de Hollywood, Clara Bow.



Clara Bow : « IT »

« IT » désigne chez certains cette qualité magnétique qui attire tous les autres. « IT », vous conquérez tous les hommes si vous êtes une femme – toutes les femmes si vous êtes un homme. « IT » peut être une qualité de l'esprit comme une particularité physique. Confiance en soi et indifférence à l'image renvoyée – plus ce petit quelque chose qui donne l'impression que vous n'êtes pas tout à fait comme les autres. That's « IT ». (Elinor Glyn)

LES BEAUX DE CLARA

Ajoutons que Clara – connue depuis 1926 comme « La fille la plus canon du cinéma » – eut bientôt ses propres titres à la une de la presse nationale.

Les tabloïds clamèrent :

L'IDYLLE AU « BAUME D'AMOUR » DE CLARA

et les lecteurs avides apprirent que sa longue « thérapie », suivie pour « angoisse » et « insomnie » aux bons soins du médecin le plus cher et le plus fringant du milieu mondain hollywoodien, le très prévenant Dr William Earl Pearson, consista en l'application répétée du savoir-faire du Dr Pearson sur le corps nu de l'actrice étendue sur le ventre. Le « baume d'amour » fut administré tous les soirs jusqu'à ce que l'épouse de Pearson ne mette un détective privé au train de son docteur de mari. La filature mena tout droit chez Clara, à Beverly Hills, dans le salon chinois de son hacienda.

Clara en perdit le sommeil quand Mme Pearson la cita dans son action en divorce, attaquant la Bow pour « aliénation d'affection ». Les tabloïds épuisèrent jusqu'à la dernière goutte de ce « scandale du baume d'amour » impliquant la fille la plus canon de Hollywood, et Clara fut délestée de trente mille dollars par l'épouse délaissée du bon Dr Pearson.

Clara laissa cet épisode derrière elle et accumula dans les casinos de Reno une dette de jeu faramineuse qui fit à nouveau les premières pages. Mais c'est en 1930 qu'éclata son scandale le plus spectaculaire.



Hula de Victor Fleming, 1927

En 1930, la fidèle secrétaire personnelle de Clara, Daisy DeVoe, sorte d'Eve Harrington blonde et pétulante, vendit *tous* les détails de quatre folles années de vie amoureuse incessante de la « *It Girl* » au tabloïd le plus offrant, le quasi porno *GraphiC*. (Clara avait renvoyé Daisy à la suite d'une tentative de chantage ; DeVoe prenait ainsi sa revanche.)

Les lecteurs de *GraphiC* découvrirent bientôt à quel point Miss DeVoe avait été « dévouée » ; elle surveillait *tous* les visiteurs du salon chinois de Clara. Le Bouddha bienveillant qui y trônait gardait le silence, mais Daisy compenserait. Le registre des beaux de Clara Bow ressemblait à un annuaire des talents mâles du moment. En plus de l'agréable Dr Pearson, la liste variait des comiques (Eddie Cantor) aux méchants (Bela Lugosi) en passant par les cow-boys (Rex Bell et le novice Gary Cooper). Et ce n'était pas tout.

La liste, dans les colonnes de *GraphiC*, était en fait un peu *trop* longue ; la pauvre et sociable Clara collectionnait les hercules par bandes entières. Elle jouait les noceuses pour *toute* la « Troupe du Tonnerre » (l'excellente équipe de football de l'université de Californie du Sud) au cours de week-ends à l'atmosphère de bière, de bagarres et de tournantes, dévouée aux joyeux colosses jusqu'au onzième homme : l'imposant tacleur Marion Morrison (connu plus tard sous le nom de John Wayne).

On décida que Clara était allée *un peu* trop loin – ses remarquables prouesses vénériennes, loin du cancan de coulisse, s'étalèrent en première page. Le bruit courait que la « *It Girl* » avait couvert sa chère « Troupe du Tonnerre » d'étuis à cigarettes et de boutons de manchette en or ; fourni en alcool de contrebande de nombreux logements universitaires herculéens (abritant ses athlètes du sexe) et

gaspillé son argent des nuits durant à jouer au poker dans la cuisine en compagnie de son chauffeur, de son cuisinier et de sa domestique.

Elle traîna Daisy devant les tribunaux de Los Angeles. À l'issue d'un véritable pugilat – avec même un manteau de fourrure de chat brandi comme pièce à conviction, les accusations scabreuses fusant de chaque camp – Miss DeVoe fut emprisonnée pour avoir prélevé des sommes importantes sur le compte en banque de sa patronne.



Rough House Rosie de Frank R. Strayer, 1927

La victoire de Clara était amère : tous ces titres au fer rouge avaient laissé des traces. La rousse incandescente était devenue encombrante. Elle épousa Rex Bell dans un effort d'apaisement, mais sa carrière dérapa et elle sombra dans la première d'une série de dépressions nerveuses. Avant de se présenter au sanatorium, elle déclara : « Je travaille dur depuis des années, et j'ai besoin de repos. J'envisage un séjour en Europe, pour un an ou plus, lorsque mon contrat arrivera à terme. » Lorsque son contrat arriva à terme quelques mois plus tard, la Paramount, échaudée, ne le renouvela pas.

L'affaire des modulateurs n'avait pas aidé. Son premier film parlant, *The Wild Party* [*Les Endiablées*], tenta de retourner les titres de la presse à son avantage. Dans sa première scène, elle devait surgir dans un dortoir de filles avec la réplique : « Bonjour tout le monde ! » L'ingénieur du son dans sa cabine de contrôle, peu habitué à l'éclat brooklynien de la voix de Clara, n'avait pas diminué les volumes pour l'entrée de la comédienne.

Elle entra, tonna « BONJOUR TOUT LE MONDE ! » – et fit sauter tous les modulateurs de la salle d'enregistrement.

La chute de Clara Bow, emblème de la jeunesse flamboyante pour toute une génération, renforça la réputation de Hollywood comme

étant le lieu où les filles se dévoient. Pour le public, cela ne faisait aucun doute : ce n'était quand même pas dans son paisible petit Brooklyn que Clara avait appris de telles manières ! La ronde des pasteurs, des politiciens et des ligues de moralité reprit les armes, avec toute l'énergie de l'époque anti-Fatty : encore une icône descendue en flammes. Après que Clara se fut révélée femme de petite vertu, le Monsieur-Je-Sais-Tout du clergé, Dr S. Parkes Cadman, déclara Hollywood, avec l'irrévocabilité d'un Jugement dernier : « Cimetière de la Vertu ».



Norma Talmadge

SATURNE SUR SUNSET

La grande illusion dorée se déchira dans les grandes largeurs le mardi 29 octobre 1929. Le magazine *Variety* présenta les choses ainsi :

WALL STREET POND UN ŒUF

Décrivant les *golden people* de Hollywood sur une durée de vingt ans, Mae Murray confia : « Nous étions comme des libellules. Nous donnions l'impression de rester suspendus en l'air sans le moindre effort, mais en réalité, nos ailes battaient très, très vite... »

Pour beaucoup d'entre eux, déjà bousculés par l'arrivée du film parlant, ce jour fut un moment de vérité. L'instant fatidique de Solon : « Mais en toute chose, il faut considérer la fin ; car la divinité, après avoir fait entrevoir le bonheur aux hommes, les plonge souvent dans la ruine. »

La débâcle de John Gilbert fut un cas extrême. Il avait été la vedette la mieux rémunérée de l'année 1928, payé dix mille dollars par semaine à la MGM depuis qu'il avait attiré les foules avec *The Big Parade* [*La Grande Parade*]. Après que son aventure avec Garbo fut tombée à l'eau, Gilbert épousa l'actrice de Broadway Ina Claire par dépit amoureux. Il se trouvait au milieu de l'océan Atlantique, de retour d'une lune de miel houleuse, lorsque la bulle éclata.



John Gilbert

Gilbert accosta à New York pour apprendre qu'il était ruiné. Comme beaucoup à Hollywood, il avait investi dans des actions sur marge, victime d'une des crapules financières qui infestaient la colonie du cinéma. (Il eût mieux fait de dormir sur son salaire – tel Emil Jannings qui, pendant sa brève carrière hollywoodienne, avait conservé deux cent mille dollars en liquide fourrés dans son oreiller.)

« Jack » Gilbert pouvait toujours compter sur son contrat « indissoluble » avec la MGM, mais c'était là un maigre réconfort après que son premier film parlant – un navet intitulé *His Glorious Night* – fut qualifié de spectacle « à hurler de rire ».

La première, au Capitol Theater de New York, vit ses admirateurs glousser d'embarras lorsque les haut-parleurs diffusèrent une caricature de sa voix semblable à un petit gémissement monocorde. À vrai dire, le léger ténor de Jack n'était pas si mauvais. Preuve en fut cette comédie remarquable sortie en 1932, *Downstairs* [*Le Nouveau Chauffeur*], écrite par Gilbert lui-même et dans laquelle son élocution est excellente. Mais le mal était fait, et les chroniqueurs et les revues de fans firent courir le bruit que Gilbert était fini. La finesse de son interprétation dans *Downstairs* autorise à prêter foi aux rumeurs selon lesquelles les ingénieurs du son de la MGM, sous les ordres de L.B. Mayer (qui à l'époque voulait détruire sa carrière et s'en débarrasser), déréglèrent les aigus et châtrèrent délibérément sa voix.



Marie Prevost

Jack était un homme simple, pour lequel l'amour de ses admirateurs était devenu un besoin. La rupture, soudaine, fut difficile. Le coup de grâce vint de sa femme. Tandis que l'étoile d'Ina Claire montait, pimbêche, au Paradis du parlant en raison de son impeccable diction à la Beacon Hill, l'étoile de Gilbert retombait. Ina n'hésita pas à remuer le couteau dans la plaie en le lui rappelant sans cesse. Jack se vengea sur l'alcool fort, tout juste légalisé, imité par Marie Prevost, une autre star du film muet avec quelques difficultés « vocales ». Ses airs romantiques juraient avec son parler coin-coin du Bronx, et la blonde Marie noyait son chagrin dans le bourbon. Jack et Marie se livrèrent à une course à la mort par l'alcool que Jack « remporta » en 1936. Marie traîna jusqu'en 1937, quand son cadavre à moitié dévoré fut découvert dans son appartement sinistre de Cahuenga Boulevard. Le teckel avait survécu en transformant sa maîtresse en hachis.

Hollywood s'est toujours cannibalisée. Le récit de la chute de Gilbert apparut à l'écran en 1937 dans *A Star Is Born* [*Une étoile est née*], quoique la scène de sa mort fût inspirée du suicide par noyade d'un autre comédien au bout du rouleau, John Bowers.

Ce fut aussi un moment de vérité pour les responsables des sociétés de production. La fraude n'était pas l'exclusivité de Wall Street. En 1930, William Fox fut accusé d'« abus d'autorité, manipulation d'actifs et détournement de fonds » et mis à la porte du magnifique studio qu'il avait créé. Le fougueux Adolph Zukor, qui, dans les années 1920, avait extrait des montagnes de la Paramount une fortune personnelle de quarante millions de dollars, se retrouva au bord de la faillite. Hearst lui-même était dans de sales draps, et ce fut au tour de Marion

de le tirer d'affaire.

Comme le reste du pays, Hollywood devait se rendre à l'évidence – « la fête la plus grandiose et la plus tapageuse de l'histoire » était finie. Beaucoup des cent millions d'habituez des salles de cinéma en 1929 étaient passés des files d'attente de l'écran d'argent à celles de la soupe populaire. En 1930, la fréquentation des cinémas avait chuté de quarante pour cent. Certaines salles agitèrent des offres désespérées : soirées vaisselle, deux entrées pour le prix d'une, doubles séances et « bons pour une ondulation Marcel gratuite pour ces dames ». Mais à l'aube lugubre de la Grande Dépression, les attrape-nigauds ne suffirent pas à faire revenir les fidèles. Trop d'usines avaient fermé.

Des publicités financées par le *All-Year Club of Southern California* apparurent dans les revues nationales : « Venez passer de magnifiques vacances en Californie. Déconseillez à quiconque d'y venir à la recherche d'un emploi sous peine de déception ; mais pour les touristes, les attractions sont sans limites. »

Hollywood, en dépit des bouleversements liés à l'arrivée du parlant et des conséquences du Krach, fit son état des lieux et s'en sortit. Le mythe du Pays du Cinéma prit une raclée au passage. Le *star system* survécut (la MGM lança son slogan « Plus d'étoiles qu'il n'en existe au Paradis ») mais les stars elles-mêmes se demandaient combien de temps elles tiendraient en orbite.



Louise Brooks

Vingt-six nouvelles stars du cinéma parlant avaient fait leur apparition en 1931 ; il n'en restait que trois de l'équipe stellaire de

1921. La carrière de Gilbert n'était pas la seule à partir à vau-l'eau. Ses confrères en désarroi se nommaient Conrad Nagel, Charles Farrell, Buddy Rogers et William Haines. Ramon Novarro, éternel dramaturge, « se retira » dans un monastère pendant quelque temps.

Les temps étaient également durs pour les déesses du muet : Billie Dove, Colleen Moore, Corinne Griffith et Norma Talmadge étaient sur le déclin. Certaines, comme Talmadge, firent semblant d'être « trop riche pour s'en soucier ».

Pour d'autres de ces beautés, l'éclipse fut brutale. Louise Brooks, une des apparitions les plus ravissantes que l'écran ait jamais connue, dégringola en une chute vertigineuse du sommet de la gloire à la caisse d'un magasin Macy's. D'autres connurent un sort bien pire. Mae Murray, la princesse Mdivani millionnaire *de luxe*, fut abandonnée par son époux à la noblesse douteuse quand elle se retrouva ruinée. À l'issue d'une période de malheurs, elle fut arrêtée pour vagabondage lorsqu'on la découvrit une nuit endormie sur un banc à Central Park.



Mae Murray

Les grandes icônes des années 1920, Mae Murray entre autres, considéraient leur statut de star comme un véritable droit divin. Mae ne fut pas la seule à vouloir s'élever au-dessus des simples mortels en épousant un titre. Gloria Swanson devint marquise de la Falaise de Coudray : Pola Negri (née Apolonia Chalupec) échangea son titre de comtesse Domska pour celui de princesse en épousant le dernier Mdivani encore disponible, le prince Serge. Quelques années plus tard, elle fut plaquée à la fois par le prince, la Paramount et la popularité.



Joan Crawford : croire en soi

LE DOUTE

William Blake l'a bien formulé : « Si une étoile venait à douter, elle s'éteindrait aussitôt. » Avec le Krach, c'est ce qui est arrivé à Hollywood. Puissance dix.

L'épreuve s'avéra trop rude pour nombre des Grands d'autrefois. Plutôt que de vivre parmi les décombres, ceux-là choisirent d'en finir. Certains firent de leur suicide un *tableau* dramatique – des dieux massacrés de leurs propres mains chacun sur son étrange autel particulier. C'est à cette époque que l'expression *has-been* fut formulée pour la première fois. Une étiquette dont il était difficile de se débarrasser, qu'elle eût été attribuée justement ou non.

Certaines des « Lucky Stars » qui réussirent à sortir indemnes du double holocauste Film Parlant/Krach Boursier veillèrent à afficher une indifférence appuyée aux sombres réalités. L'audacieux canon Joan Crawford fut l'une d'elles.

En 1932, au plus profond de la Dépression, Crawford considéra qu'il était de son devoir de relever le moral de la nation en publiant dans *Photoplay* un manifeste publicitaire intitulé « Dépensons ! » – déclaration provocatrice des droits de la star. En réponse à la grogne montant dans tout le pays à l'encontre des stars du cinéma aux salaires jugés parfaitement excessifs, Joan répondit que la star se devait de maintenir le niveau de vie auquel le public associait son rang. Avec une volonté de fer, elle doit s'entourer du summum du luxe, se recouvrir de fourrures chics, de bijoux éblouissants, d'une garde-robe sans cesse renouvelée de créations fabuleuses. Ainsi, et seulement ainsi, les fans seront satisfaits et le dollar restera en circulation.

Courageuse, Joan exhorta ses fidèles à en faire autant : « Moi, Joan Crawford, je crois au dollar. Tout ce que je gagne, je le dépense ! »

Pour Joan, au moins, c'était la perpétuation religieuse du mode de vie hollywoodien – demeures somptueuses, automobiles et articles de luxe en cascade, la vie en dehors des studios comme un tourbillon de cocktails, de sorties nocturnes médiatisées et de rendez-vous galants.



Dancing Lady, 1933

Elle jouait le jeu à fond. Elle-même, comme les autres, s'était penchée au bord du gouffre, et y avait croisé le regard de l'Oubli. Joan savait d'où elle venait et il n'était *pas question* qu'elle y retourne.

Le Krach entama l'assurance dorée de Hollywood. Dans la douce nuit de leurs âmes vermeilles, les étoiles survivantes – et Crawford parmi elles – savaient qu'un corps étranger avait grimpé jusqu'à leur firmament : une vermine nommée *Angoisse*.

Le scandale frappa les trois coups en 1930 avec la bataille judiciaire féroce opposant Clara Bow et Daisy DeVoe. Mais le spectacle se tint dans une salle à moitié vide. La presse à sensation avait beau étaler le détail des aventures de Clara Bow, le pays était trop assommé pour s'en préoccuper. L'Affaire Clara n'était qu'un clin d'œil inopportun vers le passé d'une beuverie qui avait laissé tout le monde avec la gueule de bois.

En 1931, quand Clara fit sa première dépression, beaucoup de ses anciens fidèles étaient occupés à chercher du travail. Tandis que Clara récupérait dans une maison de repos, des millions de gens affrontaient un air du temps autrement plus rude qu'un air de jazz. Malgré le

brillant retour de Clara au cinéma parlant l'année suivante, *Call Her Savage* [*Fille de feu*] ne lui sauverait pas la mise. Clara était obsolète, et la douleur de ce constat la rendait folle. Retour au sanatorium, calmée dans des draps passés à l'eau glacée.

Clara serait bientôt rejointe au sanatorium par Buster Keaton, désorienté par les traumatismes conjoints de l'arrivée du son, de la perte du contrôle artistique de ses films, des difficultés conjugales et de l'alcool.



Jean Harlow, femme fatale

SABORDAGES

Les stars que leurs nerfs à vif conduisaient à la clinique psychiatrique, tels Clara Bow et Buster Keaton, faisaient moins de bruit dans leur chute que ceux qui écrivaient leur propre fin. Plutôt que d'affronter la vie ailleurs qu'au sommet, Milton Sills choisit d'y mettre le point final en 1930 en précipitant sa dernière limousine dans le Virage de la Mort de Sunset Boulevard. L'excellente actrice Jeanne Eagels opta pour une surdose d'héroïne. Robert Ames s'asphyxia au gaz en 1931. Karl Dane se mit un revolver sur la tempe en 1932.

Le Père Confesseur de Hollywood fit de même en 1932, avec le suicide le plus retentissant de la décennie. La nature compatissante de Paul Bern, qui lui avait valu cette appellation, était peut-être bien l'une des raisons pour lesquelles Jean Harlow épousa cet intellectuel au physique peu engageant, de vingt-deux ans son aîné. Il était l'assistant de Thalberg à la MGM et avait contribué à introduire Jean à Culver City.



Jean Harlow

Le couple mal assorti se maria le 2 juillet 1932. Deux mois plus tard, le 5 septembre 1932, le majordome découvrit le corps de Bern dans la chambre toute blanche de son épouse, dans leur demeure de Benedict Canyon. Il était nu, affalé devant un miroir de plain-pied, trempé du parfum préféré de Jean, Mitsouko, une balle de trente-huit dans la tête et l'arme reposant à ses côtés. Jean se trouvait chez sa mère.

Le majordome, au lieu de prévenir la police, téléphona à la MGM.

Louis B. Mayer et Thalberg furent bientôt sur les lieux. Mayer y trouva un mot rédigé de la main de Bern, posé sur la coiffeuse de Jean :

Ma chère et tendre,

Ceci est malheureusement le seul moyen de remédier à tout le mal que je t'ai fait, et de me laver d'une humiliation abjecte. Je t'aime.

Paul

Comprends bien que ce qui s'est passé hier n'était qu'une comédie.

Paul, vraisemblablement, avait eu un « souci » et tenté un rapport sexuel par des moyens artificiels : un faux phallus réaliste. Mayer empocha le mot et, lorsque la police finit par arriver deux heures et demie plus tard, ne le lui remit que sur l'insistance du publicitaire de la société de production, Howard Strickling.

Le lendemain, Dorothy Millette, aspirante starlette blonde et première épouse de Bern, se noyait dans le fleuve Sacramento.

Deux comédiens désuets et devenus alcooliques moururent noyés, eux aussi. John Bowers s'en alla nu dans les vagues de Malibu ; James Murray se jeta tout habillé dans l'East River. George Hill, le talentueux réalisateur de *The Big House*, se fit sauter la cervelle avec un fusil de chasse en 1934.

Le suicide de Lou Tellegen en 1935 n'était pas inédit : son harakiri, atroce, pratiqué à l'aide d'une paire de ciseaux en or, imita celui de Max Linder dix ans plus tôt. Ces ciseaux, gravés du nom de Tellegen, avaient servi les années précédentes à découper les articles couvrant sa carrière d'acteur comme vedette aux côtés de Geraldine Farrar, ainsi que leur liaison puis leur mariage, très médiatisés. Tombé aux oubliettes en 1935, Lou éparpilla autour de lui les épaisses piles de coupures de presse jaunissantes témoignant de ses heures de gloire, y ajouta toutes ses photographies les plus flatteuses, et les affiches fanées de ses triomphes, *The Long Trail* et *The Redeeming Sin*. Nu au centre de ce cercle narquois, accroupi à la japonaise, il foudroya son obsolescence de violents coups de ciseaux dans le ventre et dans la poitrine. Lou fut retrouvé éviscéré, le cœur à nu, ses souvenirs pitoyables dans un bain de sang.



Gwili Andre

Des coupures de journaux eurent aussi leur rôle dans le suicide de l'exquise Gwili Andre, mannequin et starlette ratée qui avait recueilli quelques bons centimètres de couverture médiatique mais à peine quelques mètres de celluloïd. Gwili fut retrouvée calcinée sur le bûcher de sa vaine publicité.

Une mode fut lancée par Peg Entwistle, qui grimpa les pentes abruptes du mont Lee jusqu'aux lettres de Hollywood – qui dans les années 1930 épelaient en grand le nom de l'aventure immobilière malheureuse de Mack Sennett, HOLLYWOODLAND –, puis en escalada la treizième (Peg avait eu un petit rôle dans *Thirteen Women*, « Treize femmes », mais aucune offre n'avait suivi). Elle n'avait plus la force de faire face à l'indifférence de la Ville de Pacotille. Peg plongea vers sa fin. D'autres starlettes désenchantées lui emboîtèrent le pas, et les lettres de Hollywood devinrent une porte de sortie notoire.

Le Séconal se révéla un somnifère à succès, et emporta le charmeur de la Warner, Ross Alexander, en 1937, puis le réalisateur Tom Forman en 1938.

BABILLAGE BABYLONE

Hormis les scandales qui atterrirent dans les colonnes de la presse, Hollywood ne manqua jamais de ses propres histoires sensationnelles, confinées dans le Saint des Saints, papotages qui égayèrent l'ennui entre deux prises mais n'eurent jamais droit au projecteur d'une chronique mondaine. L'insécurité de la Dépression réveillait le pire chez la déesse Vipère : des stars s'en prenaient à d'autres stars, des réalisateurs s'emportaient contre d'autres réalisateurs, des producteurs incendiaient le premier venu.

Le moulin à calomnie travaillait tard, dans des lieux de la vie nocturne nommés Trocadero, Cocoanut Grove, Casanova, Cotton Club, Hawaiian Paradise, Club Marti, Bali, Club Esquire, Century Club et Famous Door. Les langues fourchues se déliaient dans des bars tels que le Beachcomber, le Seven Seas, le Tropics, le Bamboo Room, le Swing Club et le Cinebar. Les ragots homos fusaient au Mary's, le bar lesbien de Sunset Strip, ainsi qu'au numéro d'en face, un peu plus haut, le Café Gala, un autre chez-soi pour Cole Porter et Cecil Beaton. On engloutissait les dîners comme les réputations aux Brown Derby, Cock and Bull, Avdeef's, La Golondrina, Victor Hugo, Chasen's, Cinegrill, Biltmore, Gotham, Musso-Frank's et La Maze. Dans ces Banquets de la Réputation, tout Hollywood était une proie légitime.

Les « sujets » où image publique et vie privée se contredisaient violemment étaient les plus prisés. Ainsi du fameux duo amoureux de Charlie Farrell et Janet Gaynor, qui la révélait plus virile que lui. Des mariages comme ceux de Farrell avec Virginia Valli ou de Gaynor avec Adrian furent qualifiés de « tandems ambigus » – de maquillages « Lavande ».



Mary Nolan

Le venin s'en prenait aussi à tout ce qui était privé et quelque peu singulier, ainsi les tendances sadiques de Stroheim, Selznick, Victor McLaglen ou Wally Beery, ou les penchants masochistes de Jannings, Laughton ou encore de la démente et superbe Mary Nolan, surnommée *la belle masochiste*. (Mary fut autrefois la célèbre Imogene Wilson, une Ziegfeld Girl dont les psychodrames SM en compagnie du comique Frank Tinney avaient scandalisé la ville de New York.) À Hollywood comme à Gotham, Mary révélait la part de sadisme chez les hommes, souvent au point de pouvoir exiger la Revanche du M, comme lorsqu'elle traîna un producteur devant les tribunaux en 1935 et lui demanda cinq cent mille dollars pour l'avoir *trop* bien malmenée.

L'organe était, de même, un thème populaire. Chaplin et Bogart figuraient en tête de liste des hommes que la nature avait gâtés ; une attention égale était dévolue à la mesure inverse. On s'échangeait les noms de ces déesses de l'amour dont la dévotion à Priape nécessita qu'une intervention chirurgicale leur « reprît » le con. Les traits d'esprit d'une Lombard ou d'une Bankhead transformaient la boucherie en cocasserie.

Le thème de l'homosexualité, réelle ou supposée, avait beaucoup de succès. Peu de gens au studio Fox n'avaient pas eu vent du favoritisme homosexuel du réalisateur F.W. Murnau quand il s'agissait d'un casting. La mort de Murnau en 1931 suscita une véritable marée de spéculations.



Friedrich Wilhelm Murnau

Murnau avait embauché comme valet un charmant garçon philippin de quatorze ans nommé Garcia Stevenson. Le garçon était au volant de la Packard quand la tragédie eut lieu. Les *méchantes langues* de Hollywood racontèrent que Murnau gratifiait Garcia d'une gâterie au moment où le véhicule était parti dans le décor. Seules onze âmes courageuses (parmi lesquelles Garbo) se rendirent aux obsèques. Farrell et Gaynor, qui avaient tourné sous la direction de Murnau dans trois grands films, ne lui rendirent pas le moindre hommage. Garbo commanda un masque mortuaire de Murnau, et la Suédoise solitaire conserva ce souvenir du génie allemand sur son bureau durant toutes les années qu'elle passa à Hollywood.

La discrétion naturelle de Garbo contribuait à tenir les ragots à distance. Des rumeurs occasionnelles circulèrent cependant sur son « amitié » avec l'auteur Salka Viertel.



Marlène Dietrich

L'arrivée de Marlene Dietrich alimenta davantage de conversations. Joyeuse bisexuelle et gourmande d'amours aux dires de tous, Marlene fit jacasser les pies tout au long des années 1930. Son grand nombre de petites amies fut surnommé « L'Atelier Couture de Marlene ». Elles n'étaient pas lesbiennes, comme l'équipe de Nazimova, simplement de chouettes nanas qui, comme Marlene, marchaient à voile et à vapeur. Il fut attribué à Marlene une liaison amoureuse passionnée avec sa consœur et star de la Paramount Claudette Colbert, et une autre avec Lili Damita. La vision de Marlene en costume d'homme s'avéra irrésistible pour certains membres des cercles internationaux : l'auteur Mercedes d'Acosta et la millionnaire Joe Carstairs, toutes deux déjà très à l'aise en tenue masculine. Elles firent le pèlerinage à Hollywood afin de présenter leurs respects à « l'Ange Bleu ». C'est en 1932, aux débuts de son Atelier Couture, que Marlene commença à se « travestir » hors écran ; une mode à l'échelle nationale, la femme-en-pantalon, était née.

L'allure androgyne de la Marlene « travestie » fut magnifiée par son Pygmalion, Josef von Sternberg, qui parvint à insérer une scène avec Marlene habillée en homme dans chacun des films qu'ils réalisèrent ensemble. Que leur aventure fut une aventure de l'esprit, de l'art et de l'artifice, cela ne fait aucun doute. Le fétichisme

marlenien de Sternberg ne fut pas apprécié de tous. *Vanity Fair* écrivit après la sortie de *The Scarlet Empress* [*L'Impératrice rouge*] : « Sternberg délaisse sa manière habituelle au profit d'une petite fantaisie, concentrée sur les jambes en soie et les fesses en dentelles de Dietrich, dont il a fait une traînée de la Paramount. De son propre aveu, Sternberg est à la fois un homme de méditation et un homme d'action : mais au lieu de contempler le nombril de Bouddha, sa persévérance ombilicale demeure fixée sur celui de Vénus. » Mme von Sternberg désapprouva, elle aussi, et demanda le divorce, déclarant Marlene responsable d'avoir « aliéné l'affection de son mari ».

Marlene deviendrait par la suite une légende, avec d'autres amants, hommes et femmes, d'autres réalisateurs, d'autres chefs-opérateurs. Dans les années qui suivirent, quand l'un de ces derniers se montrait incapable de l'éclairer convenablement, la beauté glamour quasi éternelle grommelait : « Joe, où es-tu ? »

LE RAGOT PASSAGE SECRET DE LA MALVEILLANCE

Los Angeles Examiner, dimanche 23 janvier 1938

LE RAGOT, écrit George Eliot, « n'est que preuve du mauvais goût » de celui qui le formule, une vérité qui ne pêche que par euphémisme.

Le ragot peut être de mauvais goût, mais aussi bien plus et PIRE.

Il peut être indélicat et inconsideré.

Il peut être également malveillant et CRUEL.

Le ragot peut clouer l'innocence au pilori, anéantir la repentance, décuplant le mal au-delà des frontières de la raison et de la justice.

La première et MEILLEURE des trois mises en garde ancestrales contre le ragot fut :

« Ne pas dire le mal ! »

Les deux autres, nous en souvenons tous, sont de ne pas ENTENDRE le mal ni le VOIR.

Appliquées avec sagesse, ces mises en garde constituent un principe sain.

Il n'est pas sage, bien sûr, de laisser le silence, la cécité et la surdité PERMETTRE le mal.

La malice, la corruption et la violence sont des maux contre lesquels aucun homme, fût-il sage, vertueux ou pragmatique, ne saurait lutter à l'aide d'une langue silencieuse, d'oreilles sourdes et d'yeux fermés.

RECONNAÎTRE le mal, c'est s'armer de la VÉRITÉ, et le courage de DIRE et d'ENTENDRE la vérité est essentiel pour triompher du mal.

Ainsi la philosophie ancienne entendait-elle vraisemblablement ne laisser ni liberté ni place au mal et à ceux qui le font.

Plus vraisemblablement encore, elle entendait être une mise en garde contre la progression du mal qui se propage par des réflexions cruelles sur les actes répréhensibles ou par la déformation de la vérité.

En d'autres termes, le RAGOT – répétition malveillante de ce qu'il

eût mieux valu taire ou qui n'EUT JAMAIS LIEU.

Le ragot est une pierre qui roule et qui AMASSE la mousse.

Il grossit telle une boule de neige qui dévale une pente, tel le nez de Pinocchio qui GRANDISSAIT à chaque mensonge.

Comme l'écrit Alexander Pope :

« Les bruits semés s'amplifient à mesure qu'ils s'étendent,
La nouvelle n'est pas contée qu'on veut déjà la répandre ;
Et chacun ajoute à l'écho qu'il propage,
Et chacun l'entend dans un sens plus large. »

Le ragoteur ne saurait se défendre en affirmant que ses INTENTIONS ne sont pas mauvaises. Même en ne faisant que relayer le mensonge, il perpétue la cruauté.

Le ragoteur se défend presque toujours en expliquant qu'il n'est pas à l'ORIGINE de la rumeur.

Qu'importe l'origine d'un acte de cruauté quand on est SOI-MÊME cruel, dénué de compassion et de pardon ?

En vérité, l'origine du ragot est souvent voisine de l'innocent et de l'inoffensif.

La malveillance qu'il amasse constitue la mousse du mensonge qui inévitablement se fixe sur la pierre roulante du ragot et de la rumeur.

Une langue négligente émet des conjectures sur ce qui est POSSIBLE.

Une oreille négligente oublie ce qu'est l'IMAGINATION, elle l'interprète et la répète comme FAIT ÉTABLI.

Et peut-être une grande réputation s'en trouve-t-elle irrémédiablement détruite, ou une grande figure définitivement perdue.

Un honnête homme ne saurait prendre à la légère l'importance de MESURER LA VÉRITÉ de ce qui est vu, entendu et dit.

Les mensonges imposés à l'esprit du peuple servent les fins immorales de ses ennemis.

Des propagandistes, qui savent occuper une langue qui n'a rien à dire, se retrouvent avec le pouvoir de briser des vies innocentes et détruire des industries, des communautés et même des nations.

Le ragot est le passage secret par lequel la haine, le soupçon et

l'intolérance, sources des souffrances du monde et d'un grand nombre de ses guerres, gagnent l'esprit de ceux qui NÉGLIGENT LA VÉRITÉ.

Vous devez CONNAÎTRE LA VÉRITÉ de ce que vous voyez et entendez afin de savoir si ce que vous DITES est vrai.



Mae West

LE MONSTRE MAE

Mae West arriva à Hollywood avec une réputation de Mauvaise Graine de Broadway, suite à des pièces comme *Sex* qui lui avaient valu quelques ennuis et huit jours derrière les barreaux. À son arrivée en 1932, elle déclara, malicieuse : « Je ne suis pas une petite fille venue d'une petite ville pour percer dans une grande. Je suis une grande fille venue d'une grande ville pour percer dans une petite. »



Mae West : déjà une star

Signer Mae fut un pari qui rapporta gros à la Paramount. Elle vola la vedette grâce à un second rôle dans *Night After Night* [*La Nuit suivante*], puis fit une scène aux patrons du studio afin d'avoir les mains libres pour la suite. Son premier rôle comme tête d'affiche, dans *She Done Him Wrong* [*Lady Lou*], adapté de sa propre pièce intitulée *Diamond Lil*, battit les records au box-office en 1933.

Le film engrangea deux millions de dollars en trois mois et sauva la société de la faillite.

Variety résuma le film : « Miss West, en capelines, robes étroites et tant de bijoux qu'elle ressemble à un hortensia en culotte bouffante, chante "Easy Rider", "A Guy What Takes His Time" et "Frankie and Johnny". Le tout avec des paroles relativement innocentes – quoique

Mae serait incapable de chanter une berceuse sans la rendre sexy... Pleine de bons moments, toute la mise en scène repose sur la personnalité de la star de *Sex*, qui envoie chaque pique et chaque répartie avec un style qui sera bientôt imité par d'autres... La façon dont elle traite ses amants, passés, présents et potentiels, fait tout le film. »

Mae ne mit pas tout Hollywood à ses pieds. Elle trouva une opposante notable en la personne de Mary Pickford, qui déclara de son refuge de Pickfair : « Je passais devant la porte de la chambre de ma jeune nièce – élevée, si vous sachiez, avec tant d'attention – et l'ai entendue fredonner des passages de cette chanson dans *Diamond Lil* – je dis “cette chanson” car même ici, je rougirais d'en citer ne serait-ce que le titre. »



I'm not an angel, 1933

Une réprobation plus violente de son attitude ludique envers le sexe émana du bon cardinal Mundelein de Chicago. Le cardinal somma un de ses prudes de service, le révérend jésuite Daniel A. Lord, de rédiger un pamphlet intitulé « Le cinéma trahit l'Amérique », exhortant la jeunesse catholique à bouder les « films odieux » de Mae West. Tous figureraient désormais sur une liste noire dans le magazine du père Lord, *The Queen's Work*.

Les réactions satisfirent tellement la confrérie catholique qu'elle décida d'étendre son boycott anti-sexe au niveau national. Bernard J. Sheil, évêque auxiliaire, mit sur pied un groupe de pression : la Légion Nationale de la Décence fut formée en octobre 1933, six mois après la sortie de *She Done Him Wrong*. Les gradés de la Légion évoquèrent la menace incarnée par Mae West comme l'une des principales raisons rendant « nécessaire » leur organisation.

Après *She Done Him Wrong*, Mae enchaîna avec son plus gros succès : *I'm No Angel* [Je ne suis pas un ange].



Klondike Annie, 1936

Le tour de vis se fit sentir à son troisième long métrage. Quand d'immenses affiches furent installées sur Broadway pour la promotion de *It Ain't No Sin* – « C'est pas un péché » – une équipe de prêtres vint y manifester en brandissant des pancartes répondant succinctement : « SI. »

Les Légionnaires de la Décence obtinrent une victoire mineure ; le titre fut modifié, et devint *Belle of the Nineties*. Le responsable de la publicité de la Paramount, qui avait planché sur un coup promotionnel farfelu, se retrouva avec cinquante perruches sur les bras, entraînées à répéter sans arrêt « C'est pas un péché, c'est pas un péché... »

À ce stade, le père Lord était parti faire la mouche du coche à Hollywood, où il rencontra Hays pour lui enseigner les rudiments de la censure. Il dépoussiéra sa vieille liste de « Ne pas » et, avec l'aide d'un catholique laïc nommé Martin Quigley, établit une nouvelle série de restrictions ridicules sous le titre : « Un code pour régir la réalisation cinématographique. » Cette monstruosité compilait cent manières différentes de nettoyer le cinéma. Les taches morales les plus tenaces furent confiées à Hays et Joseph I. Breen fut chargé de faire appliquer le Code à l'aide d'une nouvelle arme : le Sceau de la Pureté. Aucun film ne pourrait être projeté sans.

La guerre opposant Mae aux super-censeurs débuta pour de bon à l'été 1934, quand sa réplique à l'adresse d'un gangster fit bondir les nouveaux gardiens de la vertu américaine : « C'est un flingue que t'as

dans la poche, ou t'es simplement content de me voir ? »



Every Day's a Holiday, 1937

Pendant le tournage de *It Ain't No Sin*, l'administration Hays avait posté un « surveillant » sur le plateau pour y superviser le texte et les manières de Mae. Pour embêter le pudibond, Mae lui joua un petit tour. Elle inventa une menace d'enlèvement et s'entoura d'une troupe de « gardes du corps » culturistes qui la suivaient entre les prises jusque dans sa loge luxueuse. Pendant que le « surveillant » enrageait, Mae accrocha à sa porte un panneau *Ne pas déranger – sauf en cas d'incendie* ».

Malgré l'omniprésence du prude, Mae put servir à la sauce West des répliques telles que « Mieux vaut être regardée qu'entraînée » et « Un homme à la maison en vaut deux dans la rue. »

Hearst emboîta le pas en 1936 lorsqu'une plaisanterie de Mae à propos de sa sacro-sainte épouse, Marion, provoqua son ire. Avec *Klondike Annie* en ligne de mire, les publications Hearst qualifièrent Mae de « monstre de lubricité » et de « menace pour l'institution sacrée de la famille américaine ». Elles ajoutèrent : « Ne serait-il pas temps que le Congrès s'occupe de Mae West ? » (On vit une Marion pompette s'amuser comme une folle à la première de *Klondike Annie* ; elle ne comprit jamais ce qui avait pu mettre « Sac à patates » dans une telle colère. Hearst était en rogne suite à une remarque de Mae au sujet des talents d'actrice de Marion. Le grand monsieur se trouvant dans l'impossibilité d'exposer au grand jour les raisons de son courroux, il dirigea sa rage contre la « concupiscence » des dialogues de Mae à l'écran, des traits d'esprit qui nous paraissent aujourd'hui bon enfant, comme : « À choisir entre deux maux, je choisis toujours celui que je n'ai encore jamais essayé. » Il feignit aussi d'avoir pris ombrage de la manière dont Mae détourna le cantique d'une réunion

pour le renouveau spirituel : « Mieux vaut donner que recevoir. » Il ordonna que la promotion de ses films soit bannie de tous ses journaux.)



My little Chickadee, 1940

Quoi que le monstre Mae suggérât à l'écran, sa vie privée était la discrétion même. Quand il lui arrivait de mettre la main sur un homme à son goût, c'était généralement un boxeur, un culturiste ou quelque autre incarnation musclée du beau mâle. C'étaient ces hommes-là, de préférence aux membres de sa profession, qu'elle admettait dans l'intimité de son boudoir nacré. Les rideaux étaient tirés – et plutôt deux fois qu'une. Mae respectait l'intimité des autres, et voulait qu'on respecte la sienne. Elle restait à l'écart du tourbillon mondain des soirées hollywoodiennes et n'apparaissait en public qu'en de rares occasions, aux combats de boxe d'un de ses favoris, accompagnée de son vieil ami et agent Jim Timony.

Malgré tout, Hearst et la Légion sollicitèrent l'administration Hays sans relâche afin qu'elle harcèle la comédienne sur le tournage de *Every Day's a Holiday* [*Fifi peau de pêche*]. Ces saillies furent coupées : « Je ne le laisserais jamais me toucher, même avec une perche de trois mètres » et « Je ne lèverais même pas mon voile pour un type pareil. »

Hearst s'arrangea avec Breen pour que soit publiée dans le *Motion Picture Herald*, fondé par Quigley, une liste des stars que les exploitants de salles considéraient prétendument comme les poisons du box-office. Cette liste noire bidon avait pour objectif d'évincer les acteurs « désobéissants » et ceux qui, victimes de la rumeur ou d'un caprice du censeur, étaient jugés « indésirables ». Longue d'une page, la liste comprenait les noms de sujets « difficiles » tels que Katherine Hepburn et Fred Astaire, et de « femmes de mauvaise vie » comme

Marlene Dietrich et Mae West. En réalité, les films de Mae West continuaient à avoir du succès, mais la manœuvre laissa des traces. Lorsqu'il fut question de renouveler son contrat en 1938, une fois achevé *Every Day's a Holiday*, la Paramount se défila et laissa les pudibonds avoir le dernier mot. Son travail expurgé, les films que Mae réalisa par la suite avec d'autres studios perdirent en qualité.

RHAPSODIE EN BLEU

Les années 1930 comptèrent une autre de ces icônes féminines avec un fort penchant pour les hommes, une femme raffinée, posée, beauté aux cheveux auburn avec une voix gutturale et sensuelle : Mary Astor, une des grandes actrices de genre au cinéma.



Mary Astor glamour

Depuis son enfance, le meilleur ami et confident de Mary était son journal. Elle lui disait tout, et prenait grand plaisir à coucher sur le papier une expérience sublime dont le souvenir était encore vif. Elle pouvait ainsi revivre ces moments et mettre en exergue les points culminants de son existence. Son journal avait une reliure bleue, ses pages étaient couvertes d'une écriture fine, fluide et ultra-féminine, où les graphologues ont reconnu une absence d'inhibition remarquable. Son contenu était aussi libre que son style. Le volume de l'année 1935 couvrait ses rendez-vous extraconjugaux avec le spirituel dramaturge George S. Kaufman, avec qui elle entretenait des rapports exquis ; il est curieux qu'elle n'en ait pas mieux gardé le secret.

Mary conservait le livre bleu dans un tiroir de sa chambre, parmi ses sous-vêtements. Un jour, son mari médecin était à la recherche d'une paire de boutons de manchette égarés. Quand le Dr Franklyn Thorpe ouvrit machinalement le volume à la couverture de cuir, son œil tomba sur un passage d'admiration extravagante :

« (...) une endurance remarquable. Je ne sais pas comment il fait ! »

L'admiration n'était pas pour le Dr Thorpe.

En tournant les pages, il apprit que l'homme à l'endurance si extraordinaire était l'affable Kaufman, figure du tout New-York. Mary et lui s'étaient rencontrés à l'Algonquin au cours de l'été 1933, lors d'un petit séjour qu'elle s'était offert à New York pour y faire les magasins. Cela signifiait que le bon docteur était bel et bien cocu depuis seize bons mois. Mary décrivait sa première rencontre avec son futur amant (présenté par son amie Miriam Hopkins) en des termes élogieux :

Sa première initiale est G. – George Kaufman – et j'ai eu un véritable coup de foudre. Je l'ai rencontré vendredi (...) Samedi il m'a téléphoné à l'Ambassador et nous sommes allés déjeuner au Casino où nous avons passé un moment tout à fait charmant !

Après une représentation du *Of Thee I Sing* de Kaufman au Music Box Theatre, Mary et George passèrent les soirées suivantes en virées nocturnes – dancings, tripots, fêtes dans des appartements de luxe. Les yeux du médecin désabusé faillirent quitter leurs orbites à la lecture du compte rendu personnel du parcours sexuel de son épouse :

Lundi – nous nous sommes éclipsés d'une soirée ennuyeuse... il faisait très chaud alors nous avons pris un taxi et avons fait quelques tours dans le parc et c'était... enfin, le parc... et il m'a tenu la main et m'a dit qu'il voulait m'embrasser mais il ne l'a pas fait...

Mardi soir nous avons dîné au Twenty-One et alors que nous étions en route pour aller voir *Run Little Chillun*, là, il m'a embrassée – et je ne dois pas être la seule à mal me souvenir du spectacle. Nous nous sommes fait du genou pendant les deux premiers actes, et ma main a passé le troisième dans le siège d'à côté... Cela faisait des années que je n'avais pas touché un homme dans un lieu public, mais je me suis laissé emporter...

Ensuite nous avons pris un verre quelque part, puis nous nous sommes rendus dans un petit appartement de la 73^e Rue où nous pouvions être seuls, et ça a été beau et palpitant. Une fois qu'il a posé ses lunettes, George est un homme bien différent. Ses capacités de récupération sont surprenantes, et nous avons fait l'amour toute la nuit... Tout s'est passé à merveille, et nous avons partagé notre quatrième orgasme à l'aube...

Je n'ai pas vu grand monde à part lui durant mon séjour – nous avons vu tous les spectacles à l'affiche, partagé d'excellents moments, et nous sommes souvent rendus dans la 73^e où il m'a baisée à n'en plus savoir qui j'étais...

Un matin vers quatre heures, nous mangions un sandwich chez Reuben's et le jour commençait à se lever, alors nous avons fait un tour en taxi dans le parc, les oiseaux se mettaient à chanter, il faisait doux et humide, et c'était assez féérique de se caresser et de s'embrasser à pleine bouche... comme ça, au grand jour...

Aucune femme fut-elle jamais plus heureuse ? C'est comme si George était tout le temps en érection... Je ne sais pas comment il fait, il est parfait.

Le Dr Thorpe découvrit ensuite que l'exaltante aventure new-yorkaise avait continué à deux pas de chez lui. Kaufman et Moss Hart passaient quelques jours à Hollywood en février 1934, avant d'installer leurs quartiers d'hiver littéraires à Palm Springs. Un matin, après avoir annoncé à Thorpe qu'elle se rendait à la Warner pour une séance d'essayage de costume, elle courut rejoindre Kaufman à son hôtel :

Lundi je suis allée au Beverly Wilshire où George et moi avons enfin pu nous revoir seuls. Il m'a reçue en pyjama, et nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre. Il était vite fou d'excitation, et en un instant, c'était comme le bon vieux temps... il a arraché son pyjama et jamais personne ne m'a déshabillée aussi vite de toute ma vie... Plus tard nous avons déjeuné au Vendôme, fait un arrêt dans une papeterie... puis retour à l'hôtel. Il pleuvait et c'était très agréable. C'était merveilleux de laisser s'écouler les heures de cette douce après-midi en baisant... Je suis partie vers six heures.

Sur les week-ends à Palm Spring, par la suite :

Passé la journée tranquille au soleil – déjeuner dans la piscine

en compagnie de Moss, George et Rogers – dîner au Dunes – un verre au clair de lune SANS Moss ni Rogers. Ah, la nuit déserte – le corps de George plongeant dans le mien, nus sous les étoiles...

Lorsque Thorpe confronta son épouse à sa découverte, on aurait pu s'attendre à un blanc dans le livre bleu. Mais Mary était impatiente de noter la réaction de son mari :

Il a passé plusieurs jours dans un état lamentable, a utilisé son arme ultime, « *J'ai besoin de toi* », en larmes. Par souci de tranquillité et d'un peu de répit dans tout ce sentimentalisme, je lui ai dit que rien ne changerait pour le moment. Si j'ai dit cela, c'est surtout parce que, très honnêtement, je tiens à pouvoir passer du temps avec George avant qu'il ne reparte sans être toute contrariée – avec une mine de déterrée. Je veux profiter de lui jusqu'au bout tant qu'il est encore là...

Le refus de Mary de mettre un terme à l'aventure incita Thorpe à riposter ; bientôt, on le vit en compagnie de tant de starlettes que ses incartades furent sur toutes les lèvres. Quand Thorpe demanda le divorce en avril 1935, ainsi que la garde de leur fille Marilyn (que Mary chérissait), cela en surprit plus d'un.

Mary ne contesta pas le divorce. Thorpe s'était emparé de son Journal des Révélations avant qu'elle ne quitte leur propriété de Beverly Hills. Les preuves étaient accablantes. Mais elle ne pouvait imaginer être séparée de sa fille. Elle engagea une action réciproque le 15 juillet, afin de conserver la garde de l'enfant.



Mary Astor

Les avocats de Thorpe révélèrent l'existence du journal au premier jour du procès. Le juge, « Goodie » Knight, jeta un œil au livre et le rejeta en tant qu'élément de preuve. Mais les avocats de Thorpe en divulguèrent à la presse des extraits laissant peu de doute quant à la teneur de l'ensemble ; entre autres le passage de la « nuit déserte... » qui entra dans le folklore. La presse à scandale assura une couverture complète de l'affaire du journal, avec de longs extraits parsemés d'astérisques. Le public prit son pied à combler lui-même les vides.

D'anciens admirateurs rappelèrent une autre *affaire de cœur* passionnée de Mary Astor, une dizaine d'années avant son mariage, quand lors de ses premiers pas de star (pendant le tournage de *Don Juan*) elle avait été la jeune maîtresse de John Barrymore.

La cour en apprit de belles quand la nourrice de la fille de Mary raconta comment les choses se passaient chez Thorpe depuis que Mme Thorpe était partie. Elle décrivit une scène de jalousie entre la starlette Norma Taylor et Thorpe sous les yeux de l'enfant. Au moment de cette scène, Norma portait du vernis à ongle rouge sur les orteils, et rien d'autre. La nourrice rapporta que, non seulement Norma, mais

aussi trois autres danseuses blondes de Busby Berkeley, avaient « dormi dans le lit du docteur » plusieurs nuits d'affilée. Et Thorpe, où était-il ? Sa réponse, pince-sans-rire : « Là, dans son lit, lui aussi ! »

Mary récupéra à la fois la propriété et Marilyn, malgré tout ce que son journal révélait de sa passion pour Kaufman. Mais la cour ne lui rendit pas son cher journal. L'objet fut déclaré « pornographique » et jeté dans le poêle du tribunal.

Il est significatif que ces révélations n'aient pas nui à la carrière de Mary Astor – loin de là. Dix ans plus tôt, n'importe quelle star serait ressortie brisée d'une affaire comme celle-ci, mais la Dépression, quoique douloureuse, avait contribué à développer la maturité du public. Quelques années plus tard, Mary remporterait un de ses plus grands succès dans le rôle de la méchante séductrice du *Faucon Maltais*.

Kaufman avait pris la poudre d'escampette au moment du procès ; il avait préféré suivre tout cela de New York avec Hart. Il esquiva les questions relatives à l'affaire mais, une fois, acculé par des journalistes à l'entrée des artistes du Music Box, il concéda : « Disons que je ne tiens *pas* de journal, *moi*. »



Thelma Todd

GARAGE FATAL

L'année 1935, celle où fut incinéré le journal explosif de Mary Astor, se conclut par une chute sordide – un des meurtres les plus déconcertants de l'histoire de Hollywood. Les crimes élucidés sont généralement classés et oubliés ; ceux qui ne le sont pas laissent une impression de malaise qui colle à la peau. C'est le cas de l'affaire de la Blonde à la crème glacée.



La délicieuse Thelma Todd tournait avec Laurel et Hardy, les Marx Brothers et son amie Zasu Pitts dans une série de comédies désopilantes produites par Hal Roach. Ses fans n'auraient jamais reconnu Thelma dans son rôle ultime, rôle qu'elle ne joua qu'après s'être battue – celui d'un cadavre recroquevillé, sa bouche, sa robe de soirée et son manteau de vison tachés de sang. La domestique découvrit le corps à dix heures trente le matin du lundi 16 décembre, en ouvrant la porte du garage que Thelma partageait avec son amant, le réalisateur Roland West. Ce garage était situé dans le quartier des Palisades, dominant la Pacific Highway entre Santa Monica et Malibu. Le contact de son cabriolet Packard décapoté était tourné, le moteur hors service, et Thelma affalée sur le siège avant. Par une coïncidence macabre, quelques années plus tôt, elle avait joué une scène avec Groucho Marx dans laquelle il prévenait : « Sois sage, fillette, ou je t'enferme dans un garage. »

Le jury, après des semaines d'un casse-tête de preuves contradictoires, rendit un curieux verdict : « Décès par intoxication au monoxyde de carbone. » Ce verdict sommaire laissait de nombreuses zones d'ombre. Si elle était morte asphyxiée, comment les vêtements

de Thelma s'étaient-ils retrouvés à ce point abîmés et chiffonnés ? Qui – ou quoi – lui avait mis le visage en sang ?

Si elle était morte le dimanche matin à son retour du Trocadero, comme l'affirma la police, quid des témoins (parmi lesquels Jewel Carmen, l'épouse de West) qui prétendaient avoir vu Thelma traverser l'intersection de Hollywood et Vine à toute allure au volant de son cabriolet Packard, ce matin-là, aux côtés d'un bel inconnu à la peau foncée ?



Thelma : son dernier rôle

Thelma était devenue la maîtresse de West depuis un moment. Ils géraient ensemble le Roadside Rest, dont Thelma était propriétaire, un café en vogue au bord de la mer, niché sous les Palisades le long de la Coast Highway, non loin de la scène du crime. À l'issue d'un long interrogatoire, West avoua à contrecœur une violente dispute avec Thelma survenue le dimanche au petit matin. Il y avait coupé court en la mettant dehors. Des voisins déclarèrent avoir entendu Thelma lui hurler des obscénités en frappant à coups de poings sur la porte massive de son hacienda. Un examen de la porte révéla effectivement des traces récentes de coups de pied.

L'enquête fit ressortir que son amie intime et partenaire à l'écran, Zasu Pitts, avait prêté des milliers de dollars à Thelma, des sommes englouties par les finances compliquées du Roadside Rest et jamais remboursées à Zasu. Ida Lupino affirma dans son témoignage que, malgré son apparente insouciance habituelle au cours de la soirée du Trocadero, Thelma avait révélé qu'elle trompait West et vivait une aventure exaltante avec un homme d'affaires de San Francisco.

L'avocat de Thelma réclama une seconde enquête qui, selon lui,

aurait renforcé sa propre hypothèse : elle avait été assassinée par un tueur à gages travaillant pour le compte de Lucky Luciano. Luciano plaçait ses pions dans le développement d'établissements de jeu illégaux en Californie. Il avait approché Thelma avec une offre visant à récupérer l'étage de son café pour y installer un casino clandestin et truqué, qu'elle aurait été censée peupler d'une clientèle chic grâce à son réseau d'amis célèbres. L'avocat était convaincu qu'en rejetant l'offre de Luciano, Thelma avait signé son arrêt de mort. Hal Roach, le producteur, devint livide à la simple mention du nom de Luciano. Il finit par persuader l'avocat de laisser tomber.

On soupçonna aussi, quoique ce ne fût jamais prouvé, une sorte de mise en scène orchestrée par West avec l'aide d'une complice qui se serait fait passer pour Thelma. La doublure aurait joué son numéro de cris et de coups sur le pas de la porte pendant que West, à l'intérieur, assommait Thelma, l'installait dans la voiture, mettait le contact et refermait la porte du garage. Selon cette hypothèse, West aurait voulu mettre un terme à une relation qui s'était détériorée avec le temps et exécuter, comme dans son film, *Alibi*, le crime parfait. Aucune preuve tangible ne vint corroborer cette version des faits, mais West (qui avait dirigé Lon Chaney dans *The Monster* [*Le Monstre*] et Chester Morris dans *The Bat Whispers*, un des films de suspense les plus extraordinaires jamais réalisés) ne retoucha jamais à une caméra. Il épousa Lola Lane et mourut dans l'anonymat en 1952.

Thelma était appréciée de ses fans comme des cercles cinéphiles. Ses obsèques à Forest Lawn attirèrent une foule importante. Elle gisait dans un cercueil ouvert, recouverte de roses jaunes, et grâce aux techniciens de la maison, elle semblait redevenue la délicate Blonde à la crème glacée, avec son cœur d'or et un petit mot désinvolte sur le bout des lèvres. Zasu Pitts constata : « On aurait dit qu'elle allait se lever et se mettre à parler. » Thelma ne dirait pourtant plus rien, pas même une phrase pour indiquer qui l'avait liquidée. Son meurtre restera parmi les énigmes les plus frustrantes de Hollywood.



Errol : personnalité préférée de Hollywood

ÇA ROULE ERROL

La tonalité des scandales hollywoodiens changea quand, en 1942, Errol Flynn fut accusé de détournement de mineures. Les filles impliquées, Peggy Satterlee et Betty Hansen, n'avaient pas dix-huit ans. L'une affirmait avoir été violée à terre, l'autre en mer.



Les aventures de Robin des Bois, 1938

Le charmant et sympathique Flynn était l'une des personnalités préférées de Hollywood, au cinéma comme dans la réalité, depuis que son image était définitivement associée à l'intrépide « capitaine Blood ». Il naquit en Tasmanie et, après une adolescence turbulente au cours de laquelle il fut renvoyé de nombreuses écoles de Tasmanie et d'Australie, il fit grande impression dans le rôle de Fletcher Christian dans *In The Wake of the Bounty* [*Dans le sillage du Bounty*] – premier film sur le thème de la fameuse mutinerie. Après bon nombre de rôles quelconques en Angleterre et à Hollywood, il décrocha le gros lot avec *Captain Blood* et devint bientôt l'une des plus grandes stars de la Warner avec, entre autres, *Les Aventures de Robin des Bois*. Il était l'idole de la jeunesse grâce à des films qu'il était à l'évidence amusant de faire, et encore plus de voir, et dont la fin impliquait généralement le sauvetage d'une jolie fille (le plus souvent Olivia de Havilland) à la pointe de l'épée.



Lili Damita

Des femmes de toutes formes et de tous âges ne pouvaient s'empêcher de courir après le magnétique Errol. Son mariage houleux avec la voluptueuse et bisexuelle Lili Damita tourna court en 1942. Un soir de cette année-là, le salon de la propriété de Flynn à Mulholland Drive fut le théâtre d'une scène plutôt cocasse. Un policier était venu informer l'aventurier (qui aurait pu croquer la pomme de presque n'importe quelle cocotte qui chatouillait sa curiosité) qu'il était sous le coup d'une inculpation pour détournement de mineure. Flynn affirma qu'il ignorait l'existence d'un tel animal. On lui expliqua qu'une loi californienne interdisait la connaissance charnelle de toute personne de moins de dix-huit ans, et ce même *avec son consentement* ; vous laisser séduire par une mineure pouvait vous coûter cinq ans de placard.

Betty Hansen, une jeune fille, avait été arrêtée pour vagabondage. Entre autres objets dignes d'intérêt en sa possession figuraient les numéros de téléphone de Flynn et de son copain Bruce Cabot (qui avait délivré Fay Wray des griffes de King Kong). Betty prétendait qu'une partie de tennis avec les deux garçons avait été suivie d'une partie de piscine câline. Elle ajoutait que Flynn s'était déshabillé, mais avait gardé ses chaussettes du début jusqu'à la fin.

Flynn nia les accusations et admit avoir rencontré Betty à une fête – c'était tout. Il fut arrêté puis libéré sous caution. De retour chez lui, l'acteur reçut un coup de téléphone. « Dis à Jack que je veux 10 000 dollars » lâcha une voix inconnue, avant de raccrocher. Toute l'affaire aurait pu s'arrêter là si Jack Warner, le patron de Flynn, avait

rappelé l'extorqueur.

Le procureur n'avait rien de solide contre Flynn mais, pour des raisons connues de lui seul, il ne le laissa pas poursuivre tranquillement sa carrière qui, à ce moment-là, consistait à incarner l'une des grandes gloires du sport américain : « Gentleman Jim ». Puis les flics amenèrent une danseuse du Florentine Gardens, Peggy Satterlee. Les gens du coin la connaissaient bien mais, en vertu d'une expérience évidente et d'une paire de seins monstrueuse, personne ne soupçonnait la poupée mineure d'être autre chose qu'une professionnelle majeure. Peggy affirma qu'en 1941, Errol l'avait emmenée à bord de son voilier, le *Sirocco*, et qu'il l'avait fourrée devant tous les hublots du bateau.



Flynn coupable ou pas ?

« ROBIN DES BOIS ACCUSÉ DE VIOL » proclamèrent les gros titres (non seulement aux États-Unis mais partout dans le monde). Les fans faillirent provoquer une émeute lorsque Flynn arriva pour affronter le Grand Jury. Mais ce qui s'annonçait comme la version longue d'un drame juridico-sexuel ne fut en définitive qu'une farce à petit budget. Comme dans *Rashōmon*, Betty, Peggy et Errol donnèrent chacun une version différente des faits. Le jury se retira, revint, et Flynn fut blanchi.

L'affaire semblait close. Flynn rentra chez lui et ouvrit une caisse de champagne ; amis et soutiens divers vinrent fêter la nouvelle. La production poussa un soupir de soulagement – Jim était encore un gentleman !

Puis, à la surprise générale, le bureau du procureur, par une procédure peu habituelle, fit annuler la décision du Grand Jury et décida de poursuivre l'acteur malgré son acquittement. La production fit appel à Jerry Geisler, considéré comme l'avocat le plus malin de Hollywood, pour défendre Flynn.

Geisler lui conseilla judicieusement de se préparer à un long procès. La meilleure défense, c'était l'attaque et, même si la durée de certaines procédures s'avérait pénible (au fil du procès, l'expression « *In like Flynn* » – « *Ça roule Errol* » – devint un mot de passe entre soldats de l'armée américaine, ce qui amusa l'acteur plus que cela ne le contraria), cela laisserait à Geisler le temps de saper la crédibilité des filles en ratissant tout ce qu'il pourrait sur leurs passés minables – et il y avait de quoi faire.

Peggy entra dans le menu détail de ce qui s'était prétendument passé à bord du *Sirocco*, mais ce faisant, elle exagéra, et Geisler pu relever des failles dans sa version des faits. (Et pourquoi lui avait-il fallu une année entière avant de révéler qu'elle avait été violée ?) Le juge dut rétablir le silence dans la salle lorsqu'elle raconta que Flynn lui avait chuchoté à l'oreille : « Cette lune serait encore plus belle dans un hublot. »

Quand Betty Hansen fut appelée à la barre et déclara que Flynn l'avait déshabillée, Geisler envoya la cavalerie. D'abord, il lui fit admettre qu'elle avait autorisé le dévêtement en question, puis il gronda : « N'aviez-vous pas envie qu'il vous déshabille ? » La réponse de Betty, désarmante, donna la victoire à Flynn : « Je n'ai pas eu *aucune* objection. » Errol Flynn fut acquitté des quatre chefs d'accusation qui pesaient contre lui.



Gentleman Jim, 1942

Gentleman Jim, sorti peu après, se révéla être un de ses films majeurs, pour le plaisir du public comme pour celui des critiques. Avec ce nouveau scandale, qui seulement dix ans plus tôt aurait certainement signifié la fin d'une carrière, des contrats annulés et le

déshonneur public – et ce même si le personnage principal avait été acquitté –, les choses prirent cette fois une tournure différente. La « morale » avait changé. Les fans, qui s'identifiaient à l'acteur, aimaient l'idée que « *ça roule comme Errol* » et le film attira les foules. La « morale » avait tellement évolué en ces années de guerre que l'affaire Flynn n'aurait même jamais passé les portes d'une salle d'audience, s'il n'y avait eu des pressions. Des pressions exercées en coulisse – non par le public.

La presse n'eut pas accès aux dessous de l'affaire à l'époque, mais il fut bientôt clair pour tous ceux qui y étaient impliqués, pour Flynn, Geisler et les frères Warner, que le harcèlement provenait des politiciens corrompus de Los Angeles qui s'étaient mis en tête que les studios, après une période d'instabilité due à la Dépression, faisaient désormais fortune en temps de guerre avec un cinéma d'évasion, et que cela ne leur rapportait pas, leur semblait-il, de « compensations » suffisamment juteuses. Des pots-de-vin étaient traditionnellement versés à ces grands manitous, qui veillaient à ce que la police reçût sa part du butin. En échange, ils protégeaient les studios, en abandonnant les poursuites lorsqu'une vedette avait des ennuis.

L'affaire Flynn aurait pu demeurer anecdotique, seulement, peu avant qu'elle n'éclate, la mairie de Los Angeles avait subi quelques bouleversements dans sa hiérarchie. Jack Warner ayant négligé d'arroser les nouveaux patrons, la première plainte pour viol avait été brandie comme un avertissement ; celle-ci n'ayant pu être corroborée, la police avait envoyé la seconde cocotte pépier sa plainte avec un an de retard.

Heureusement pour Errol Flynn, le jury (Geisler avait veillé à ce que neuf sur les douze fussent des femmes) ne crut pas aux histoires de la police, et il fut libéré – pour ravir ses fans d'autres prouesses, et vingt ans de beuverie supplémentaires.

VIENS VOIR PAPA

Jerry Geisler serait bientôt sollicité de nouveau : un millionnaire de cinquante-quatre ans en bisbille avec une fille. Un certain Charles Spencer Chaplin. Le premier acte de ce qui deviendrait une interminable tragédie de prétoire s'ouvrit sous les auspices d'un autre millionnaire : J. Paul Getty. Tout avait commencé lorsque Miss Quelconque, Joan Barry, était arrivée à Hollywood en 1940 en s'attendant à enflammer les salles de cinéma. Son nom fit en effet les gros titres en 1943 et 1944, non pour ses talents à l'écran mais parce qu'elle était encore enceinte – et avait cité Charlie Chaplin comme étant le père. Elle avait enchaîné les petits boulots à Hollywood, souvent comme serveuse. Un jour, elle fut invitée à se joindre à un groupe de jeunes femmes qui prenaient la direction du Mexique pour l'investiture d'Avila Camacho aux côtés du pétrolier Getty. Elle y rencontra Tim Durant, un agent de la United Artists, qui la présenta à Charlie Chaplin, alors à la recherche d'un premier rôle féminin pour le projet *Shadow and Substance*.

Chaplin déclara à la presse qu'il avait découvert une nouvelle Maude Adams et il offrit à Joan un contrat à soixante-quinze dollars par semaine. Le dressage de la graine de star se solda par deux avortements. Un an plus tard, en octobre 1942, le mécontentement de Chaplin à son égard, tant sur le plan personnel que professionnel, semblait total. Son salaire fut réduit à vingt-cinq dollars. À Noël, la jeune femme débarqua chez lui en brandissant une arme achetée chez un prêteur sur gages. Le maître acteur et réalisateur trouva ce numéro excitant ; il lui retira l'arme et prit son ex-protégée dérangée sur un tapis en peau d'ours devant un beau feu de cheminée. Quand elle revint lui faire une scène quelques jours plus tard, le grand metteur en scène appela la police qui lui donna l'ordre de quitter la ville. Elle fut découverte quelques mois plus tard en train de grimper à une fenêtre de la maison de Chaplin et condamnée à trente jours de prison.

Puis l'orage éclata – par la main d'une des pires ennemies de Chaplin. Hedda Hopper et Louella Parsons, deux chroniqueuses mégères, étaient aussi célèbres au sommet de leur gloire que les magnifiques Garbo ou Marlene et autres stars dont elles racontaient la vie. Elles avaient davantage de pouvoir, par contre, et s'étaient instituées comme arbitres de la santé morale de la colonie du cinéma. À travers leurs chroniques, elles touchaient soixante-quinze millions de lecteurs et exerçaient une influence aujourd'hui difficile à

concevoir, dans une société plus émancipée qui ne considère plus la révélation selon laquelle une star mariée sort avec une jeune choriste comme une information de même niveau que l'explosion de la première bombe atomique.



Charlie Chaplin

Hedda, en particulier, traitait Chaplin comme un ennemi public depuis des années. Dressée sur ses ergots patriotiques, elle lui reprochait d'être arrivé aux États-Unis pauvre et inconnu, et d'y avoir fait fortune sans jamais devenir citoyen américain. Un matin, alors que Hedda se déchargeait des cancanes du jour sur sa secrétaire, une rousse hystérique fit irruption et raconta qu'elle portait l'enfant illégitime de Charlie Chaplin et que celui-ci l'avait mise à la porte. Rien n'avait jamais apporté autant d'eau au moulin de Hedda. Joan expliqua qu'elle se tournait vers elle car elle avait lu une de ses chroniques où elle mettait en garde contre le sort qui attendait n'importe quelle fille assez sotte pour accepter de devenir la protégée du réalisateur.

La chronique qui suivit recracha la nouvelle comme un avertissement aux autres membres des cercles hollywoodiens impliqués dans des « relations douteuses ». La grossesse de Joan la Quelconque engendra aussitôt un vicieux bras de fer médiatique. L'article de Hedda poussa Charlie à reporter son mariage avec Oona O'Neill. Par vengeance, plus tard, lorsque le mariage eut lieu, c'est à « Lolly » qu'il livra le scoop pour remuer le couteau dans la langue venimeuse de Hedda. Il ne se passait pour ainsi dire pas une journée

sans que cette dernière fasse feu sur Charlie. Elle fit courir le bruit que Chaplin avait insulté la presse lors de son mariage en traitant les journalistes d'« abrutis » (faux), que *Shadow and Substance* serait abandonné, que le procès en paternité à venir serait le plus grand cirque que Hollywood eût connu depuis des années.

Quand les poursuites furent engagées, Chaplin nia être le père de l'enfant mais accepta de se soumettre à une analyse sanguine. Il couvrit tous les frais médicaux de Joan, lui versa deux mille cinq cents dollars, plus cent par semaine en guise de dédommagement. Il fut ensuite inculpé par un jury fédéral avec quatre chefs d'accusation. Le F.B.I. s'en mêla. Chaplin fut photographié au moment où l'on relevait ses empreintes.

La fille de Joan Barry vint au monde le 2 octobre 1943. Le jugement fut particulièrement confus. Bien que les analyses sanguines aient prouvé que Chaplin n'était pas le père de la petite fille, le jury, en dépit de tous les efforts de Geisler, lui donna tort et lui imposa le versement d'une pension. Chose intéressante, tandis que Louella publiait le résultat des analyses sanguines, Hedda couvrait le procès sur place mais n'en fit jamais mention.

Le Festival Chaplin, créé à Moscou au moment du procès, fut pain bénit pour ses ennemis conservateurs. Les Russes lancèrent le festival en rejetant la responsabilité des ennuis de Chaplin sur les trotskistes ! C'étaient eux, les responsables, et avec eux les « langues de vipères de la presse à scandale Hearst et McCormick ». C'était un événement exceptionnel : la seule fois dans l'Histoire où le Kremlin mit deux kopecks dans un scandale sexuel hollywoodien.

Hedda passa le reste de sa vie à asticoter Chaplin. Mais vers la fin de sa carrière ses propos, et ceux de sa rivale sœur-la-sottise Lolly Parsons, n'étaient heureusement plus considérés, par un public américain désormais mieux avisé, comme s'ils étaient des notes de bas de page gravées au pied des Dix Commandements.

Le propre du génie consiste souvent en une capacité infinie à survivre. Chaplin survécut à ses procès ainsi qu'à d'autres tribulations, et réaliserait encore quatre films dont l'un, *Monsieur Verdoux*, d'ailleurs un désastre financier (il fut interdit dans une grande partie du pays), contiendrait beaucoup de son amertume. Le résultat fut un chef-d'œuvre, un des meilleurs films jamais réalisés. Un film qui sera vu et admiré bien après que les Hedda et les Louella auront été oubliées.



Frances Farmer : sainte ou furie ?

FILLE DE LA FUREUR : FRANCES, LA SAINTE

La dépression spectaculaire de la magnifique Frances Farmer, actrice sensible et à fleur de peau, fut un autre de ces véritables drames hollywoodiens qui, en 1943, fit de l'ombre au duel Chaplin-Barry et à une anecdote comme la Seconde Guerre mondiale à la une de la presse nationale.

En 1935, après qu'elle eut gagné un concours de popularité dans un magazine, la Paramount sauta sur la « nouvelle Garbo » pour lui offrir un contrat de sept ans. Frances, qui se considérait comme une actrice sérieuse et rêvait de jouer Tchekhov et les pièces classiques (elle fera un court passage par le *Group Theatre*, à New York, où elle interprétera le rôle principal dans *Golden Boy* et *The Fifth Column*, et travaillera avec Elia Kazan et Clifford Odets), se vit confier un rôle face à Bing Crosby dans *Rhythm on the Range*, aux côtés de Martha Raye et Bob Burns avec son bazooka. Elle fut prêtée à Goldwyn (la Paramount engrangea des sommes considérables grâce à ces prêts, sur lesquelles Frances ne touchait d'ailleurs pas un sou) pour tourner *Come and Get It* [*Le Vandale*]. Puis suivirent : *Son of Fury* [*Le Chevalier de la vengeance*], avec Tyrone Power, *Ebb Tide* [*Le Voilier maudit*], avec Ray Milland, *The Toast of New York* [*L'Or et la femme*], avec Cary Grant, et son film le plus curieux, *Among the Living*, avec Albert Dekker. L'actrice, qui aspirait à travailler selon la fameuse Méthode de Lee Strasberg, dut ensuite jouer dans *South of Pago Pago* [*Pago Pago île enchantée*], avec Jon Hall.



The toast of New York, 1937

Frances ne gagna plus un seul concours de popularité une fois en Californie du Sud. Individualiste résolue, qui refusait de s'« hollywoodiser », elle aurait souvent déclaré tout y détester hormis l'argent. Elle s'était mis Zukor et d'autres magnats à dos, et lorsqu'elle entra dans une période trouble en 1943, pour beaucoup elle n'était qu'une petite prétentieuse qui récoltait la monnaie de sa pièce.

Sa dépression fut déclenchée par un incident banal, une arrestation pour une infraction mineure au code de la route à Santa Barbara dans la nuit du 19 octobre 1942. Elle fut verbalisée pour conduite en état d'ivresse, sans permis et pleins phares dans une zone de restriction lumineuse de la Pacific Coast Highway. Frances ne supportait pas la police ; cette nuit-là, les flics devinrent l'incarnation de ses propres démons. Elle répondit à l'arrogance et aux insultes de l'agent de police avec une hostilité comparable, et la prise de bec s'acheva pour Frances dans une cellule de la prison de Santa Monica. Un tribunal de nuit la condamna à cent quatre-vingts jours avec sursis. (Si une demoiselle en détresse eut jamais besoin des services d'un Jerry Geisler, c'était Frances Farmer.)

Elle fut bientôt arrêtée à l'hôtel Knickerbocker, à Hollywood, pour avoir négligé de se présenter à son agent de probation ; cette arrestation survenait dans la foulée d'un moment d'hystérie au cours duquel elle avait démis la mâchoire de la coiffeuse du studio, perdu

son chandail pendant une bagarre alcoolisée dans un night-club et galopé en soutien-gorge au milieu de la circulation sur Sunset Strip. La police aviva sa paranoïa en frappant bruyamment à sa porte avant d'entrer à l'aide d'un passe-partout, armes et menottes prêtes à l'usage. Les agents enfoncèrent la porte de sa salle de bains puis, à l'issue d'une lutte acharnée, l'emmenèrent nue à travers le hall du Knickerbocker.

Au commissariat de Hollywood, les agents bondirent quand la « nouvelle Garbo » indiqua « Suceuse de bites » à la case profession.

Au tribunal, le jour du verdict, elle dévisagea la foule de photographes amassée autour d'elle et leur cracha : « *Fumiers ! Fumiers ! Fumiers !* » Quand le juge lui demanda comment elle avait perdu son chandail dans la bagarre du night-club, elle déclara ne rien savoir de l'épisode en question. Quand Son Honneur l'interrogea sur son rapport avec l'alcool, elle haussa le ton :

« Écoutez, je mets de l'alcool dans mon lait. Je mets de l'alcool dans mon café et dans mon jus d'orange. Vous voulez quoi, que je meure de faim ? Je bois tout ce que je trouve, même de la benzédrine. »

Le juge Hickson, rouge pivoine, c'était autre chose que le bienveillant juge Hardy. Il se leva de son siège, et éructa les cent quatre-vingts jours de peine.

« Très bien ! » lui cria Frances en retour, avant d'ajouter : « *Vous avez déjà eu le cœur brisé ?* » (Allusion à son aventure douloureuse avec Clifford Odets et son récent divorce de Leif Ericson.)

Puis elle jeta un encrier à la tête de Son Honneur – avec une précision étonnante. Sa requête de passer un coup de téléphone au sortir de la salle d'audience lui fut indûment refusée ; Frances lança un coup de poing en direction d'une gardienne et envoya un policier au tapis. Elle fut reconduite dans sa cellule en camisole de force.

Son employeur d'alors, Monogram Pictures, ne semblait pas disposé à lui venir en aide. (À l'époque, Frances avait dégringolé du Zénith de la Paramount au Nadir de la production bas de gamme.) Monogram se hâta de remplacer Frances par Mary Brian pour le rôle principal de *No Escape*.

Sa carrière avait un urgent besoin d'aide. Rien ne venait. Au lieu de cela, c'est son ennemie mortelle, la tare de son passé, qui intervint : sa mère. Mme Lillian V. Farmer (qui n'avait jamais voulu d'enfant) expliqua à des journalistes de Seattle que les difficultés de sa fille n'étaient qu'un coup de publicité destiné à lui procurer l'expérience concrète du cachot. « Ils devraient envisager pour elle un

film avec des scènes en prison, comme ça elle pourra jouer en s'inspirant de choses qu'elle a vécues », lâcha Maman avec tendresse.

Chère Maman Farmer (elle semblait sortir d'un conte de fée particulièrement sinistre) s'en alla tortiller son gros cul à Hollywood, déclara sa fille mentalement déficiente et signa le formulaire d'internement. Elle attribua la responsabilité de la dépression nerveuse de Frances au communisme international.

Frances avait refusé de travailler en prison. Elle se retrouva collée dans un sanatorium privé pour y subir pendant trois mois les écrasantes injections quotidiennes d'une cure de Sakel (une pratique aujourd'hui complètement discréditée). Après l'horreur du sanatorium l'attendaient dix années dans l'enfer absolu de l'Asile psychiatrique. Elle fut déclarée folle en 1944 et placée dans la maison de fous de Steilacoom, dans l'État de Washington, d'où elle était originaire. (*Home, sweet home...*)



Come and get it, 1936

Son internement s'y révélerait le pire supplice auquel une star fut jamais soumise – la plus abominablement tragique des tragédies hollywoodiennes. Le Purgatoire de Hollywood, où les rôles niais et superficiels dans des films ineptes lui semblaient « brider » son talent,

l'avait rendue malheureuse. Ses étoiles sans pitié la laissèrent en proie à un Enfer de camisoles de force, de lanières de cuir et de gardiennes démoniaques dans la peau de gouines viriles, sadiques et vicelardes. *Come and Get It ?* « Viens chercher », en effet.

Sa chute suscita peu de compassion au sein de la Cité Glamour qui l'avait exploitée. Elle avait été une invivable « fauteuse de troubles » ; ils étaient ravis d'être débarrassés d'elle. (William Wyler déclara un jour publiquement : « La chose la plus sympathique que je puisse dire à l'égard de Frances Farmer, c'est qu'elle est insupportable. ») Pour couronner le tout, elle avait un passé gauchisant.

Un seul chroniqueur prit position en sa faveur. C'était John Rosenfield, à l'époque de la première arrestation :

LE SORT INJUSTE DE FRANCES FARMER

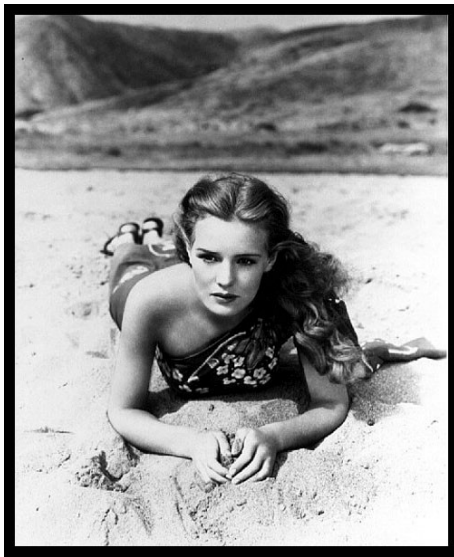
À l'heure où l'industrie cinématographique regagne l'admiration du public, Hollywood essuie une nouvelle vague de petits scandales. L'importance indigne accordée à certains de ces épisodes ne fait pas honneur à une partie de la presse.

Ce qu'on ne savait pas, c'est que l'industrie a permis à certaines de ces affaires de dégénérer. L'incident Frances Farmer n'aurait jamais dû se produire. Cette actrice au talent rare ne menaçait en rien l'ordre et la sécurité publique. Ce qui avait commencé comme simple contravention au code de la route s'est transformé en une affaire de violence à la personne, en accusations lourdes et en peine de prison.

Et tout cela parce qu'une jeune femme sensible et angoissée se trouvait au bord de la dépression.

Une nuit malheureuse, l'hiver dernier, Mlle Farmer, faute d'être un prodige de stabilité émotionnelle et de gestion de carrière rationnelle, avait besoin d'un avocat. Avec un peu d'aide, peut-être s'en serait-elle tirée immédiatement pour rien de plus qu'une infraction au code de la route. La triste vérité est qu'on l'a laissée seule, et perdue.

Ces mots de compassion furent les seuls. Le reste de la presse suivit l'exemple vénéneux de Lolly Parsons qui ricana : « La Cendrillon de Hollywood retourne à la cendre sur une autoroute inondée d'alcool. »



Génie et Folie composent les visages janusiens de la créativité. De toutes les Madeleine de Hollywood qui burent au puits de la folie – Clara Bow, Gail Russell, Gene Tierney – nous nommons pour être leur patronne : Frances, la Sainte.



Lupe Velez

ALÉA-LÉLUIA

Le syndrome du suicide refit surface dans les années 1940 avec les morts par somnifères de Julian Eltinge en 1941 et du clown triste Joe Jackson en 1942.

Le second suicide de Lupe Velez en 1944 se tailla la part du lion dans les titres de la presse. Lupe faisait partie de la scène hollywoodienne depuis la fin des années 1920, quand l'adolescente fonceuse était arrivée de Mexico pour conquérir les salles de cinéma. Elle fut alors repérée par Doug Fairbanks, qui lui confia le rôle principal à ses côtés dans *The Gaucho*, et son avenir semblait tout tracé. Lupe fut bientôt surnommée la « Boule de feu mexicaine » en raison de son irrépressible gaieté et de son tempérament sanguin.

Elle ne perdit pas de temps dans son exploration de l'Homme hollywoodien. Elle eut sa première aventure avec John Gilbert (qui avait besoin d'un puissant antidote de substitution à Garbo). En 1929, elle se mit à fréquenter son homologue masculin à l'affiche de *The Wolf Song* [*Le Chant du loup*], le jeune Gary Cooper. Ce fut une liaison passionnée, mais après des mois sous le feu d'inaispaisables crises de colère de la part de Lupe, Cooper, exténué, voulut regagner sa liberté. Lorsqu'un remarquable spécimen de virilité nommé Johnny Weissmuller fit son apparition à Hollywood, encore ruisselant de son triomphe aux épreuves de natation des Jeux Olympiques de Los Angeles, Lupe n'hésita pas, et Tarzan trouva femelle pour une union orageuse qui dura jusqu'à leur divorce en 1938. Éternelle enfant, Lupe comprenait mal pourquoi Johnny se fâchait lorsqu'elle dévoilait ses charmes dans les soirées hollywoodiennes en faisant voler sa robe par-dessus sa tête – elle était toujours vierge de lingerie.



Johnny Weissmuller & Lupe Velez

Leurs scènes de ménage tapageuses arrivaient souvent jusqu'aux oreilles attentives de la curieuse Hedda, juste de l'autre côté de la rue. La plus démonstrative de leurs querelles survint un soir au Ciro's lorsque Johnny retourna une table garnie de nourriture sur le minois miauleur de Lupe. La folie amour-haine de leur intense passion laissa souvent des traces veleziennes sur le torse divin de Weissmuller, des suçons à la fraise dans son cou d'Hercule, des morsures en forme d'anneaux sur ses pectoraux parfaits et d'éloquents griffures dans son dos d'ivoire. Le maquilleur des plateaux de Tarzan à la MGM avait de quoi s'occuper. Ce fut l'exemple rare à Hollywood d'un mariage d'amour fou.

Après l'inévitable divorce d'avec Weissmuller, les amourettes torturées d'une Lupe accro aux hommes furent à la fois fréquentes et brèves. Des stars, sa convoitise se tourna vers les seconds rôles, les cow-boys et les cascadeurs en passant par la faune parasite des mâles profiteurs, charmeurs professionnels de femmes mûres, étalons aux numéros de gigolos appointés. Sa carrière aussi fit le grand écart, avec des comédies bâclées aux côtés de Leon Errol, dans lesquelles elle servit un chili con Lupe parodique de sa propre et piquante personne.

La petite Lupe n'était pas heureuse. Moins grande qu'elle ne l'avait été, ses amours étaient désormais achetées. Elle avait beau conserver

son allure de *gamine* délicate, elle avait conscience, elle, d'être dans sa trente-sixième année.

Puis elle n'eut plus ses règles et comprit que Harald Ramond, sa dernière conquête, l'avait mise en cloque.

Drame ? Appel à l'aide au Dr *Killcare* (le sobriquet du faiseur d'anges le plus notoire de la Ville de Pacotille) ? Hors de question. Lupe, la fêtarde de Hollywood, papillonneuse et exhibitionniste du minou, demeurait en son for intérieur la vierge immaculée de sa première communion à San Luis Potosi, adoratrice pieuse de *Nuestra Señora dos Grandes Dolores*, une fille à genoux ! Comme son copain Navarro, fervent catholique mexicain.

Il lui serait *insupportable* de liquider le fœtus qu'elle portait du gigolo. Non, elle se condamnerait *elle-même* à d'éternels tourments en commettant son *propre meurtre*, de ses propres mains. (Les châtiments qui s'ensuivraient ne pourraient être pires que le néant, le vide laissé par l'absence de Johnny et dont elle souffrait chaque seconde dans sa prison dorée de North Rodeo Drive.)

L'échéance de son prêt pour cet édifice désuet de l'ère Zorro était largement dépassée. Lupe croulait maintenant sous les dettes. (Comme Wagner, comme Wilde, comme Isadora, elle appartenait à cette coterie des frivolités ravies, l'École Au-Diable-les-Créanciers, l'Élite-le-Monde-Me-Doit-Tout.)

En 44, un nom de star dans la commune nouvellement prospère de Beverly Hills permettait encore de s'y procurer provisions et épicerie fine à crédit. Alors, les chariots-ardoises motorisés se mirent en chemin pour l'hacienda de Lupe, chargés de délices gastronomiques mijotés à la mexicaine, préparations pimentées pour le somptueux festin d'un *Días Dos Muertes*. On livra autant de fleurs que pour les funérailles d'un gangster : des gerbes de gardénias, des bouquets de tubéreuses, aux parfums à faire s'évanouir une armée.



The mexican spitfire, 1940

Le tout à compte. (*Signez là, Miss Velez, merci.*) Elle ne paierait jamais, évidemment : que sont de *pequeños* péchés véniels *in Inferno*, comparés au tragique du rôle dans lequel elle s'engageait ?

Lupe prépara sa dernière nuit sur terre avec la minutie d'un vieux flash-back allégorique signé DeMille. (Au Troc, trois nuits plus tôt, la Boule de feu avait déclaré à ses compagnons ivres alors qu'elle avalait sa dixième Tequila Sunrise : « Je sais que je ne vaux rien. Je chante mal, je danse mal. » Elle harponna le serveur pour lui commander une nouvelle tournée : «... et ça vient de *mi corazón*...sinon je n'en parlerais pas. » Actrice accomplie hors caméra, elle donna la réplique à ses camarades qui firent assaut de dénîs horrifiés, de regards à la Greco implorant le ciel, de flatteries et d'éloges sincères, si *ardemment* désirés : « *No, mon ange, no ! Tou es magnifique, Lupita chérie !* »)

La Boule de feu ne parvenait pas à effacer le souvenir du goujat, le salaud sans cœur, son Nicky Arnstein : Harald Ramond – qui l'avait mise en cloque et avait pris la nouvelle avec un air qui signifiait *va te faire voir*, un haussement d'épaules qui disait *et alors ?* Harald était un

beau brun, grand et bien monté. Mais il n'avait rien d'un *caballero* – que pouvait-elle bien attendre d'un chevalier formé à l'école du Cinebar ?

Ramond avait téléphoné à Little Bo Roos, le manager de Lupe, lui affirmant qu'il consentirait à un mariage blanc, à condition que Lupe signe un document précisant qu'elle savait qu'il l'épousait dans le seul but de donner un nom à son bébé.

Lorsque Roos fit part de ce pépin à Lupe, celle-ci explosa de colère et téléphona à Lolly Parsons. C'était Lolly qui avait annoncé ses fiançailles avec Harald ; Lolly avait maintenant droit à ce nouveau scoop : tout est annulé.



Hollywood Party, 1934

Louella se souvint : « Lupe m'a dit qu'elle et Harald avaient eu une dispute particulièrement vive et qu'elle lui avait dit de sortir de chez elle. Et quand je lui ai demandé comment s'épelait le nom de ce minable, elle m'a répondu : "Je ne sais pas. Je n'ai jamais su. Quelle importance ?" »

Lupe invita ses deux meilleures copines, Estelle Taylor (ex de Jack Dempsey) et Benita Oakie (épouse de Jack), à partager la Cène. Après le festin mexicain, autour d'un brandy agrémenté de cigarillos, Lupe confessa : « La vie me fatigue. Il faut toujours se battre pour tout. Tout cela me fatigue tellement. Depuis ma plus tendre enfance au Mexique, je me bats. Cet enfant est le mien. Si je le tuais, je ne me le pardonnerais jamais. Je préfère encore me tuer, moi. »

La Boule de feu, une fois de plus, se retrouva seule à trois heures du matin dans sa fausse grande hacienda de North Rodeo Drive et, pour la dernière fois, elle gravit les marches de son escalier à la rampe

de fer forgé dans sa robe en lamé argent (impayés, comme tout le reste).

Sa chambre ressemblait à la Chapelle de Notre-Dame de Guadalupe en son Jour de Bénédiction : des fleurs, des cierges partout – la pièce illuminée. Prête à recevoir la star. Elle griffonna quelques mots d'adieu sur un bloc-notes posé sur la table de nuit, près du téléphone en or blanc :

Harald,

Puisse Dieu te pardonner et me pardonner aussi,
mais je préfère m'ôter la vie avec celle de notre enfant
plutôt que de lui porter la honte ou de le tuer.

LUPE

Puis, au dos, elle ajouta après coup

Comment, Harald, comment as-tu pu feindre tant d'amour pour moi et notre enfant alors que pendant tout ce temps, tu ne voulais pas de nous ? Je ne vois pas d'autre porte de sortie pour moi, alors, adieu, et bonne chance à toi.

Affectueusement,

LUPE

Elle ouvrit le flacon de Séconal qui attendait sur la table de nuit, porta le verre d'eau à ses lèvres, et avala les soixante-quinze petits billets pour l'Oubli. Elle s'étendit sur le lit de satin au pied du grand crucifix, les mains jointes sur la poitrine dans une dernière prière, ferma les yeux et imagina les photos en première page des éditions du lendemain : La Belle au bois dormant. Ainsi, bien sûr, que l'exclusivité de la scène d'adieu par Louella, en une, dans un encadré noir.

Dans l'*Examiner* du lendemain, en effet, Lolly décrivait la nature morte découverte à la Casa Felicias de North Rodeo Drive :

Lupe ne fut jamais plus belle qu'étendue là, comme endormie... Un vague sourire, celui des rêves secrets... Ressemblant à une enfant faisant sa sieste, comme une petite fille sage... Mais écoutez : voilà les toutous, Chops, Chips, qui grattent à la porte... Ils gémissent, ils pleurent... Ils veulent sortir jouer avec leur petite Lupita...

Aucune photo du lit de mort ne vint accompagner la prose de

Parsons. La scène, en réalité, s'était déroulée différemment.

Quand la domestique, Juanita, avait ouvert la porte de la chambre à neuf heures, le matin qui suivit le suicide, Lupe n'était pas là. Le lit était vide. L'arôme des bougies parfumées, les effluves des tubéreuses masquaient presque, mais pas tout à fait, une puanteur évocatrice des clochards du quartier de Skid Row. Juanita constata la tramée de vomi qui partait du lit, et suivit la piste tachetée jusqu'à la salle de bains carrelée aux motifs d'orchidées. Elle y découvrit sa maîtresse, Señorita Velez, la tête enfoncée dans la cuvette des toilettes, noyée.

La dose massive de Séconal n'avait pas été fatale de la manière attendue. Le somnifère avait réagi avec le dernier repas mexi-piquant de la Boule de feu. L'action viscérale, son estomac retourné, avaient ranimé Lupe, étourdie. Prise de vomissements violents, une ultime maniaquerie l'avait conduite à tituber en direction du sanctuaire sanitaire de sa *salle de bains*, où elle glissa sur le carrelage et plongea tête la première dans son « Modèle Confort Onyx d'Égypte Vert Chartreuse à Chasse d'Eau Muette ».

Ou le scoop morbide sur lequel Louella s'était assise.

MISTER BUGS À LA CONQUÊTE DE L'OUEST

À son apogée, Benjamin Siegel, dit « Bugsy », beau gangster aux dents éclatantes et aux doux yeux d'azur, tenait davantage Hollywood par les testicules que n'importe quel réalisateur despotique ou producteur dictatorial. Siegel grandit à New York dans le quartier de Hell's Kitchen, aux côtés de George Raft ; l'amitié d'enfance deviendrait la collaboration de toute une vie. Bugsy commença comme petit malfrat, comme beaucoup d'autres, violant des filles quand il était encore adolescent, cambriolant des maisons pour son propre compte. Il fit ses premiers pas dans le crime organisé en vendant de l'héroïne pour Lucky Luciano, passa à la contrebande avec Meyer Lansky pendant la prohibition. Le tueur professionnel au sang-froid était toujours en embuscade derrière le masque du beau garçon ; il avait une libido exigeante et, comme jeune tombeur psychopathe au début des années 1930, il offrit nombre de nuits torrides aux danseuses de Broadway.



Ben Siegel : le gangster préféré de Hollywood

Avec Lansky, Siegel participa à un complot visant, sans succès, à assassiner le gênant procureur Thomas Dewey, alors membre du bureau fédéral, et devenu plus tard gouverneur de l'État de New York. En 1936, la pègre locale apprit qu'une organisation de Chicago comptait s'installer sur la Côte Ouest pour s'y emparer des trafics hollywoodiens, encore sous-exploités. La canaille de Gotham décida de dégainer plus vite que celle de Chicago. Bugsy prit la direction de l'Ouest en compagnie d'une demi-douzaine de ses compères du crime. Il loua la résidence de Lawrence Tibbett, star du cinéma et du Metropolitan Opéra.

Grâce à son ami George Raft, Siegel fut introduit auprès de la crème du gotha hollywoodien et fraya bientôt avec Richard Barthelmess, Jean Harlow, Clark Gable, Gary Cooper et Cary Grant. Dans les premiers temps de son séjour, la relation la plus durable qu'il entretint fut avec la comtesse Dorothy Taylor de Frasso, mondaine fortunée et hôtesse de nombreuses soirées. À son arrivée au Pays du Cinéma, quelques années avant Bugsy, la comtesse (qui eut toujours une place de choix chez Hedda et Louella) se trouva un passe-temps agréable dans le rôle de bienfaitrice des charmes de Gary Cooper – prenant la relève de Lupe Velez. Après que Coop l'eut quittée pour épouser une femme plus jeune, la comtesse passa un moment entre les jambes de Bugsy. Parmi les amis et proches « collaborateurs » de Bugsy figurait aussi Marino Bello, le beau-père véreux de Jean Harlow. Bugsy accompagna souvent Bello chez la Blonde platine ; bien qu'elle demeurât toujours « froide » à son égard et ne cédât jamais à ses avances, Siegel fut la seule personnalité du milieu présente à ses obsèques, en 1937.

À l'époque, ses opérations d'extorsion, dont le fonds de commerce était les figurants et les seconds rôles, commençaient à prendre de l'envergure. Il avait été établi que ces hordes d'aspirants devaient soit rapporter... soit ne plus travailler. Bugsy s'acharna sur leurs chevilles enflées et fit même payer les nababs. Sinon, trois cents figurants pouvaient « disparaître » pile au moment où un producteur avait besoin d'eux pour une scène de foule. Siegel récoltait un demi-million par an grâce à ces rackets. Les bénéfices étaient réinvestis dans les parts qu'il possédait dans la came et le trafic d'esclaves sexuelles à Hollywood.

En 1939, Siegel, ainsi que plusieurs autres, fut inculqué pour le meurtre de Harry Greenberg, un gangster associé à Lepke qui, sous la menace d'une longue peine, avait décidé de chanter et de citer des noms, lieux et détails de divers méfaits. Bien que Bugsy fût retenu sans caution, son influence était telle qu'il se vit gratifier d'un traitement V.I.P. hors norme. On lui accorda dix-huit « sorties » en un mois et

demi, durant lequel il fit la navette entre l'extérieur et la prison comme s'il s'agissait d'un hôtel. Il sortit un jour, menotté à un agent, pour une « visite chez le dentiste ». Il se rendit au Lindy's Cafe de Wilshire Boulevard, toujours menotté à son garde qui, une fois sur place, confia les menottes au vestiaire afin que Bugsy eût les mains libres pour une longue après-midi de « soins dentaires » en compagnie de son amoureuse du moment, l'actrice britannique Wendy Barrie.

Les poursuites engagées contre Bugsy pour le meurtre de Greenberg furent bientôt abandonnées. Son avocat dans cette affaire était Jerry Geisler, l'as de la défense hollywoodienne, célèbre porte-parole d'Errol Flynn et de Chaplin. Le fait que Siegel, généreux, fit un « don » de cinquante mille dollars pour la campagne de réélection du procureur de Los Angeles, John Dockweiler, constitua une incitation d'autant plus convaincante à le libérer.

Siegel avait une épouse cachée quelque part, et qui resta le plus souvent à l'écart. Sa grande aventure suivante, la dernière, fut avec Virginia (Sugar) Hill, « Reine de la Mafia ». Cette voluptueuse ex-foraine dresseuse de puces savantes venue de l'Alabama avait acquis une certaine renommée à New York comme maîtresse et hôtesse de « rencontres » organisées par Luciano et Frank Costello. En 1941, elle déplaça ses activités à Hollywood. Virginia s'attira les faveurs de Sam Goldwyn et décrocha un boulot en or dans un grand film – un second rôle dans *Ball of Fire* [*Boule de feu*] produit par Goldwyn, avec Gary Cooper et Barbara Stanwyck. Sa liaison avec le gangster durait déjà depuis plusieurs mois quand le film fut achevé. Siegel fut son cavalier à la soirée de gala pour la première de *Ball of Fire*, au cours de laquelle les amants voyous côtoyèrent Dana Andrews, le réalisateur Howard Hawks, Cooper et Stanwyck.

Plus tard cette année-là, quand Bugsy fut poursuivi dans une affaire de paris sportifs, George Raft vint témoigner à la barre. Il affirma : « Cela fait vingt ans que je connais M. Siegel. Notre amitié remonte à très, très loin... » Georgie n'avait jamais résisté aux yeux bleus hypnotiques de son camarade et, lorsque Bugsy fut abattu, Raft, avec son éternelle pièce pour jouer à pile ou face, était le seul ami de longue date qui lui fût resté fidèle. C'est par son intermédiaire que Bugsy, une fois libre, s'était rapproché de son copain Leo Durocher, l'irascible manager des Brooklyn Dodgers, et de sa charmante épouse, la star mormone du cinéma, Laraine Day.



Ball of Fire, 1941

L'histoire ne se souviendra pas de Siegel pour ses activités criminelles sordides – la plupart n'eurent rien d'exceptionnel. Pour le meilleur ou pour le pire, il aura laissé sur la face du continent américain son propre Monument – ce colosse du kitsch : Las Vegas. Les Californiens amassaient des fortunes en ces années de guerre. Le désir public d'évasion par le divertissement avait sorti l'industrie cinématographique de la Dépression et les salaires grimpaient en flèche, tout comme les bénéfices exorbitants engendrés par l'aéronautique, la fabrication de munitions et le marché noir. Durant cette même période, cependant, les autorités mirent en œuvre des mesures draconiennes contre le crime et les jeux d'argent. En 1944, Bugsy Siegel passa par Las Vegas. C'était une petite ville somnolente et pas du tout développée. Ses édiles comptaient la préserver sous l'aspect d'une ville fantôme habitée du Far West, et plaidaient en faveur d'une ordonnance qui aurait imposé à tout nouveau bâtiment de ressembler à un décor de « western » afin d'attirer les touristes en quête de pittoresque.

Le projet grandiose de Siegel était d'y faire construire le plus grand hôtel-casino des États-Unis. Le Monte Carlo, en comparaison, aurait l'air d'une « broutille ». Il emprunta plusieurs millions de dollars de diverses sources douteuses et, en 1945, jeta son dévolu sur un terrain autour d'un hôtel minable tenu par une veuve ruinée. Il s'y installa – avec une armée d'architectes, de décorateurs, d'animateurs et de bandits, manchots ou pas. Le Flamingo était né. Se procurer du matériel de construction de luxe en temps de guerre n'était pas une tâche facile, mais qu'importe ; Bugsy contacta Lucky Luciano, alors exilé dans sa *patria* italienne. Luciano parvint à faire sortir clandestinement plusieurs tonnes de marbre de Carrare qu'il envoya à Siegel pour le Flamingo. L'idée était de damer le pion à Miami – et c'est ce que Bugsy fit. La Métropole de la Super Camelote s'éleva des sables. Siegel y greffa un style qui prospéra tel un cancer féroce et incontrôlable dans le désert des Mojaves ; un style qui continua à

croître après sa mort pour devenir le Vegas connu et (peut-être) admiré de tous, autoroute délirante pour *nouveaux riches* de l'Amérique des play-boys euphoriques.

Le Flamingo fut achevé pour la Noël 1946 et coûta six millions de dollars. Le retour sur investissement serait lent mais, déjà, Siegel montrait des velléités d'expansion. Les habitants du Nevada réalisèrent qu'il entendait faire main basse non seulement sur Vegas mais sur l'État tout entier. Quelques milliers d'ennemis vinrent s'ajouter à la longue liste dont Bugsy pouvait se vanter.

Suite à une querelle de cœur à Vegas, Virginia fit sa valise et quitta la ville en 1947. Elle regagna la Californie et loua un palais hispano-mauresque à Beverly Hills, au 810 Linden Drive. Bugsy la suivit et une réconciliation en demi-teinte fut négociée. Elle avait accepté une invitation à parcourir l'Europe en compagnie d'un riche garçon français deux fois plus jeune qu'elle. Elle laissa à Bugsy les clés de la maison. Vers minuit, le 20 juin de cette même année, Siegel lisait le journal, installé dans le salon de Virginia. Un coup de feu fit soudain voler en éclats la vitre donnant sur le jardin de « Sugar ». Bugsy Siegel gisait sur le canapé, son ex-gueule d'amour couverte d'un sang épais, trois balles dans le crâne. Ses yeux d'azur fatals ne fascinaient plus les amateurs de sensations fortes à Hollywood.

L'enquête ne mena à rien. Des dizaines de ses anciens « collègues » avaient des raisons de vouloir éliminer Bugsy. Même si personne n'a été poursuivi, on sait aujourd'hui qu'il fut assassiné pour avoir négligé de rembourser les sommes gigantesques empruntées pour la construction du Flamingo.

Bien qu'il se fût rendu aux enterrements de nombreuses stars du cinéma, pas même un second rôle ne fut présent au sien. On l'inhuma au cimetière Beth Olam, près des studios RKO – qui, comme Bugsy Siegel, seraient bientôt mis en liquidation.

PÉRIL ROUGE

En 1947, la campagne anticommuniste menée par le membre du Congrès J. Parnell Thomas avait jeté sur Hollywood un froid aussi insidieux que le smog désormais omniprésent de Los Angeles. La Commission sur les Activités Anti-américaines ayant déclaré la chasse ouverte, les droitistes fanatiques du Pays du Cinéma se réveillèrent, s'enveloppèrent du drapeau et sortirent du bois en mettant des coups – généralement en dessous de la ceinture. La consciencieuse Mme Lela Rogers, fille de Ginger, et Howard Hughes furent à l'avant-garde de la petite troupe des super-patriotes.



Howard Hughes : super-patriote

John Wayne fut élu président d'une séance de lynchage autoproclamée « Alliance Cinématographique pour la Préservation des Idéaux Américains ». Charles Coburn en fut le premier vice-président, Hedda Hopper le second. (En 1947, Hedda passa ses vacances à parcourir les États-Unis en voiture à la rencontre d'associations féminines, les exhortant à boycotter les films dont les acteurs étaient suspectés d'être « communistes ».) Les fondateurs de l'Alliance étaient le réalisateur Leo McCarey et l'acteur Ward Bond. Paul Lukas, Robert Taylor, George Murphy et Adolphe Menjou comptèrent parmi ses membres les plus déterminés à dénoncer tous les Rouges soupçonnés de se cacher sous les lits de Beverly Hills. (Menjou pensait que les communistes étaient sur le point de prendre le contrôle du pays. Il déclara qu'il partait s'installer au Texas... « car les Texans abattront à vue le moindre communiste ».) Gary Cooper, ce fin analyste politique, se targuait d'avoir refusé « nombre de scénarios qui épousaient des idées communistes ».

Atterrées par ces événements, un contingent de personnalités d'autres bords affrétèrent un vol pour Washington afin d'y manifester contre cette « intrusion dans les droits du citoyen à l'intimité de ses convictions ». À bord de l'appareil : Bogart et Bacall, Gene Kelly, June Havoc, John Huston et Danny Kaye.

Les passagers de ce vol stellaire firent face à une Commission peu approbatrice. Dix démons absolus furent désignés – les Dix de Hollywood. Il s'agissait de : Herbert Biberman, Albert Maltz, Edward Dmytryk, Adrian Scott, Ring Lardner junior, Samuel Ornitz, John Howard Lawson, Lester Cole, Alvah Bessie et Dalton Trumbo. (Comble de l'ironie, après sa condamnation, Trumbo tomba nez à nez avec un codétenu – qui n'était autre que son accusateur d'autrefois, le parlementaire J. Parnell Thomas, condamné à une peine de prison pour fraude salariale.) Certains alliés des Dix préférèrent l'exil volontaire à l'ignominie de la situation au pays ; entre autres les talentueux réalisateurs Jules Dassin, John Berry et Joseph Losey, qui poursuivirent leur carrière en Europe.



Bogie et Bacall : deux contre la chasse au rouge

Le sort de ceux qui restèrent fut souvent cruel. La liste noire détruisit les vies ou mit un terme aux carrières de talents aussi admirables qu'Anne Revere, Gale Sondergaard, Jean Muir, John Garfield et J. Edward Bromberg. Dashiell Hammett et Lillian Hellman affrontèrent les inquisiteurs avec dignité et honneur ; l'acteur à la voix de crapaud Lionel Stander offrit à la Commission un numéro brillant

d'innocence indignée, et l'envoya promener. Puis il fila en Italie, où il poursuivit, imperturbable, sa carrière excentrique. Sidney Buchman, scénariste de *Mr. Smith Goes to Washington* [*Monsieur Smith au Sénat*], de Capra, refusa de comparaître. Il fut cité pour outrage au Congrès et devint aussitôt inemployable à Hollywood.

La conscience fonctionne par intermittence et ne fit pas de tous des lâches. Mais certaines célébrités se mirent à table, citèrent des noms et continuèrent tranquillement leur carrière à travers ce nouveau Moyen Âge : Dmytryk, Elia Kazan, Jerome Robbins. Larry Parks fut un cas particulier. Il avoua son adhésion au Parti communiste afin de sauver sa peau. Sa peau fut peut-être sauvée, mais sa carrière ruinée.

Cela n'amusait pas le public. Pour lui, Hollywood et la politique ne faisaient pas bon ménage. La chasse au Rouge n'améliora ni la qualité de vie des Américains ni celle de leurs films. En revanche, elle brisa nombre d'individus et de carrières et ternit l'éclat de la Ville de Pacotille.



Carole Landis

PECCADILLES EN PEEP-SHOW

Le commun des cinéphiles s'intéressait plus volontiers au chahut autour du suicide de Carole Landis en 1948, le jour de l'indépendance, dû à ses sentiments non réciproques pour Rex Harrison. Rex découvre le corps de Carole gisant sur le sol de la salle de bains de sa maison des Pacific Palisades, la tête reposant sur une boîte à bijoux, une main crispée sur une enveloppe froissée dans laquelle restait un somnifère. Une note, adressée à sa mère, fut retrouvée sur la coiffeuse de sa chambre :

Très chère Maman,
Pardon, pardon, de t'imposer cela.
Mais c'était inévitable. Je t'aime,
Maman chérie. Tu as été la meilleure
de toutes les mères. Il en va de même
pour toute la famille. J'aime chacun
d'entre eux de tout mon cœur.
Tout est pour toi. Tu trouveras dans
un des classeurs un testament avec
toutes les précisions nécessaires.
Au revoir, mon ange.
Prie pour moi.

Ton bébé.

Peu de temps avant, Carole Landis avait avoué à *Photoplay* : « Je vais vous dire : toutes les femmes du monde cherchent l'homme qu'il leur faut, quelqu'un de bienveillant, compréhensif, serviable et fort, quelqu'un qu'elles puissent aimer à la folie. Les actrices ne font pas exception ; les Vénus ne font certainement pas exception. La beauté, les paillettes et l'argent ne signifient pas grand-chose quand on a un cœur qui souffre. »



Possession et consommation : Lila Leeds, son avocat, Bob Mitchum et Jerry Geisler réagissent au verdict

Une autre occasion de chahut fut l'arrestation de Robert Mitchum dans la nuit du 31 août 1948 pour possession de marijuana, suite à une descente de police au cottage hollywoodien de la blonde Lila Leeds, une amie starlette. Le coup de filet causa l'annulation d'une intervention de Bob prévue le lendemain sur les marches de la mairie de Los Angeles, où il était censé prononcer un discours dans le cadre de la Semaine nationale de la Jeunesse. Le laconique Mitchum écopa d'une peine de deux mois de prison. À sa sortie, sa popularité était parfaitement intacte, et Howard Hughes, des productions RKO, racheta son contrat à Selznick pour plus de deux cent mille dollars.

À la même époque, Gertrude Michael, qui dans les années 1930 avait joué le rôle de l'éblouissante Sophie Lang dans une sympathique série B mettant en scène une élégante voleuse de bijoux (dans une étrange comédie musicale intitulée *Murder at the Vanities* [*Rythmes d'amour*], sortie en 1934, elle avait fait un tabac en chantant « Sweet Marijuana »), fut arrêtée une nuit pour ivresse sur la voie publique sur la plage de Venice. Quand les flics la trouvèrent, seule, étreignant une bouteille de scotch, Gertie marmonna en sanglots : « Laissez-moi tranquille. Je n'ai pas d'amis. Je suis toute seule et tout le monde m'a oubliée. J'ai envie de sauter à la mer. » Elle fut emmenée au poste de police, où elle poursuivit son plaidoyer face à des photographes impatients : « Je ne suis pas la Carole Landis du pauvre, et je vous en prie, retouchez donc mes photos pour que je ne ressemble pas à Frances Farmer. »



Mitchum et Lila sortent de prison

La période fut également égayée par l'esclandre du producteur Walter Wanger, qui logea une balle dans l'aine de Jennings Lang. Lang était l'amant de son épouse, Joan Bennett. Le célèbre producteur purgea trois mois de taule comme bibliothécaire. (Cette affaire rappela une autre altercation survenue plus tôt, en 1938, quand l'expetit ami de la chanteuse de blues Ruth Etting, Moe Snyder, dit « le Boiteux », d'une jalousie malade, tira sur l'amant-pianiste Myrl Alderman juste devant chez elle à Hollywood.)

Le 2 février 1950, Ingrid Bergman (alors toujours Mme Lindstrom) donna au Signor Rossellini un petit garçon, Robertino. Son indépendance d'esprit scandalisa le public américain ; pour surmonter la crise, elle choisit de rentrer en Europe.

JEU DE DUPES

En 1951, la police effectua une descente dans une luxueuse maison close nichée dans les collines au-dessus de Sunset Strip, y appréhendant sa tenancière, Billy Bennett, et y saisissant le registre de ses clients. Ce registre deviendrait célèbre, car il s'agissait d'un véritable livre d'or des personnalités hollywoodiennes, clientèle habituelle de l'établissement, dont certaines avaient déposé leurs Oscars sur la cheminée en reconnaissance des « services rendus ». (Le tuyau avait été donné par quelques restaurateurs bien connus de Sunset Strip, scandalisés par l'intention qu'avait Billy de se mettre « dans les clous » et d'ouvrir un restaurant en bonne et due forme, huppé et concurrentiel, sur leur précieux territoire.) Des dizaines de stars masculines, ainsi que divers producteurs et scénaristes, s'envolèrent soudain aux quatre coins du monde, acceptèrent du travail en Europe ou ressentirent le besoin urgent de prendre des vacances. Les studios firent pression et parvinrent à étouffer l'affaire ; après quelques mois, les « vacanciers » étaient de retour en Californie.

En 1952, la capitale du cinéma se remettait encore de l'affaire Billy Bennett lorsqu'un petit magazine, publié à New York, apparut dans tous les kiosques du pays. Ce nouvel héritier de la presse à sensation fut bientôt dans toutes les conversations et *Confidential* acquit la réputation de torchon de la pire espèce – mais tout le monde le lisait quand même.

Sa devise : le magazine qui « donne les faits et cite les noms ». Les journaux à scandale n'étaient pas une nouveauté. Cela faisait des dizaines d'années que les professionnels du ragot avaient pignon sur rue, entre autres le malveillant Walter Winchell, la sainte terreur Elsa Maxwell et, bien entendu, les spécialistes ès insinuation de la Ville de Pacotille, Hedda et Louella. Mais le perfide *Confidential* allait plus loin que n'importe quelle commère par le passé, entrait davantage dans les détails et n'hésitait pas à affirmer que les histoires publiées s'en tenaient à la réalité des faits.

L'éditeur de *Confidential*, Robert Harrison, avait eu l'idée du magazine en voyant les enquêtes criminelles de Kefauver diffusées quotidiennement à la télévision. Constatant que ces reportages sur le vice, le crime et la prostitution éclipsaient des classements tous les autres programmes, il en déduisit que le public avait soif de ragots et qu'une publication qui en proposerait avec piquant, et en citant

effectivement des noms, serait promise au succès.

Harrison avait commencé dans les années 1920 comme grouillot au *Daily GraphiC*, journal à scandale précurseur de *Confidential* sous de nombreux aspects. Il avait ensuite travaillé pour Martin Quigley, l'éditeur pieux du *Motion Picture Herald*, et lancé à ses propres frais des publications fétichistes : des magazines sur le thème « Femmes à fouets en talons hauts », dont la diffusion baissait à l'époque où il eut l'idée de *Confidential*. Le premier numéro s'en sortit prodigieusement bien, il se vendit à deux cent cinquante mille exemplaires. À son apogée, *Confidential* s'écoulait en kiosque à quatre millions d'exemplaires – un record dans l'histoire du « journalisme » américain.

Harrison engagea une offensive à grande échelle contre la vie privée des citoyens américains les plus célèbres. La formule était simple : un nom bien connu, une photographie peu flatteuse et un récit, assez court, exposant un épisode scabreux avec un humour moqueur. Il savait ce que voulait sa clientèle. Il confia à des amis : « Les Américains aiment lire au sujet des choses qu'ils n'osent pas faire eux-mêmes. »

Avec le succès du magazine, ses victimes comptèrent un nombre croissant de ces icônes hollywoodiennes dont la vie privée inspirait au public un intérêt particulièrement morbide. Harrison monta une « agence » à Hollywood, gérée par sa nièce, Marjorie Mead. Elle fut baptisée prétentieusement : « Hollywood Research Incorporated ». Détectives douteux, aspirantes starlettes, cabotines obsolètes et journalistes caducs furent recrutés pour creuser, caqueter, cafter. Le succès de *Confidential* permit à Harrison de payer jusqu'à mille dollars par potin, lui assurant une bonne équipe d'espions. D'éminentes personnalités du show-business se firent parfois elles-mêmes informatrices aux dépens de leurs collègues. Mike Todd téléphona à Harrison de Californie pour lui faire part d'une affaire croustillante concernant Harry Cohn, président haï de la Columbia.

Beaucoup de ces « chercheurs » étaient des prostituées. En fait, le nerf de l'organisation était la foule de pin-up qui égayait les bars de Sunset Strip. Au lit, ces traînées onéreuses recevaient les confidences de célébrités, tandis que dans leur sac, laissé négligemment ouvert sur la table de nuit, un petit magnétophone enregistrait les indiscretions bientôt dévorées par les lecteurs avides.



Marilyn Monroe

Hollywood Research retrouvait des photographies et des pellicules compromettantes, et faisait usage des dernières techniques de pointe : films infrarouges et ultra-rapides, téléobjectifs haute puissance. C'est ainsi que furent espionnées les querelles domestiques d'Anita Ekberg et Anthony Steele. Lorsque des documents particulièrement compromettants étaient réunis, un agent de Hollywood Research rendait visite à la vedette compromise avec une copie en main. On laissait entendre à la victime que les originaux pouvaient être rachetés. Certains payaient, pris de panique ; d'autres refusaient. Entre autres affaires qui échappèrent au rachat : « Lizabeth Scott et les filles », « Dan Dailey travesti », « Errol Flynn et ses miroirs sans tain », « Le meilleur pompier de Hollywood ? M -M-M Marilyn M-M-Monroe ! », « Joan Crawford et le beau barman ».



Anita Ekberg

Le règne de la terreur dura quatre ans. Harrison bénéficiait du concours, considérable mais officieux, de deux cancaniers notoires de New York, Walter Winchell et Lee Mortimer. Mortimer, chroniqueur et critique de films pour le *Daily Mirror*, aujourd'hui disparu, contactait Harrison d'une cabine téléphonique, lui glissait une histoire croustillante, et si par hasard ils se retrouvaient plus tard à la même soirée, les deux hommes feignaient la brouille et ne s'adressaient pas la parole. Harrison faisait souvent d'amicaux clins d'œil à Winchell dans les pages du magazine, des articles dans lesquels une autre personne se faisait alors déboulonner (« Winchell avait raison sur Josephine Baker », etc.). En retour, Winchell faisait fréquemment de la publicité pour le magazine à la télévision.

Chaque numéro de *Confidential* gagnant en succès et en obscénité, rares étaient les vedettes du cinéma qui échappaient à ses « révélations ». Certaines furent victimes de séries entières : Marilyn, Orson, Lana, Ava, Frank et Jayne. Dans le confort de son bureau new-yorkais, Harrison veillait à ce que chaque article repose sur une photographie ou un enregistrement, des « preuves » que ses avocats

véreux vérifiaient avant publication. Mais, encouragé par le succès et l'absence de poursuites, il se mit à enjoliver la réalité de détails pittoresques et visa trop haut. Il devint l'un des hommes les plus haïs du pays. Au cours d'une partie de chasse à Saint-Domingue, il essuya un coup de fusil ; le père de Grâce Kelly vint saccager son bureau et lui infliger une correction, au lendemain de la parution d'un article sur la future princesse de Monaco.



Dorothy Dandridge

Ce n'est qu'au mois de février 1957 qu'une célébrité eut enfin le courage de décider que c'en était assez : Dorothy Dandridge intenta un procès au magazine suite à un papier relatant ses exploits présumés dans une forêt en compagnie « naturaliste ». Elle demanda deux millions de dollars en dommages et intérêts.

Le premier coup de feu tiré, la guerre était déclarée : des dizaines de stars victimes de diffamation engagèrent des poursuites. Les huiles de l'industrie du cinéma y virent un nouveau danger : les plus grandes personnalités de Hollywood seraient interrogées en public sur leur vie privée. Les éminences grises tentèrent une nouvelle fois ce qu'elles avaient réussi lors de scandales antérieurs : imposer le silence.

L'homme des relations publiques à Hollywood, Robert Murphy, fut dépêché à Sacramento pour y rencontrer le procureur général. Il alla jusqu'à menacer de retirer l'aide financière que l'industrie cinématographique comptait accorder à la prochaine campagne Républicaine. Mais les pouvoirs publics persévérèrent, des mesures seraient prises. De nombreuses stars jugèrent ainsi préférable de

songer à des vacances. Clark Gable partit bronzer à Tahiti, d'autres prirent la direction de l'Europe ou de l'Amérique du Sud.

Le procès s'ouvrit à Los Angeles le 2 août 1957. La presse l'intitula le « Procès des cent stars ». En réalité, après une brève apparition de Dorothy Dandridge, qui retira sa plainte après un règlement à l'amiable, d'un montant considérable, le procès accueillit une seule autre vedette : la jolie rousse Maureen O'Hara.



Maureen O'Hara

Confidential avait informé son public lettré que Miss O'Hara s'était livrée à une partie de « dames chinoises » sur les sièges somptueux d'une loge du Grauman's Chinese Theatre ; son compagnon de jeu aurait été un séduisant Sud-Américain. *Confidential* racontait : « L'ouvreur a vu un couple chauffer le balcon comme en plein mois de juillet. Maureen, chemisier déboutonné et cheveux défaits, avait opté, afin de voir le film, pour la position la plus étrange jamais adoptée dans l'histoire du cinéma. Elle était étendue sur trois sièges, le chanceux Sud-Américain occupant celui du milieu, tandis qu'à l'écran, un film dénonçait la délinquance juvénile... », etc. etc. ad nauseam.

Le juge Walker estima qu'il manquait d'éléments. La scène fut reconstituée au balcon. Le gérant du Grauman's accepta de jouer le rôle du Sud-Américain, une jeune journaliste se mit dans la peau de la star. Le gérant s'assit, la doublure s'allongea, et leva même les jambes. Le jury voulait en savoir plus. Les douze (dont six douairières) firent le

déplacement jusqu'au rang 35 où un examen minutieux des trois sièges en question les révéla tout à fait identiques aux autres sièges de la salle.

Maureen ne fit son apparition que le 17 août. Elle démontra qu'elle s'était trouvée en Espagne au moment des ébats supposés au balcon du Grauman's ; son passeport fut produit comme pièce à conviction. Elle demanda cinq millions de dollars en réparation. Les témoins maintinrent leur version, malgré le passeport qui prouvait son absence, affirmant que la personne aperçue dans la loge était bien la comédienne. Sa sœur, une nonne irlandaise, sortit du couvent pour prendre sa défense. La cour recourut à un détecteur de mensonges, qui ne prouva pas que Maureen disait la vérité.

Le jury, partagé, finit par trouver un compromis. Les accusations d'obscénité furent levées ; *Confidential* ne dut déboursier que cinq mille dollars. Les arrangements à l'amiable furent nombreux, qui additionnés atteignirent toutefois une somme importante. Le magazine versa quarante mille dollars à Liberace – et presque autant à une dizaine d'autres célébrités.

Le véritable drame, le plus important de l'affaire, survint avec le suicide de Polly Gould, membre du service éditorial du magazine. Elle mit fin à ses jours dans la nuit du 16 août ; elle devait témoigner le lendemain. On découvrit alors que Polly avait mené double jeu, vendant les secrets du magazine au procureur d'un côté, informant Harrison des manœuvres policières de l'autre.

À l'issue du procès, Howard Rushmore, le rédacteur en chef de Harrison pour *Confidential* (ancien communiste et paranoïaque, Rushmore s'était récemment lancé dans une croisade anticomuniste), dégaina une arme alors qu'il était assis à l'arrière d'un taxi en compagnie de son épouse dans l'Upper East Side new-yorkais, abattit Mme Rushmore, puis se donna la mort.

Harrison vendit *Confidential* en 1957. Puis il recommença à zéro, avec un tabloïd mineur baptisé *Inside News*, qui n'atteindrait jamais la notoriété de son prédécesseur. Les jours de ce type de révélations étaient comptés. L'industrie du cinéma américain avait décliné ; la télévision fournit tous les jours au public plus de ragots qu'il ne peut en absorber et, par ailleurs, son indice de réceptivité au choc a diminué. Les étoiles sont désormais aussi nombreuses au Paradis qu'à la MGM. Si l'on peut dire que le studio existe encore, ce n'est qu'au sens d'un planétarium vide. Les quelques célébrités du cinéma restantes sont ravies de pouvoir attirer l'attention en racontant elles-mêmes leurs travers sur les plateaux de télévision. D'ailleurs, des stars comme Errol Flynn, Zsa Zsa Gabor et Diana Barrymore se mirent à

publier leurs propres autobiographies « révélatrices ». Pourquoi laisser d'autres tirer profit de sa vie privée quand on peut soi-même en récolter les fruits ? Les magazines étaient hors-jeu.



Lana Turner

SANG ET EAU DE ROSE

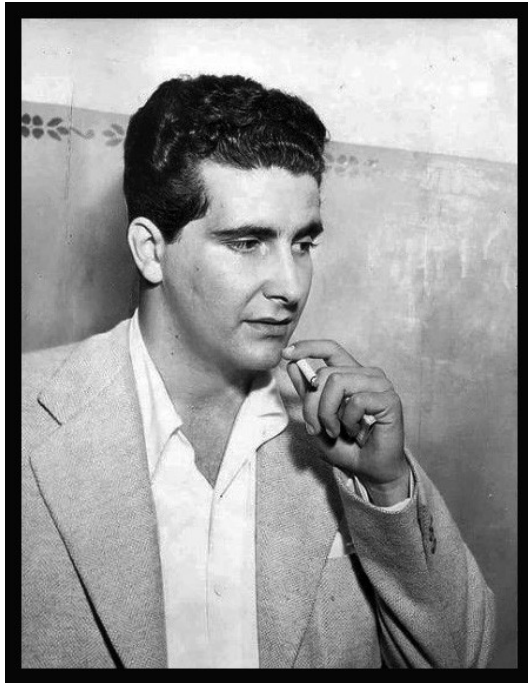
Le téléphone de Jerry Geisler sonna le Vendredi Saint, 4 avril 1958 ; l'avocat le plus connu de Hollywood entendit une voix familière : « C'est Lana Turner. Il vient de se passer quelque chose de terrible. Pourriez-vous venir chez moi ? »

Quand Geisler arriva à la demeure coloniale de l'ex-Sweater Girl à Beverly Hills, Lana était en larmes ; sa fille Cheryl Crane au bord de la crise de nerfs. Geisler en constata alors la raison – l'objet jurant violemment avec le joli rose du boudoir de Lana : le cadavre ensanglanté de Johnny Stompanato, alias Johnny Valentine, ancien garde du corps du gangster Mickey Cohen, gigolo notoire, et dernier amant en date de Lana.



Lana Tuner et sa fille Cheryl

Peu après son arrivée à Hollywood, le bel et suffisant Stompanato avait été convoité par certaines femmes éminentes de la colonie du cinéma ; ses propres attributs, tout aussi éminents, lui avaient valu le sobriquet d'« Oscar » – d'après les trente centimètres du fameux trophée. Au printemps 1957, un Johnny entreprenant, qui n'avait jamais rencontré Lana, se procura son numéro privé et lui téléphona. Il savait, comme le savait tout le pays, qu'elle s'était récemment séparée de l'ex-Tarzan Lex Barker, et la suspectait d'être seule et disponible. Il lui proposa un rendez-vous surprise, mentionnant les noms de connaissances communes et glissant quelques allusions à « Oscar ».



Johnny Stompanato

À l'époque, il gérait un magasin de souvenirs à Los Angeles. Au cours des quinze mois qui suivirent, il n'accorderait que peu d'attention à cette activité-là. Lana ne sut qu'après sa mort que Johnny avait été marié trois fois et était père d'un garçon de dix ans. Elle savait qu'il entretenait des liens solides avec des criminels, mais cela lui était tout à fait égal. En effet, sortir au bras d'un vrai gangster, avec un gourdin sous son smoking, ajoutait toujours un petit frisson à la soirée.

Lana était dans une période de grande fragilité affective. Après une carrière éblouissante déclenchée par le succès d'une apparition dans un film de la Warner, *They Won't Forget* [*La Ville gronde*], en 1937 (« Sacrée paire de seins ! » entendit-on à travers le pays au moment où Lana l'écolière traversait la place pour se faire violer et assassiner dans la première partie de l'épopée ; le reste du film était un tue-l'amour), elle enchaîna les triomphes. En 1946, Lana Turner comptait parmi les dix femmes les mieux payées du pays, et fut sacrée « Reine de la MGM » au début des années 1950. Elle enchaîna aussi les messieurs. Ses aventures sentimentales – Sinatra, Howard Hughes, Tyrone Power, Fernando Lamas – avaient rempli les colonnes de la presse pendant vingt ans. Ses mariages ne l'avaient pas comblée : Power était le seul qu'elle eût vraiment aimé, et sa possessivité avait détruit leur relation. Après le chef d'orchestre Artie Shaw vint Steve Crane (Lana était enceinte de Cheryl quand les vœux furent prononcés), suivi du play-

boy millionnaire Bob Topping. Elle avait à tout prix voulu un autre enfant de son époux le plus récent, Lex Barker, mais Lana subit une fausse couche. Suite à une série de mauvais films, après huit ans de collaboration, la MGM la laissa tomber.

Ses mariages et aventures avaient été ponctués de violence, parfois provoquée et désirée en secret. Lana avait été projetée dans les escaliers par l'un de ses époux, giflée en public par un autre, aspergée de champagne au *Ciro's* par un troisième. Lorsqu'elle sortait, son joli visage caché derrière des lunettes de soleil, c'était pour dissimuler un œil au beurre noir. Elle aurait déclaré : « Je trouve les hommes terriblement excitants, et une femme qui dit le contraire est une vieille fille anémique, une racoleuse ou une sainte. » Passé trente ans, le besoin d'excitation devint obsessionnel chez Lana. Durant son éloignement de Johnny (elle tournait *Another Time, Another Place* [*Je pleure mon amour*] en Angleterre), les lettres qu'elle lui adressait témoignaient d'un désir ardent pour ces « heureuses douleurs » qu'il lui infligeait sciemment. Elle lui envoya donc un billet d'avion – un cadeau parmi tant d'autres – et l'installa dans une grande maison à Londres, dans la « Rue des Millionnaires ».

Johnny, sûr de son pouvoir, devenait de plus en plus exigeant : « Quand je dis SAUTE À CLOCHE-PIED, tu sautes à cloche-pied ! Quand je dis SAUTE À PIEDS JOINTS, tu sautes à pieds joints ! » Il la menaçait aussi dans sa chair. « Je vais te mutiler, je vais t'abîmer pour que tu sois si repoussante que tu devras te cacher jusqu'à la fin de tes jours. » Un jour, Johnny passa sur le tournage et agita une arme sous le nez de Sean Connery avec qui Lana partageait l'affiche, lui conseillant de « ne pas s'approcher d'elle ». Connery l'envoya au tapis. Le studio, avec le soutien de Scotland Yard, fit expulser Stompanato d'Angleterre.

Mais Lana se languissait de Johnny. Ses lettres imploraient ses caresses : « Si torrides qu'elles me brûlent... c'est si beau et si terrible à la fois... Je suis tienne et j'ai besoin de toi, MON HOMME ! » Le film achevé, leur liaison SM reprit au Mexique, où les clients des chambres voisines à l'hôtel *Via Vera* se plaignirent de leurs bruyants ébats. Puis ils furent de retour à Hollywood, où Cheryl les attendait à l'aéroport. À l'instar de nombreux héritiers de l'usine à rêves, la fille de Lana et Steve Crane, à quatorze ans, était une adolescente perdue et perturbée.

Et une nuit, dans la grande maison de Bedford Drive, tandis que Johnny malmenait Lana (elle refusait de continuer à payer ses dettes de jeu), la menaçant de lui faire du mal et jurant de se venger sur toute la famille, Cheryl écoutait à la porte... « Je vais te couper en morceaux, ta mère et ta fille aussi... j'en fais mon affaire ! »

Cheryl courut à la cuisine (selon sa propre version des faits et celle de Lana), se saisit de la première arme à portée de main – un couteau de boucher de vingt-deux centimètres – et se précipita au secours de sa mère.

Lana déclara plus tard : « Tout s'est passé si vite que je n'ai même pas vu le couteau dans la main de ma fille. J'ai pensé qu'elle l'avait frappé au ventre avec son poing. M. Stompanato a titubé vers l'avant, s'est retourné et est tombé sur le dos. Il étouffait, les mains à sa gorge. J'ai accouru et soulevé son pull. J'ai vu le sang... Sa gorge faisait un bruit affreux... »

Lana pleura à ce stade du récit, et faillit s'évanouir. Elle poursuivit : « J'ai tenté de lui souffler de l'air par ses lèvres entrouvertes... ma bouche contre la sienne... » Lana était au bord de la syncope. Geisler lui vint en aide. Un huissier lui apporta un verre d'eau. Elle conclut, d'une voix étranglée : « Il agonisait. »

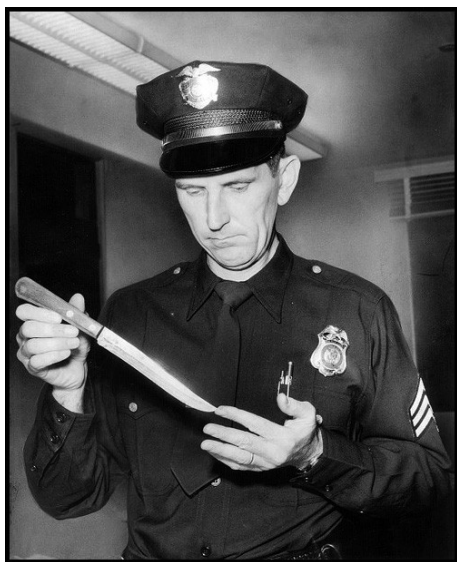
La presse fut unanime : la scène la plus tragique de toute sa carrière. Le jury ne délibéra qu'une vingtaine de minutes. Son verdict : homicide par légitime défense. La presse s'en donna à cœur joie ; le passé romantique de Lana fut fouillé de fond en comble. Ses lettres d'amour, retrouvées au domicile de Johnny par ses amis voyous, firent les premières pages dans tout le pays. Chroniqueurs, clergé, sociologues et psychanalystes clouèrent Lana au pilori comme mère dissolue, anormale. Cheryl était défendue ici, condamnée là. « Mon cœur saigne pour Cheryl ! » écrivit Hedda Hopper.



La mort de Johnny

Walter Winchell fut le seul chroniqueur de renom à prendre la défense de Lana : « Elle est faite de rayons de soleil, tissés d'yeux bleus, de cheveux couleur de miel et de courbes gracieuses. Elle est Lana Turner, déesse de l'écran. Mais bientôt, la magie s'en va et laisse

place à l'ombre. Et toutes les cruautés cachées apparaissent. Elle est fustigée par des reportages pervers, flagellée par les éditoriaux et menacée d'être privée de son enfant. Et bien sûr, c'est la vertu outragée qui crie le plus fort. Il me semble sadique d'infliger à Lana davantage de tourments. Aucune punition imaginable ne peut lui faire plus de mal que le souvenir de cet événement cauchemardesque. Un souvenir avec lequel elle est condamnée à vivre jusqu'à la fin de ses jours... Bref, ayez du cœur pour la femme dont le cœur est brisé. »



L'arme du crime

La publication des lettres de Lana faisait sensation. C'est Mickey Cohen qui les avait remises à un rédacteur du *Los Angeles Herald Examiner* par vengeance contre Lana. Cohen, ex-patron et petit ami de Johnny, s'était retrouvé à court d'argent pour les frais d'obsèques. Les douze lettres (quelque peu censurées) firent la une des quotidiens nationaux pendant deux jours. À la lecture pourtant, elles semblaient moins l'œuvre d'une femme de petite vertu que les effusions d'une femme mûre mais émotionnellement immature dont le besoin d'amour était terrible. Même avec leur pléthore d'astérisques, c'était la première fois depuis la publication du journal intime de Mary Astor que les secrets « internes » à la vie sentimentale d'une star du cinéma étaient déballés dans de telles proportions.

Lana surmonta la crise. Dans de nombreuses salles de cinéma, au moment où elle apparaissait à l'écran dans *Peyton Place* [*Les Plaisirs de l'enfer*], le public applaudissait et criait : « On est avec toi, Lana ! » Elle tourna ensuite dans un mélodrame mielleux pour le producteur Ross Hunter, chez Universal : *Imitation of Life* [*Mirage de la vie*], réalisé par Douglas Sirk, fut le plus grand succès au box-office de toute la

carrière de Lana.

HOLLYWOODÄMMERUNG

À l'orée des années 1960, le Vieil Hollywood était mort. Les remparts de ces fiefs féodaux, les studios, tombaient aux mains de l'ennemi les uns après les autres. RKO fut récupéré par la télévision ; Howard Hughes, après avoir passé la main, prononça cette nécrologie : « Hollywood, c'est terminé. » Les fans se pressèrent aux enchères de la Fox (maillots de bain de Gable, épée de Ty Power, à qui appartenez-vous aujourd'hui ?) et à celles de la MGM (bottines à boutons de Judy dans *St. Louis* [*Le Chant du Missouri*], combinaison de ski de Garbo dans *Two Faced Woman* [*La Femme aux deux visages*], quel fan ou fanatique farfelu vous porte à cet instant, paradant devant quel miroir cassé de l'esprit ?). La Rue New-Yorkaise de la Fox n'est désormais plus qu'un souvenir. Ils ont soufflé, soufflé, et la maison d'Andy Hardy s'est envolée. Et pourtant...

Le suicide aux somnifères de Marilyn en 1962 rappela les disparitions délibérées de tant d'autres : Lupe, Carole Landis, Abigail Adams, Lynne Baggett, Laird Cregar... la liste est longue. Marilyn était devenue incontrôlable. (Mais avait-elle jamais été *contrôlable* ?) Les fiefs avaient perdu des centaines de milliers de dollars à cause des retards et des absences de leur reine à la chevelure de laine. Garbo aurait peut-être préféré rester seule, mais elle fut toujours présente aux heures de convocation, même à l'aube. Barbara Stanwyck, accommodante et prévenante, capable de mettre plus de sens *réel* dans un haussement de sourcil que Marilyn Monroe dans un scénario entier, bouclait l'affaire en une seule prise et zéro crise de colère.



Marilyn s'en est allée

En 1966 apparut un cas aigu de Norma-Desmondite galopante. Corinne Griffith, l'actrice de renom qui épousa l'acteur Danny Scholl le jour de la Saint-Valentin 1965, demanda l'annulation du mariage au motif que l'union n'avait jamais été consommée. Le frêle Danny s'effondra à la barre des témoins, mais le clou du spectacle fut lorsque Corinne Griffith (qui, incontestablement, était bien Corinne Griffith) déclara n'être qu'une doublure et avoir adopté l'identité de Corinne Griffith quand Corinne Griffith était morte. Corinne Griffith avait soixante et onze ans en 1966 ; son partenaire non consommé en avait quarante-quatre. La « doublure » affirma être âgée d'« environ cinquante et un ans ». L'aberration de cet épisode, un mensonge invétéré devenu la destruction d'une identité, n'a jamais été égalée.

La bonté incarnée, le juge Hardy (Lewis Stone), succombe à une crise cardiaque en poursuivant une bande d'adolescents qui lançaient des pierres sur sa maison de Beverly Hills. L'éblouissante Jayne Mansfield, sa carrière à vau-l'eau, passe de vie à fracas en juin 1967 sur une route pluvieuse. D'anciens enfants-acteurs finissent mal : Bobby Driscoll succombe à une surdose de méthédrine ; Cari Switzer (« Alfalfa ») est abattu au cours d'un règlement de comptes. Montgomery Clift et Robert Walker mettent fin à leurs jours.



Ramon Novarro

La fin atroce de Ramon Novarro, battu à mort, rappela les crimes loufoques du passé hollywoodien. Voilà un homme qui mourut, comme il avait vécu, de manière extravagante, étouffé dans son propre sang – le godemiché Art déco en plomb offert par Valentino quarante-cinq ans plus tôt enfoncé dans la gorge. Deux abrutis, Paul et Tom Ferguson, fratrie de magouilleurs de Chicago, choisirent le 31 octobre, jour de Halloween, pour aller jouer les Anges de la Mort chez Ben-Hur alors âgé de soixante-neuf ans. Les garçons n'en avaient qu'après sa petite monnaie – cinq mille dollars – que, selon des informations obtenues auprès d'autres magouilleurs à la manque, Novarro conservait à son domicile de Hollywood Hills. Ils mirent les lieux à sac, réduisirent en lambeaux les souvenirs de sa longue carrière, sans la moindre valeur pour ces crétins avides. Des souvenirs noyés dans le sang, comme ceux de Lou Tellegen après son hara-kiri.

Mais le suicide du Dr Cyclope en 1968 releva davantage du Vieil Hollywood. En mourant, Albert Dekker voulut y aller carrément et prouver qu'il était bien Monsieur Coquin Numéro Un, le rôle qu'il avait joué dans la réalité et le seul auquel il croyait. Pour son ultime rôle, l'acteur de soixante-deux ans choisit sa tenue préférée, de la lingerie féminine en soie. Il inscrivit soigneusement ses dernières pensées au rouge à lèvres pourpre sur son anatomie devenue flasque –

toutes dépréciatives. Puis, avec un sens délicieux de la *schadenfreude*, il s'attacha, et parvint à se pendre malgré les menottes, ses préférées, verrouillées pour toujours à ses poignets. Il jouait seul, cette fois, dans sa salle de bains hollywoodienne. Il avait confié ses désillusions au critique Ward Morehouse, huit ans plus tôt, revenant sur quarante années de carrière : « C'est horrible de faire sa vie dans le cinéma. Ils vous laissent sur le banc de touche pendant des années. Puis ils vous éliminent, ils vous écartent, et vous devez alors vous débrouiller pour regagner votre place sur ce banc. » Ce sentiment trahit le dévouement du véritable adepte du bondage, y compris envers sa profession. Dekker ne laissa aucun message, hormis ce tableau à couper le souffle, encore une étrange nature morte à ajouter à la collection du Dr Noguchi.

Le suicide de George Sanders dans une Espagne privée de toute poésie fut exécuté nu, solitaire et l'âme fatiguée. La note qu'il laissa portait la touche authentique du cynique professionnel : adieu à ce doux cloaque, la vie elle-même. Il n'en restait rien qui ne l'ennuyât.



Sharon Tate massacrée

Le massacre de Sharon Tate en 1969 n'eut rien du Vieil Hollywood. Ce qui se produisit alors dans la maison rouge de Cielo Drive ressembla au chaos d'un crash aérien. Charlie Manson – un pantin programmé, *deus ex poubelle*. Une vie gâchée engendre le gâchis et non une tragédie. C'était à Benedict Canyon où Paul Bern se tira une balle dans la tête ; son ombre noble est désormais loin d'être seule.

L'autodestruction de Judy eut lieu à Londres dans une salle de bains fermée à clé. Annie aux amphétamines avait enfin réussi après tant de tentatives – médicaments, veines tailladées dans son cabinet de toilette hollywoodien, des années auparavant, lacérées au verre brisé. Dorothy mourut assise sur les W-C, mais ce fut tout sauf un voyage par-delà l'Arc-en-ciel. Tout habillée, repliée sur elle-même comme en méditation, son visage un torrent de sang, un masque aztèque. Elle avait des *centaines* d'années, la plus vieille star qui eût jamais vécu, compte tenu des années affectives, des cicatrices qu'elles laissent, suffisamment de drames pour emplir dix vies. Elle était « Elle », qui s'était approchée du feu une fois de trop.

Les lettres de Hollywood ont été restaurées, seulement les neuf premières – HOLLYWOOD. Les poteaux ont été renforcés, la tôle repeinte. Par hasard ou par dessein, les quatre lettres restantes (LAND) ont été jetées ou sont tombées en poussière. La treizième lettre, le *D* final, n'est plus là pour tenter une nouvelle Peg Entwistle. Les nouvelles générations du lycée de Hollywood ne savent même pas que le monolithe du mont Lee épela un jour plus que le nom de la ville noyée dans la pollution qui s'étend en contrebas : une ville *teeellement* Miami Beach. KIIIIITSCH.

Sur les scènes désertes de la Columbia, où Harry Cohn tendait autrefois ses oreilles électroniques, on joue aujourd'hui au tennis. (Le panneau À VENDRE, fixé au carrefour de Gower Gulch, s'estompe peu à peu.) Pourtant, parfois, quand pluies et vents violents ont lavé les cieux, le bleu d'Égypte réapparaît au-dessus d'une plaine aux palmiers et aux tons espagnols éternels, comme l'île cythéréeenne de Catalina posée à l'horizon sur son ruban bleu, les plateaux de tournage massifs et obsolètes tels des mastabas secrets se dessinant plus bas, et il nous est alors possible d'imaginer ce qui attira ici ces hommes ambitieux et téméraires, il fut un temps.

FIN DE BOBINE





Moulin Rouge, 1934

LUI : Quand sur le trottoir j'aperçois –

ELLE : Pardonnez-moi, ne seriez-vous pas Dick Powell ?

LUI : Si, c'est bien moi.

ELLE : Je me demandais si vous me... Je pensais que peut-être
(sanglots) –

LUI : Allons, allons... Que se passe-t-il ?

ELLE : Oh, vous ne comprendriez pas. Hollywood vous a toujours
sourit !

LUI : Qu'entendez-vous par là ?

ELLE : Oh, c'est une vieille histoire vous savez... Il y avait un
concours de beauté à Little Rock. Je suis arrivée première. Alors je
suis venue à Hollywood pour devenir célèbre. Au lieu de ça, me voilà
sur Hollywood Boulevard à deux heures du matin. Et je n'ai nulle part
où aller, (sanglots)

LUI : Oh, pauvre enfant. Pourquoi ne pas rentrer chez vous ? Si je
peux faire quoi que ce soit –

ELLE : Oh, je ne peux pas rentrer comme une ratée. Vous ne
comprendriez pas mais –

LUI : Mais quoi ?

ELLE : Eh bien, cela peut paraître idiot après toutes ces déceptions,
mais je sais que tout ce qu'il me manque, c'est une opportunité. Si
seulement on me donnait ma chance, une fois pour toutes –

LUI : Mais enfin, n'y a-t-il donc personne à Little Rock qui se

languisse de vous ?

ELLE : Il y a... il y a un garçon, oui. Il travaille dans un garage et c'est un chic type. Il... il... il veut m'épouser.

LUI : Eh bien, mon enfant, vous avez tout ce que *Hollywood* ne pourra jamais vous offrir. Vous savez, beaucoup des filles que vous enviez rêveraient d'avoir un chic type qui les attende, elles, à Little Rock. Ou n'importe où, d'ailleurs.

ELLE : Vous avez sans doute raison, M. Powell. Ah ça – et moi qui imaginai Hollywood comme le boulevard des rêves merveilleusement beaux.

LUI : J'ai bien peur que vous n'ayez *tout faux* !

(Dick Powell chante :)

J'erre le long de l'allée du chagrin
Le Boulevard des Rêves Brisés
Où Gigolo – et Gigolette
Volent les baisers – et sans regret
Pour oublier leurs rêves brisés
Riez ce soir, pleurez demain
Témoins de vos desseins ruinés.
Et Gigolo – et Gigolette
Se réveillent les yeux mouillés
Leurs larmes conteuses de rêves brisés –
Vous me trouverez toujours ici
Me promenant de long en large
Mon âme est restée derrière moi
Dans une petite ville tranquille.
La joie ici n'est que prêtée
Elle n'est pas facile à conserver.
Mais Gigolo – et Gigolette
Eux, chantent leurs chansons
Promènent leurs rêves le long
Du Boulevard des Rêves Brisés.

(Dans *Moulin Rouge*, comédie musicale de la Warner sortie en 1934, séquence coupée sur les ordres de Jack Warner l'ayant jugée « trop déprimante ! »)

Notes

[←1]

Les expressions marquées d'un astérisque sont en français dans le texte. – *N.d.T*

[←2]

Les films sont mentionnés sous leur titre original [éventuellement suivi du titre qui leur a été donné lors de leur exploitation française].

[←3]

Figure emblématique de l'émancipation féminine aux États-Unis durant les Roaring Twenties, comparable à celle de la garçonne dans la France des Années Folles. – N.d.T.

[←4]

Couleur associée à la recherche du plaisir sexuel, sous toutes ses formes. – *N.d.T*